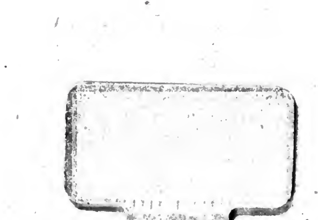



De Gubernatis
A
1
1



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TREIZIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

EPITRES.

AVERTISSEMENT.

On a placé les épîtres ſuivant leurs dates. Quelques-unes de celles qui ont été imprimées dans les autres éditions, ne paraiſſent point ici ; elles feſaient partie de lettres mêlées de proſe et de vers qui ſont recueillies dans un des volumes de cette édition.

Peut-être les lecteurs trouveront-ils pluſieurs des premières épîtres fort inférieures à celles que l'auteur a données lui-même au public ; cependant on n'a pas cru devoir les retrancher : on y verra les progrès qu'il a faits vers la perfection. Et ceux qui cultivent la poëſie y apprendront que, même dans un petit genre, le génie le plus étendu et le plus facile a encore beſoin du ſecours de l'étude et de la réflexion.

N. B. On trouvera dans quelques volumes de cette nouvelle édition des renvois à celui des Epîtres, leſquels ne ſe rapportent pas exactement aux chiffres indiqués, parce que depuis l'impreſſion il eſt ſurvenu un aſſez grand nombre de pièces pour engager les Editeurs à réimprimer le volume en entier, ce qui a changé le premier ordre numérique des Epîtres. Mais au moyen de la Table on reconnaîtra facilement les citations.

Les notes ſont indiquées par des chiffres ; et les variantes par des lettres italiques.

EPITRE PREMIERE.

A MONSEIGNEUR,

Fils unique de LOUIS XIV. (1)

1706 ou 1707.

NOBLE ſang du plus grand des rois,
Son amour et notre eſpérance,
Vous qui, ſans régner ſur la France,
Régnez ſur le cœur des François, (2)
Pourrez-vous ſouffrir que ma veine,
Par un effort ambitieux,
Oſe vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux?
La nature en vous feſant naître,
Vous étrenna de ſes plus doux attraits,
Et fit voir dans vos premiers traits
Que le fils de LOUIS était digne de l'être.
Tous les Dieux à l'envi vous firent leurs préſens;
Mars vous donna la force et le courage;
Minerve, dès vos jeunes ans,
Ajouta la ſageſſe au feu bouillant de l'âge,

(1) Ces vers furent préſentés à ce prince par un ſoldat des invalides: l'auteur avait environ douze ans lorſqu'il les fit. Voyez le *Commentaire hiſtorique* ſur ſa vie. Cette pièce y eſt citée, mais avec quelques différences.

(2) On rimait alors pour les yeux: M. de *Voltaire* ſuivait en cela l'exemple des poëtes du ſiècle de *Louis XIV;* mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la rime était faite pour l'oreille: il entreprit le premier d'accorder l'orthographe avec la prononciation, et fit voir le ridicule d'écrire le peuple *français*, comme *ſaint François*. Pluſieurs écrivains ont ſenti la juſteſſe de ſes obſervations, et ont adopté ſon ſyſtême.

L'immortel Apollon vous donna la beauté;
Mais un Dieu plus puiſſant, que j'implore en mes peines,
Voulut auſſi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

EPITRE II.

A MADAME

LA COMTESSE DE FONTAINE,

Sur ſon roman de la comteſſe de Savoie.

1713.

La Fayette et Segrais, couple ſublime et tendre,
Le modèle, avant vous, de nos galans écrits,
Des champs élyſiens, ſur les ailes des Ris,
Vinrent depuis peu dans Paris :
D'où ne viendrait-on pas, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus, et pourtant pleins de joie,
Ils mirent leur Zaïde aux pieds
De la comteſſe de Savoie.
Ils avaient bien raiſon : quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force et la délicateſſe,
La ſimplicité, la nobleſſe,
Que Fénélon ſeul avait joint;
Ce naturel aiſé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croirait que l'Amour vous inſpire?
Mais vous vous contentez de vanter ſon empire;

De Mendoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueufe faibleffe
D'une maîtreffe
Qui lui fait, en fuyant, un fi charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendreffe,
Vous qui les pratiquez fi peu?
C'eft ainfi que Marot, fur fa lyre incrédule,
Du dieu qu'il méconnut prôna la fainteté:
Vous avez pour l'Amour auffi peu de fcrupule;
Vous ne le fervez point, et vous l'avez chanté.

Adieu; malgré mes épilogues,
Puiffiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois romans,
Et taxer quatre fynagogues! (1)

EPITRE III.

A M. L'ABBÉ SERVIEN,

Prifonnier au château de Vincennes.

1714.

AIMABLE Abbé, dans Paris autrefois
La Volupté de toi reçut des lois;
Les Ris badins, les Grâces enjouées,
A te fervir dès long-temps dévouées,

(1) Madame la comteffe de *Fontaine* était fille du marquis de *Givri*, commandant de Metz, qui avait favorifé l'établiffement des juifs dans cette ville: ceux-ci, par reconnaiffance, lui avaient fait une penfion confidérable qui était paffée à fes enfans. Le roman de *la comteffe de Savoie*, alors manufcrit, a été imprimé en 1722.

Et dès long-temps fuyant les yeux du roi,
Marchaient ſouvent entre Philippe et toi;
Te prodiguaient leurs faveurs libérales,
Et de leurs mains marquaient dans leurs annales,
En lettres d'or, mots et contes joyeux,
De ton eſprit enfans capricieux.

O doux plaiſirs, amis de l'innocence,
Plaiſirs goûtés au ſein de l'indolence,
Et cependant des dévots inconnus!
O jours heureux! qu'êtes-vous devenus?
Hélas! j'ai vu les Grâces éplorées,
Le ſein meurtri, pâles, déſeſpérées,
J'ai vu les Ris triſtes et conſternés,
Jeter les fleurs dont ils étaient ornés:
Les yeux en pleurs, et ſoupirans leurs peines,
Ils ſuivaient tous le chemin de Vincennes;
Et, regardant ce château malheureux,
Aux beaux eſprits, hélas! ſi dangereux,
Redemandaient aux deſtins en colère,
Le tendre abbé qui leur ſervait de père.

N'imite point leur ſombre déſeſpoir:
Et, puiſqu'enfin tu ne peux plus revoir
Le prince aimable à qui tu plais, qui t'aime,
Oſe aujourd'hui te ſuffire à toi-même.
On ne vit pas au donjon comme ici:
Le deſtin change, il faut changer auſſi.
Au ſel attique, au riant badinage,
Il faut mêler la force et le courage;
A ſon état meſurant ſes déſirs,
Selon les temps ſe faire des plaiſirs,

Et ſuivre enfin, conduit par la nature,
Tantôt Socrate, et tantôt Epicure.
Tel dans ſon art un pilote aſſuré,
Maître des flots dont il eſt entouré,
Sous un ciel pur où brillent les étoiles,
Au vent propice abandonne ſes voiles,
Et, quand la mer a ſoulevé ſes flots,
Dans la tempête il trouve le repos.
D'une ancre sûre il fend la molle arène,
Trompe des vents l'impétueuſe haleine;
Et, du trident bravant les rudes coups,
Tranquille et fier, rit des Dieux en courroux.

Tu peux, Abbé, du ſort jadis propice
Par ta vertu corriger l'injuſtice;
Tu peux changer ce donjon déteſté
En un palais par Minerve habité.
Le froid ennui, la ſombre inquiétude,
Monſtres affreux, nés dans la ſolitude,
De ta priſon vont bientôt s'exiler.
Vois dans tes bras de toutes parts voler
L'oubli des maux, le ſommeil déſirable,
L'indifférence, au cœur inaltérable,
Qui, dédaignant les outrages du ſort,
Voit d'un même œil et la vie et la mort;
La paix tranquille, et la conſtance altière,
Au front d'airain, à la démarche fière,
A qui jamais ni les rois ni les Dieux,
La foudre en main, n'ont fait baiſſer les yeux.

Divinités des ſages adorées,
Que chez les grands vous êtes ignorées!

Le fol amour, l'orgueil préſomptueux,
Des vains plaiſirs l'eſſaim tumultueux,
Troupe volage à l'erreur conſacrée,
De leurs palais vous défendent l'entrée.
Mais la retraite a pour vous des appas :
Dans nos malheurs vous nous tendez les bras ;
Des paſſions la troupe confondue
A votre aſpect diſparaît éperdue.
Par vous, heureux au milieu des revers,
Le philoſophe eſt libre dans les fers.
Ainſi Fouquet, dont Thémis fut le guide,
Du vrai mérite appui ferme et ſolide,
Tant regretté, tant pleuré des neuf Sœurs,
Le grand Fouquet, au comble des malheurs,
Frappé des coups d'une main rigoureuſe,
Fut plus content dans ſa demeure affreuſe,
Environné de ſa ſeule vertu,
Que quand jadis, de ſplendeur revêtu,
D'adulateurs une cour importune
Venait en foule adorer ſa fortune.

Suis donc, Abbé, ce héros malheureux;
Mais ne va pas, triſtement vertueux,
Sous le beau nom de la philoſophie,
Sacrifier à la mélancolie,
Et par chagrin, plus que par fermeté,
T'accoutumer à la calamité.

Ne paſſons point les bornes raiſonnables.
Dans tes beaux jours, quand les Dieux favorables
Prenaient plaiſir à combler tes ſouhaits,
Nous t'avons vu, méritant leurs bienfaits,

Voluptueux avec délicateſſe,
Dans tes plaiſirs reſpecter la ſageſſe.
Par les deſtins aujourd'hui maltraité,
Dans la ſageſſe aime la volupté.
D'un eſprit ſain, d'un cœur toujours tranquille
Attends qu'un jour, de ton noir domicile
On te rappelle au ſéjour bienheureux.
Que les Plaiſirs, les Grâces et les Jeux,
Quand, dans Paris, ils te verront paraître,
Puiſſent ſans peine encor te reconnaître.
Sois tel alors que tu fus autrefois;
Et cependant que Sulli quelquefois
Dans ton château vienne par ſa préſence,
Contre le ſort affermir ta conſtance.
Rien n'eſt plus doux, après la liberté,
Qu'un tel ami dans la captivité.
Il eſt connu chez le Dieu du Permeſſe :
Grand ſans fierté, ſimple et doux ſans baſſeſſe,
Peu courtiſan, partant homme de foi,
Et digne enfin d'un oncle tel que toi. (1)

(1) L'abbé *Servien* ne fut jamais mêlé dans aucune affaire d'Etat ou d'Egliſe : c'était un homme de plaiſir; et vraiſemblablement quelque aventure un peu trop bruyante avait été la cauſe de ſa priſon. La fin du règne de *Louis XIV* eſt une des époques où la licence des mœurs s'eſt montrée avec le plus de liberté. Le mépris et l'indignation qu'excitait l'hypocriſie de la cour feſaient preſque regarder cette licence comme une marque de nobleſſe d'ame et de courage.

Cette épître eſt précieuſe : on y voit que, dès l'âge de vingt ans, M. de *Voltaire* avait déjà une philoſophie douce, vraie et ſans exagération, telle qu'on la retrouve dans tous ſes ouvrages. On y voit auſſi que l'on parlait encore de *Fouquet* avec éloge : la haine pour ſon perſécuteur *Colbert* n'était pas éteinte ; ce ne fut que ſous le gouvernement du cardinal de *Fleuri* qu'on s'aviſa de le croire un grand homme.

L'abbé *Servien* mourut en 1716.

EPITRE IV.

A MADAME DE MONTBRUN-VILLEFRANCHE.

1714.

Montbrun, par l'Amour adoptée,
Digne du cœur d'un demi-dieu,
Et, pour dire encor plus, digne d'être chantée
Ou par Ferrand, ou par Chaulieu;
Minerve et l'enfant de Cythère
Vous ornent à l'envi d'un charme féducteur;
Je vois briller en vous l'efprit de votre mère
Et la beauté de votre fœur:
C'eft beaucoup pour une mortelle.
Je n'en dirai pas plus : fongez bien feulement
A vivre, s'il fe peut, heureufe autant que belle;
Libre des préjugés que la raifon dément,
Aux plaifirs où le monde en foule vous appelle,
Abandonnez-vous prudemment.
Vous aurez des amans, vous aimerez fans doute:
Je vous verrai, foumife à la commune loi,
Des beautés de la cour fuivre l'aimable route,
Donner, reprendre votre foi.
Pour moi, je vous loûrai, ce fera mon emploi.
Je fais que c'eft fouvent un partage ftérile,
Et que la Fontaine et Virgile

Recueillaient rarement le fruit de leurs chanſons :
D'un inutile dieu malheureux nourriſſons,
Nous ſemons pour autrui. J'oſe bien vous le dire,
Mon cœur de la Duclos fut quelque temps charmé ;
L'amour en ſa faveur avait monté ma lyre ;
Je chantais la Duclos, d'Uſez en fut aimé :
C'était bien la peine d'écrire !
Je vous loûrai pourtant ; il me ſera trop doux
De vous chanter, et même ſans vous plaire ;
Mes chanſons ſeront mon ſalaire :
N'eſt-ce rien de parler de vous ?

EPITRE V.

A M. LE DUC DE LA FEUILLADE.

1714.

CONSERVEZ précieuſement
L'imagination fleurie
Et la bonne plaiſanterie,
Dont vous poſſédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame qui depuis long-temps
Connaît à fond votre perſonne,
A dit : Hélas ! je lui pardonne
D'en vouloir impoſer aux gens :
Son eſprit eſt dans ſon printemps,
Mais ſon corps eſt dans ſon automne.

Adieu, monſieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté ſingulière,
Qui, par ſon eſprit, par ſon cœur,
Et par ſon humeur libertine,
De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le Seigneur ſeulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne ſubſtitue inceſſamment
Quelque jeune et frais lieutenant,
Qui ferait ſans vous ſon entrée
Dans un ſi beau gouvernement.

EPITRE VI.

A M. L'ABBÉ DE***

Qui pleurait la mort de ſa maîtreſſe.

1715.

TOI qui fus des plaiſirs le délicat arbitre,
Tu languis, cher Abbé; je vois, malgré tes ſoins,
Que ton triple menton, l'honneur de ton chapitre,
Aura bientôt deux étages de moins.
Eſclave malheureux du chagrin qui te dompte,
Tu fuis un repas qui t'attend!
Tu jeûnes comme un pénitent;
Pour un chanoine, quelle honte!

Quels maux ſi rigoureux peuvent donc t'accabler?
Ta maîtreſſe n'eſt plus, et de ſes yeux épriſe
Ton ame avec la ſienne eſt prête à s'envoler!
Que l'amour eſt conſtant dans un homme d'égliſe,
Et qu'un mondain ſaurait bien mieux ſe conſoler!
Je ſais que ta fidelle amie
Te laiſſait prendre en liberté
De ces plaiſirs qui font qu'en cette vie
On déſire aſſez peu ceux de l'éternité :
Mais ſuivre au tombeau ce qu'on aime,
Ami, crois-moi, c'eſt un abus;
Quoi! pour quelques plaiſirs perdus,
Voudrais-tu te perdre toi-même?
Ce qu'on perd en ce monde-ci,
Le retrouvera-t-on dans une nuit profonde?
Des myſtères de l'autre monde
On n'eſt que trop tôt éclairci.
Attends qu'à tes amis la mort te réuniſſe,
Et vis par amitié pour toi.
Mais vivre dans l'ennui, ne chanter qu'à l'office,
Ce n'eſt pas vivre, ſelon moi.
Quelques femmes toujours badines,
Quelques amis toujours joyeux,
Peu de vêpres, point de matines,
Une fille, en attendant mieux;
Voilà, comme l'on doit ſans ceſſe
Faire tête au ſort irrité;
Et la véritable ſageſſe
Eſt de ſavoir fuir la triſteſſe
Dans les bras de la volupté.

EPITRE VII.

A une dame un peu mondaine et trop dévote.

Tu ſortais des bras du Sommeil,
Et déjà l'œil du jour voyait briller tes charmes,
Lorſque le tendre Amour parut à ton réveil;
Il te baiſait les mains qu'il baignait de ſes larmes.
Ingrate, te dit-il, ne te ſouvient-il plus
Des bienfaits que ſur toi l'Amour a répandus?
J'avais une autre eſpérance,
Lorſque je te donnai ces traits, cette beauté,
Qui, malgré ta ſévérité,
Sont l'objet de ta complaiſance.
Je t'inſpirai toujours du goût pour les plaiſirs,
Le ſoin de plaire au monde, et même des déſirs.
Que dis-je! ces vertus qu'en toi la cour admire,
Ingrate, tu les tiens de moi.
Hélas! je voulais pour toi
Ramener dans mon empire
La candeur, la bonne-foi,
L'inébranlable conſtance,
Et ſur-tout cette bienſéance
Qui met l'honneur en ſureté,
Que ſuivent le myſtère et la délicateſſe,
Qui rend la moins fière beauté
Reſpectable dans ſa faibleſſe.
Voudrais-tu mépriſer tant de dons précieux?
N'occuperas-tu tes beaux yeux
Qu'à lire Maſſillon, Bourdaloue et la Rue?
Ah! ſur d'autres objets daigne arrêter ta vue;

Qu'une auſtère dévotion
De tes ſens combattus ne ſoit plus la maîtreſſe :
Ton cœur eſt né pour la tendreſſe,
C'eſt ta ſeule vocation.
La nuit s'avance avec vîteſſe ;
Profite de l'éclat du jour :
Les plaiſirs ont leur temps, la ſageſſe a ſon tour.
Dans ta jeuneſſe fais l'amour,
Et ton ſalut dans ta vieilleſſe.

Ainſi parlait ce Dieu. Déjà même en ſecret,
Peut-être de ton cœur il s'allait rendre maître ;
Mais, au bord de ton lit, il vit ſoudain paraître
Le révérend père Quinquet.
L'Amour, à l'aſpect terrible
De ſon rival théatin,
Te croyant incorrigible,
Las de te prêcher en vain,
Et de verſer ſur toi des larmes inutiles,
Retourna dans Paris, où tout vit ſous ſa loi,
Tenter des beautés plus faciles,
Mais bien moins aimables que toi.

EPITRE VIII.

A M. LE PRINCE EUGENE.

1716.

GRAND Prince, qui, dans cette cour
Où la juſtice était éteinte,
Sûtes inſpirer de l'amour,
Même en nous donnant de la crainte;
Vous que Rouſſeau ſi dignement
A, dit-on, chanté ſur ſa lyre,
Eugène, je ne ſais comment
Je m'y prendrai pour vous écrire.
Oh! que nos Français ſont contens
De votre dernière victoire, (1)
Et qu'ils chériſſent votre gloire,
Quand ce n'eſt pas à leurs dépens!
Pourſuivez; des muſulmans
Rompez bientôt la barrière,
Faites mordre la pouſſière
Aux circoncis inſolens;
Et, plein d'une ardeur guerrière,
Foulant aux pieds les turbans,
Achevez cette carrière
Au ſérail des ottomans:
Des chrétiens et des amans
Arborez-y la bannière.

(1) La bataille de Petervaradin gagnée contre les Turcs, en 1716.

Vénus

Vénus et le Dieu des combats
Vont vous en ouvrir la porte,
Les Grâces vous fervent d'efcorte,
Et l'Amour vous tend les bras.
Voyez-vous déjà paraître
Tout ce peuple de beautés,
Efclaves des Voluptés
D'un amant qui parle en maître?
Faites vîte du mouchoir
La faveur impérieufe
A la beauté la plus heureufe,
Qui faura délaffer le foir
Votre alteffe victorieufe.
Du féminaire des Amours,
A la France votre patrie,
Daignez envoyer pour fecours
Quelques belles de Circaffie.
Le faint-père, de fon côté,
Attend beaucoup de votre zèle,
Et prétend qu'avec charité,
Sous le joug de la vérité
Vous rangiez ce peuple infidèle.
Par vous mis dans le bon chemin,
On verra bientôt ces infames,
Ainfi que vous, boire du vin,
Et ne plus renfermer leurs femmes.
Adieu, grand Prince, heureux guerrier;
Paré de myrte et de laurier,
Allez affervir le Bofphore:
Déjà le grand turc eft vaincu;
Mais vous n'avez rien fait encore,
Si vous ne le faites cocu.

EPITRE IX.

A MADAME DE***

1716.

De cet agréable rivage,
Où ces jours paſſés on vous vit
Faire, hélas! un trop court voyage,
Je vous envoie un manuſcrit
Qui d'un écrivain bel eſprit
N'eſt point aſſurément l'ouvrage,
Mais qui vous plaira davantage
Que le livre le mieux écrit;
C'eſt la recette d'un potage.

Je ſais que le Dieu que je ſers,
Apollon, ſouvent vous demande
Votre avis ſur ſes nouveaux airs;
Vous êtes connaiſſeuſe en vers,
Mais vous n'êtes pas moins gourmande.
Vous ne pouvez donc trop payer
Cette appétiſſante recette
Que je viens de vous envoyer.
Ma muſe timide et diſcrète
N'oſe encor pour vous s'employer.
Je ne ſuis pas votre poëte,
Mais je ſuis votre cuiſinier.

Mais quoi! le deſtin dont la haine
M'accable aujourd'hui de ſes coups,
Sera-t-il jamais aſſez doux

Pour me rassembler avec vous,
Entre Comus et Melpomène,
Et que cet hiver me ramène
Versifiant à vos genoux?

Ô des soupers charmante reine,
Fassent les Dieux que les Guerbois
Vous donnent perdrix à douzaine,
Poules de Caux, chapons du Maine!
Et pensez à moi quelquefois,
Quand vous mangerez sur la Seine
Des potages à la Brunois.

EPITRE X.

A SAMUEL BERNARD,

Au nom de madame de Fontaine-Martel.

C'EST mercredi que je soupai chez vous,
Et que, sortant des plaisirs de la table,
Bientôt couchée, un sommeil prompt et doux
Me fit présent d'un songe délectable.
Je rêvai donc qu'au manoir ténébreux
J'étais tombée, et que Pluton lui-même
Me menait voir les héros bienheureux,
Dans un séjour d'une beauté suprême.
Par escadrons ils étaient séparés.
L'un après l'autre il me les fit connaître.
Je vis d'abord modestement parés
Les opulens qui méritaient de l'être.

Voilà, dit-il, les généreux amis;
En petit nombre ils viennent me furprendre.
Entre leurs mains les biens ne femblaient mis
Que pour avoir le foin de les répandre.
Ici font ceux dont les puiffans refforts,
Crédit immenfe, et fageffe profonde,
Ont foutenu l'Etat par des efforts
Qui leur livraient tous les tréfors du monde.
Un peu plus loin, fur ces rians gazons,
Sont les héros pleins d'un heureux délire,
Qu'Amour lui-même en toutes les faifons
Fit triompher dans fon aimable empire.
Ce beau réduit, par préférence, eft fait
Pour les vieillards, dont l'humeur gaie et tendre
Paraît encore avoir fes dents de lait,
Dont l'enjoûment ne faurait fe comprendre.

D'un feul regard tu peux voir tout d'un coup
Le fort des bons, les vertus couronnées;
Mais un mortel m'embarraffe beaucoup;
Ainfi je veux redoubler fes années.
Chaque efcadron le revendiquerait.
La jaloufie au repos eft funefte;
Venant ici, quel trouble il cauferait!
Il eft là-haut très-heureux; qu'il y refte. (1)

(1) *Samuel Bernard* était d'une vanité ridicule, comme la plupart des gens qui ont fait une fortune inefpérée. On obtenait tout de lui en le flattant. Dans la guerre de la fucceffion il refufa fon crédit à *Defmareft.* On le fit venir à Marli; *Louis XIV* ordonna de lui en montrer toutes les beautés: on le mena fur le paffage du roi qui lui dit quelques mots. Après dîner il dit à *Defmareft: Monfieur, quand je devrais tout perdre, dites au roi que toute ma fortune eft à lui.*

EPITRE XI.

A MADAME DE G***

QUEL triomphe accablant, quelle indigne victoire
Cherchez-vous triſtement à remporter ſur vous ?
Votre eſprit éclairé pourra-t-il jamais croire
D'un double Teſtament la chimérique hiſtoire,
Et les ſonges ſacrés de ces myſtiques fous,
Qui, dévots fainéans, ſots et pieux loups-garous,
Quittent de vrais plaiſirs pour une fauſſe gloire ?
Le plaiſir eſt l'objet, le devoir et le but
    De tous les êtres raiſonnables ;
    L'amour eſt fait pour vos ſemblables ;
    Les bégueules font leur ſalut.

  Que ſur la volupté tout votre eſpoir ſe fonde ;
N'écoutez déſormais que vos vrais ſentimens ;
    Songez qu'il était des amans
  Avant qu'il fût des chrétiens dans le monde.

  Vous m'avez donc quitté pour votre directeur.
Ah! plus que moi cent fois Couët (1) eſt ſéducteur.
Je vous abuſai moins, il eſt le ſeul coupable ;
    Chloé, s'il vous faut une erreur,
    Choiſiſſez une erreur aimable.

  Non, n'abandonnez point des cœurs où vous régnez.
D'un triſte préjugé victime déplorable,
Vous croyez ſervir DIEU, mais vous ſervez le diable,
    Et c'eſt lui ſeul que vous craignez.

(1) M. de *Voltaire* a fait de cet abbé *Couët* le héros du *Dîner du comte de Boulainvilliers.*

La Superſtition, fille de la faibleſſe,
Mère des vains remords, mère de la triſteſſe,
En vain veut de ſon ſouffle infecter vos beaux jours;
Allez, s'il eſt un Dieu, ſa tranquille puiſſance
Ne s'abaiſſera point à troubler nos amours:
Vos baiſers pourraient-ils déplaire à ſa clémence?
La loi de la nature eſt ſa première loi;
Elle ſeule autrefois conduiſit vos ancêtres;
Elle parle plus haut que la voix de vos prêtres,
Pour vous, pour vos plaiſirs, pour l'amour et pour moi.

EPITRE XII.

A M. LE DUC D'ORLEANS, REGENT.

1717.

PRINCE chéri des Dieux, toi qui ſers aujourd'hui
De père à ton monarque, à ſon peuple d'appui,
Toi qui de tout l'Etat portant le poids immenſe,
Immoles ton repos à celui de la France;
PHILIPPE, ne crois point, dans ces jours ténébreux,
Plaire à tous les Français que tu veux rendre heureux;
Aux princes les plus grands, comme aux plus beaux ouvrages,
Dans leur gloire naiſſante il manque des ſuffrages, (a)
Eh! qui de ſa vertu reçut toujours le prix?

Il eſt chez les Français de ces ſombres eſprits,
Cenſeurs extravagans d'un ſage miniſtère,
Incapables de tout, à qui rien ne peut plaire;
Dans leurs caprices vains triſtement affermis,
Toujours du nouveau maître ils ſont les ennemis;

Et n'ayant d'autre emploi que celui de médire,
L'objet le plus auguſte irrite leur ſatire.
Ils voudraient de cet aſtre éteindre la clarté,
Et ſe venger ſur lui de leur obſcurité.

Ne crains point leur poiſon : quand tes ſoins politiques
Auront réglé le cours des affaires publiques;
Quand tu verras nos cœurs juſtement enchantés,
Au devant de tes pas volans de tous côtés,
Les cris de ces frondeurs à leurs chagrins en proie,
Ne feront point ouïs parmi nos cris de joie.

Mais dédaigne ainſi qu'eux les ſerviles flatteurs,
De la gloire d'un prince infames corrupteurs :
Que ta mâle vertu mépriſe et déſavoue
Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue. (*b*)
Toujours indépendant du reſte des humains,
Un prince tient ſa gloire ou ſa honte en ſes mains;
Et, quoiqu'on veuille enfin le ſervir ou lui nuire,
Lui ſeul peut s'élever, lui ſeul peut ſe détruire.

En vain contre HENRI la France a vu long-temps
La calomnie affreuſe exciter ſes ſerpens;
En vain de ſes rivaux les fureurs catholiques
Armèrent contre lui des mains apoſtoliques;
Et plus d'un monacal et ſervile écrivain
Vendit, pour l'outrager, ſa haine et ſon venin, (*c*)
La gloire de HENRI par eux n'eſt point flétrie :
Leurs noms ſont déteſtés; ſa mémoire eſt chérie.
Nous admirons encor ſa valeur, ſa bonté;
Et long-temps dans la France il ſera regretté.

Cromwell, d'un joug terrible accablant ſa patrie,
Vit bientôt à ſes pieds ramper la flatterie;

Ce monſtre politique au Parnaſſe adoré,
Teint du ſang de ſon roi, fut aux Dieux comparé;
Mais, malgré les ſuccès de ſa prudente audace,
L'univers indigné démentait le Parnaſſe;
Et de Waller enfin les écrits les plus beaux
D'un illuſtre tyran n'ont pu faire un héros.

Louis fit ſur ſon trône aſſeoir la flatterie;
Louis fut encenſé juſqu'à l'idolâtrie:
En éloges enfin le Parnaſſe épuiſé
Répète ſes vertus ſur un ton preſqu'uſé;
Et, l'encens à la main, la docte académie
L'endormit cinquante ans par ſa monotonie.
Rien ne nous a ſéduits: en vain, en plus d'un lieu,
Cent auteurs indiſcrets l'ont traité comme un dieu:
De quelque nom ſacré que l'opéra le nomme,
L'équitable Français ne voit en lui qu'un homme.
Pour élever ſa gloire, on ne nous verra plus
Dégrader les Céſars, abaiſſer les Titus;
Et, ſi d'un crayon vrai quelque main libre et sûre
Nous traçait de Louis la fidelle peinture,
Nos yeux trop deſſillés pourraient dans ce héros
Avec bien des vertus trouver quelques défauts.

Prince, ne crois donc point que ces hommes vulgaires
Qui prodiguent aux grands des écrits mercenaires,
Impoſant par leurs vers à la poſtérité,
Soient les diſpenſateurs de l'immortalité. (*d*)
Tu peux, ſans qu'un auteur te critique ou t'encenſe,
Jeter les fondemens du bonheur de la France;
Et nous verrons un jour l'équitable univers
Peſer tes actions ſans conſulter nos vers.

Je dis plus, un grand prince, un héros, ſans l'hiſtoire,
Peut même à l'avenir tranſmettre ſa mémoire.

Taiſez-vous, s'il ſe peut, illuſtres écrivains,
Inutiles appuis de ces honneurs certains:
Tombez, marbres vivans, que d'un ciſeau fidèle
Anima ſur ſes traits la main d'un Praxitèle:
Que tous ces monumens ſoient par-tout renverſés;
Il eſt grand, il eſt juſte; on l'aime: c'eſt aſſez.
Mieux que dans nos écrits, et mieux que ſur le cuivre,
Ce héros dans nos cœurs à jamais doit revivre.

L'heureux vieillard, en paix dans ſon lit expirant,
De ce prince à ſon fils fait l'éloge en pleurant:
Le fils encor tout plein de ſon règne adorable,
Le vante à ſes neveux; et ce nom reſpectable,
Ce nom dont l'univers aime à s'entretenir,
Paſſe de bouche en bouche aux ſiècles à venir.

C'eſt ainſi qu'on dira chez la race future:
PHILIPPE eut un cœur noble; ami de la droiture,
Politique et ſincère, habile et généreux,
Conſtant quand il fallait rendre un mortel heureux;
Irréſolu, changeant, quand le bien de l'Empire
Au malheur d'un ſujet le forçait à ſouſcrire;
Affable avec nobleſſe, et grand avec bonté,
Il ſépara l'orgueil d'avec la majeſté;
Et le Dieu des combats, et la docte Minerve,
De leurs préſens divins le comblaient ſans réſerve:
Capable également d'être avec dignité
Et dans l'éclat du trône, et dans l'obſcurité.
Voilà ce que de toi mon eſprit ſe préſage.

O toi, de qui ma plume a crayonné l'image,

Toi, de qui j'attendais ma gloire et mon appui,
Ne chanterai-je donc que le bonheur d'autrui?
En peignant ta vertu, plaindrai-je ma misère?
Bienfesant envers tous, envers moi seul sévère,
D'un exil rigoureux tu m'imposes la loi;
Mais j'ose de toi-même en appeler à toi.
Devant toi je ne veux d'appui que l'innocence;
J'implore ta justice, et non point ta clémence.
Lis seulement ces vers, et juge de leur prix;
Vois ce que l'on m'impute; et vois ce que j'écris.
La libre vérité qui règne en mon ouvrage
D'une ame sans reproche est le noble partage;
Et de tes grands talens le sage estimateur
N'est point de ces couplets l'infame et vil auteur.

PHILIPPE, quelquefois sur une toile antique,
Si ton œil pénétrant jette un regard critique,
Par l'injure du temps le portrait effacé
Ne cachera jamais la main qui l'a tracé:
D'un choix judicieux dispensant la louange,
Tu ne confondras point Vignon et Michel-Ange.
Prince, il en est ainsi chez nous autres rimeurs:
Et si tu connaissais mon esprit et mes mœurs,
D'un peuple de rivaux l'adroite calomnie
Me chargerait en vain de leur ignominie;
Tu les démentirais, et je ne verrais plus
Dans leurs crayons grossiers mes pinceaux confondus;
Tu plaindrais par leurs cris ma jeunesse opprimée;
A verser les bienfaits ta main accoutumée,
Peut-être de mes maux voudrait me consoler,
Et me protégerait au lieu de m'accabler. (1)

(1) Il avait été accusé d'être l'auteur de couplets satiriques contre le régent et sa fille. On prétend que, présenté à M. le Régent, après en

avoir obtenu justice, et le prince paraissant persuadé qu'il lui avait fait grâce, M. de *Voltaire* lui adressa ces vers :

Non, Monseigneur, en vérité,
Ma muse n'a jamais chanté
Ammonites ni Moabites ;
Brançàs vous répondra de moi :
Un rimeur sorti des jésuites,
Des peuples de l'ancienne loi
Ne connaît que les Sodomites.

VARIANTES.

(*a*) Le commencement de l'épître se trouve ainsi dans plusieurs copies :

Philippe, ami des Dieux, toi qui sers aujourd'hui
De père à ton monarque, à son peuple d'appui,
Quoiqu'avec équité ton active prudence
D'un empire ébranlé porte le poids immense,
Ne crois pas que d'abord des critiques vainqueurs
Tes soins, tes sages soins entraînent tous les cœurs
Aux plus fameux héros, comme aux plus grands ouvrages, &c.

(*b*) *Le méchant qui te blâme et le fat qui te loue.*
D'olive ou de lauriers tu peux seul te couvrir :
Rien ne peut les donner, rien ne peut les flétrir.
Les bons rois, en marchant à la gloire suprême,
N'ont jamais eu d'appui ni d'obstacle qu'eux-même.
Contre le grand Henri *la France a vu long-temps*, &c.

(*c*) *Vendit pour l'outrager sa haine et son venin.*
Qu'ont produit tous leurs cris ? Sa mémoire sacrée
Parmi les nations n'est pas moins révérée.
Nous admirons encor sa valeur, sa bonté,
Et sans toi dans la France il serait regretté.
Louis fit sur son trône, &c.

(*d*) *Soient les dispensateurs de l'immortalité.*
Je ris de cet auteur dont la frivole audace,
Dans les dixains pompeux d'une ode qui nous glace,
Présente à son héros les séduisans appas
D'un éternel laurier que tous deux n'auront pas.
Oui, Philippe, tu peux, sans qu'un rimeur t'encense,
Jeter les fondemens du bonheur de la France ;
Et, sans tous les écrits de Pellegrin, de Roi,
Le sévère avenir saura juger de toi.
Je dis plus, un grand prince, artisan de sa gloire,
Dans la postérité peut vivre sans l'histoire.
Taisez-vous, s'il se peut, &c.

EPITRE XIII.

A M. LE PRINCE DE VENDOME,

GRAND PRIEUR DE FRANCE.

Je voulais par quelque huitain,
Sonnet ou lettre familière,
Réveiller l'enjoûment badin
De votre alteſſe chanſonnière ;
Mais ce n'eſt pas petite affaire,
A qui n'a plus l'abbé Courtin
Pour directeur et pour confrère.

Tout ſimplement donc je vous dis
Que dans ces jours de DIEU bénis,
Où tout moine et tout cagot mange
Harengs ſaurets et ſalſifis,
Ma muſe, qui toujours ſe range
Dans les bons et ſages partis,
Fait avec faiſans et perdrix
Son carême au château Saint-Ange.
Au reſte, ce château divin,
Ce n'eſt pas celui du ſaint père ;
Mais bien celui de Caumartin,
Homme ſage, eſprit juſte et fin,
Que de tout mon cœur je préfère
Au plus grand pontife romain,
Malgré ſon pouvoir ſouverain
Et ſon indulgence plénière.

Caumartin porte en ſon cerveau
De ſon temps l'hiſtoire vivante ;
Caumartin eſt toujours nouveau
A mon oreille qu'il enchante ;
Car dans ſa tête ſont écrits
Et tous les faits et tous les dits
Des grands hommes, des beaux eſprits,
Mille charmantes bagatelles,
Des chanſons vieilles et nouvelles,
Et les annales immortelles
Des ridicules de Paris.

Château Saint-Ange, aimable aſile,
Heureux qui, dans ton ſein tranquille,
D'un carême paſſe le cours !
Château que jadis les Amours
Bâtirent d'une main habile,
Pour un prince qui fut toujours
A leur voix un peu trop docile,
Et dont ils filèrent les jours !
Des courtiſans fuyant la preſſe,
C'eſt chez toi que François premier
Entendait quelquefois la meſſe,
Et quelquefois par le grenier
Rendait viſite à ſa maîtreſſe.

De ce pays les citadins
Diſent tous que dans les jardins
On voit encor ſon ombre fière
Deviſer ſous des marronniers
Avec Diane de Poitiers,
Ou bien la belle Ferronière.
Moi chétif, cette nuit dernière,

Je l'ai vu couvert de lauriers;
Car les héros les plus insignes
Se laissent voir très-volontiers
A nous, feseurs de vers indignes.
Il ne traînait point après lui
L'or et l'argent de cent provinces,
Superbe et tyrannique appui
De la vanité des grands princes;
Point de ces escadrons nombreux,
De tambours et de hallebardes;
Point de capitaine des gardes,
Ni de courtisans ennuyeux.
Quelques lauriers sur sa personne,
Deux brins de myrte dans ses mains,
Etaient ses atours les plus vains;
Et de v. . . . . quelques grains,
Composaient toute sa couronne.
Je sais que vous avez l'honneur,
Me dit-il, d'être des orgies
De certain aimable prieur,
Dont les chansons sont si jolies,
Que Marot les retient par cœur,
Et que l'on m'en fait des copies.
Je suis bien aise, en vérité,
De cette honorable accointance;
Car avec lui, sans vanité,
J'ai quelque peu de ressemblance.
Ainsi que moi, Minerve et Mars
L'ont cultivé dès son enfance;
Il aime comme moi les arts
Et les beaux vers par préférence:
Il fait de la dévote engeance

Comme moi faire peu de cas :
Hors en amour, en tous les cas
Il tient comme moi sa parole;
Mais enfin, ce qu'il ne fait pas,
Il a, comme moi, la v. . . . .
J'étais encor dans mon été,
Quand cette noire déité,
De l'Amour fille dangereuse,
Me fit du fleuve du Léthé
Passer la rive malheureuse.
Plaise aux Dieux que votre héros
Pousse plus loin ses destinées,
Et, qu'après quelques trente années,
Il vienne goûter le repos
Parmi nos ombres fortunées!

En attendant, si de Caron
Il ne veut emplir la voiture,
Et s'il veut enfin tout de bon
Terminer la grande aventure,
Dites-lui de troquer Chambon
Contre quelqu'once de mercure.

EPITRE XIV.

AU CARDINAL DU BOIS.

1719.

QUAND du sommet des Pyrénées,
S'élançant au milieu des airs,
La Renommée à l'univers
Annonça ces deux hyménées (*)

(*) La double alliance entre les maisons de France et d'Espagne.

Par qui la Difcorde eft aux fers,
Et qui changent les deftinées,
L'ame de Richelieu defcendit à fa voix
Du haut de l'Empyrée au fein de fa patrie.
Ce redoutable génie
Qui fefait trembler les rois,
Celui qui donnait des lois
A l'Europe affujettie,
A vu le fage du Bois, (1)
Et pour la première fois
A connu la jaloufie.
Pourfuis; de Richelieu mérite encor l'envie.
Par des chemins écartés
Ta fublime intelligence,
A pas toujours concertés,
Conduit le fort de la France.
La Fortune et la Prudence
Sont fans ceffe à tes côtés.
Alberon pour un temps nous éblouit la vue;
De fes vaftes projets l'orgueilleufe étendue
Occupait l'univers faifi d'étonnement.
Ton génie et le fien difputaient la victoire;
Mais tu parus, et fa gloire
S'éclipfa dans un moment.
Telle, aux bords du firmament,

(1) M. de *Voltaire* était jeune lorfqu'il fit cette épître; *Fontenelle*, *la Motte*, alors les deux premiers hommes de la littérature, ont loué *du Bois* avec autant d'exagération. Il avait à leurs yeux le mérite réel d'aimer la paix, la tolérance, et la liberté de penfer, et de n'être jaloux ni de la réputation ni des talens. Avant de condamner ces éloges, il faut fe transporter à cette époque, où le fouvenir du père *le Tellier* infpirait encore la terreur.

Dans

Dans ſa courſe irrégulière,
Une comète affreuſe éclate de lumière;
Ses feux portent la crainte au terreſtre ſéjour;
Dans la nuit ils éblouiſſent,
Et ſoudain s'évanouiſſent
Aux premiers rayons du jour.

EPITRE XV.

A M. DE LA FALUERE DE GENONVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT, ET INTIME AMI DE L'AUTEUR,

Sur une maladie.

1719.

Ne me ſoupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même;
Et laiſſe-moi jouir de la douceur extrême
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plaît et qui t'aime.
De ma muſe, en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore;
Tu vis la calomnie, avec ſes noirs ſerpens,
Des plus beaux jours de mon printemps
Obſcurcir la naiſſante aurore.
D'une injuſte priſon je ſubis la rigueur; (1)
Mais, au moins de mon malheur
Je ſus tirer quelque avantage;
J'appris à m'endurcir contre l'adverſité,

(1) Voyez dans le volume de Poëmes la pièce intitulée *la Baſtille.*

Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légèreté,
Et des erreurs de mon jeune âge.
Dieux! que n'ai-je eu depuis la même fermeté!
Mais à de moindres alarmes
Mon cœur n'a point réſiſté.
Tu ſais combien l'amour m'a fait verſer de larmes.
Fripon, tu le ſais trop bien,
Toi dont l'amoureuſe adreſſe
M'ôta mon unique bien :
Toi dont la délicateſſe,
Par un ſentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtreſſe,
Que de la tenir de ma main.
Tu me vis ſans ſcrupule en proie à la triſteſſe;
Mais je t'aimai toujours, tout ingrat et vaurien;
Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
Et ma facilité fit grâce à ta faibleſſe.
Hélas! pourquoi parler encor de mes amours?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie;
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans paſſagers la trame eſt raccourcie;
Mes organes laſſés ſont morts pour les plaiſirs;
Mon cœur eſt étonné de ſe voir ſans déſirs.
Dans cet état il ne me reſte
Qu'un aſſemblage vain de ſentimens confus,
Un préſent douloureux, un avenir funeſte,
Et l'affreux ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus.
Pour comble de malheur je ſens de ma penſée
Se déranger les reſſorts;
Mon eſprit m'abandonne, et mon ame éclipſée

Perd en moi de ſon être, et meurt avant mon corps.
Eſt-ce-là ce rayon de l'eſſence ſuprême,
Qu'on nous peint ſi lumineux ?
Eſt-ce-là cet eſprit ſurvivant à lui-même ?
Il naît avec nos ſens, croît, s'affaiblit comme eux ;
Hélas, périra-t-il de même ?
Je ne ſais ; mais j'oſe eſpérer
Que de la mort, du temps et des deſtins le maître,
DIEU conſerve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer. (2)

EPITRE XVI.

AU ROI D'ANGLETERRE, GEORGE I,

En lui envoyant la tragédie d'Oedipe.

1719.

TOI que la France admire autant que l'Angleterre,
Qui de l'Europe en feu balances les deſtins ;
Toi qui chéris la paix dans le ſein de la guerre,
Et qui n'es armé du tonnerre
Que pour le bonheur des humains ;
Grand Roi, des rives de la Seine
J'oſe te préſenter ces tragiques eſſais ;
Rien ne t'eſt étranger : les fils de Melpomène
Partout deviennent tes ſujets.

(2) Ces quatre derniers vers ne ſe trouvent pas dans les deux premières éditions de 1739 et 1740.

Un véritable roi fait porter fa puiffance
Plus loin que fes Etats enfermés par les mers :
Tu règnes fur l'Anglais par le droit de naiffance,
Par tes vertus fur l'univers.

Daigne donc de ma mufe accepter cet hommage
Parmi tant de tributs plus pompeux et plus grands :
Ce n'eft point au roi, c'eft au fage,
C'eft au héros que je le rends.

EPITRE XVII.

A MADAME DE GONDRIN,

DEPUIS

MADAME LA COMTESSE DE TOULOUSE.

Sur le péril qu'elle avait couru en traverfant la Loire.

1719.

SAVEZ-VOUS, gentille douairière,
Ce que dans Sulli l'on fefait,
Lorfqu'Eole vous conduifait
D'une fi terrible manière ?
Le malin Périgni riait,
Et pour vous déjà préparait
Une épitaphe familière,
Difant qu'on vous repêcherait
Inceffamment dans la rivière,
Et qu'alors il obferverait

Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hasard lui cacherait.
Cependant Espar, la Valière,
Guiche, Sulli, tout soupirait;
Roussi parlait peu, mais jurait;
Et l'abbé Courtin qui pleurait,
En voyant votre heure dernière,
Adressait à DIEU sa prière,
Et pour vous tout bas murmurait
Quelqu'oraison de son bréviaire,
Qu'alors, contre son ordinaire,
Dévotement il fredonnait,
Dont à peine il se souvenait,
Et que même il n'entendait guère:
Chacun déjà vous regrettait.
Mais quel spectacle! j'envisage
Les Amours qui, de tous côtés,
S'opposent à l'affreuse rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois; ils sont à la nage,
Et plongés jusqu'au cou dans l'eau;
Ils conduisent votre bateau,
Et vous voilà sur le rivage.
GONDRIN, songez à faire usage
Des jours qu'Amour a conservés;
C'est pour lui qu'il les a sauvés;
Il a des droits sur son ouvrage.

VARIANTES.

Après ce vers :

Il a des droits sur son ouvrage.
Daignez pour moi vous employer
Près de ce duc aimable et sage,
Qui fit avec vous ce voyage
Où vous pensâtes vous noyer ;
Et que votre bonté l'engage
A conjurer un peu l'orage
Qui sur moi gronde maintenant ;
Et qu'enfin au prince régent
Il tienne à peu-près ce langage :
Prince, dont la vertu va changer nos destins,
Toi qui par tes bienfaits signales ta puissance,
Toi qui fais ton plaisir du bonheur des humains,
Philippe, il est pourtant un malheureux en France.
Du Dieu des vers un fils infortuné
Depuis un temps fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta présence :
Songe que d'Apollon souvent les favoris
D'un prince assurent la mémoire,
Philippe, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin ;
Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie ;
Auguste est un héros, mais ce n'est pas enfin
Le plus bel endroit de sa vie.
Grand Prince, puisses-tu devenir aujourd'hui
Et plus clément qu'Auguste, et plus heureux que lui !

EPITRE XVIII.

A MADAME LA MARECHALE DE VILLARS.

Divinité, que le Ciel fit pour plaire,
Vous qu'il orna des charmes les plus doux,
Vous que l'Amour prend toujours pour ſa mère,
Quoiqu'il ſait bien que Mars eſt votre époux;
Qu'avec regret je me vois loin de vous!
Et quand Sulli quittera ce rivage,
Où je devais, ſolitaire et ſauvage,
Loin de vos yeux vivre juſqu'au cercueil,
Qu'avec plaiſir, peut-être trop peu ſage,
J'irai chez vous, ſur les bords de l'Arcueil,
Vous adreſſer mes vœux et mon hommage!
C'eſt là que je dirai tout ce que vos beautés
Inſpirent de tendreſſe à ma muſe éperdue;
Les arbres de Villars en ſeront enchantés,
Mais vous n'en ſerez point émue.
N'importe, c'eſt aſſez pour moi de votre vue,
Et je ſuis trop heureux ſi jamais l'univers
Peut apprendre un jour dans mes vers
Combien pour vos amis vous êtes adorable,
Combien vous haïſſez les manéges des cours,
Vos bontés, vos vertus, ce charme inexprimable,
Qui, comme dans vos yeux, règne en tous vos diſcours.
L'avenir quelque jour, en liſant cet ouvrage,
Puiſqu'il eſt fait pour vous, en chérira les traits.

Cet auteur, dira-t-on, qui peignit tant d'attraits,
N'eut jamais d'eux pour son partage,
Que de petits soupers où l'on buvait très-frais;
Mais il mérita davantage.

EPITRE XIX.

A M. LE DUC DE SULLI.

1720.

J'IRAI chez vous, duc adorable,
Vous dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans ce champêtre séjour
Je me fais un plaisir extrême
De parler, sur la fin du jour,
De vers, de musique et d'amour,
Et pas un seul mot du systême, (1)
De ce systême tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Embourent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté!
Pareils à la vieille sibylle,
Dont il est parlé dans Virgile,
Qui, possédant pour tout trésor
Des recettes d'énergumène,

(1) Le systême de *Law*, qui bouleversa la France.

Prend du troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.

Peut-être les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle
Le trépas de ce vieux goutteux,
Qu'anima l'efprit de Chapelle:
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant DIEU;
Et, fi d'une mufe féconde
Les vers aimables et polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour à fon agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec fon huile et fon latin,
Un paffe-port pour l'autre vie.
Il vit tous fes péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous favez,
Avec beaucoup de bienféance.

Il fit même un très-beau fermon,
Qui fatisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'était-là, dit-il, le péché
Dont il fut le plus entiché;
Car on fait qu'il était poëte,
Et que fur ce point tout auteur,
Ainfi que tout prédicateur,

N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il fera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modefte :
Sa perte au Parnaffe eft funefte.
Prefque feul il était refté
D'un fiècle plein de politeffe.
On dit qu'aujourd'hui la jeuneffe
A fait à la délicateffe
Succéder la groffièreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine et lâche pareffe
A cette fage oifiveté,
Que l'étude occupait fans ceffe,
Loin de l'envieux irrité.
Pour notre petit Genonville,
Si digne du fiècle paffé,
Et des fefeurs de vaudeville,
Il me paraît très-empreffé
D'abandonner pour vous la ville.
Le fyftême n'a point gâté
Son efprit aimable et facile;
Il a toujours le même ftyle,
Et toujours la même gaîté.
Je fais que par déloyauté,
Le fripon naguère a tâté
De la maîtreffe tant jolie,
Dont j'étais fi fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer;
Mais je fais qu'il faut fe paffer
Des bagatelles dans la vie.

EPITRE XX.

A M. LE MARECHAL DE VILLARS.

1721.

Je me flattais de l'eſpérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maiſon de plaiſance ;
Mais Vinache (1) a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros
Au plus grand charlatan de France.
Ce diſcours vous déplaira fort,
Et je confeſſe que j'ai tort
De parler du ſoin de ma vie
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher par-tout la mort.
Mais ſouffrez que je vous réponde,
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raiſon que vous
De vouloir reſter dans ce monde :
Car ſi quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillans de gloire,
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la conſolation
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorſque vous ſaurie la façon
Dont vous aurait traité l'hiſtoire.

(1) Médecin empyrique.

Paris vous eût premièrement
Fait un ſervice fort célèbre,
En préſence du parlement;
Et quelque prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraiſon funèbre,
Qu'il n'eût pas faite aſſurément.
Puis, en vertueux capitaine,
On vous aurait proprement mis
Dans l'Egliſe de Saint-Denis
Entre du Gueſclin et Turenne.

Mais, ſi quelque jour, moi chétif,
J'allais paſſer le noir eſquif,
Je n'aurais qu'une vile bière;
Deux prêtres s'en iraient gaîment
Porter ma figure légère,
Et la loger meſquinement
Dans un recoin du cimetière.
Mes nièces, au lieu de prière,
Et mon janséniſte de frère, (2)
Riraient à mon enterrement:
Et j'aurais l'honneur ſeulement
Que quelque muſe médiſante
M'affublerait pour monument
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très-clairement
Qu'il eſt bon que je me conſerve,
Pour être encor témoin long-temps
De tous les exploits éclatans
Que le ſeigneur DIEU vous réſerve.

(2) L'auteur avait un frère, tréſorier de la chambre des comptes, qui était en effet un janſéniſte outré, et qui ſe brouillait toujours avec ſon frère, toutes les fois que celui-ci diſait du bien des jéſuites.

EPITRE XXI.

A MADAME DE***

Il eſt au monde une aveugle Déeſſe (*)
Dont la police a briſé les autels ;
C'eſt du Hocca la fille enchantereſſe ,
Qui , ſous l'appât d'une feinte careſſe ,
Va ſéduiſant tous les cœurs des mortels.
De cent couleurs bizarrement ornée ,
L'argent en main , elle marche la nuit ;
Au fond d'un ſac elle a la deſtinée
De ſes ſuivans que l'intérêt ſéduit ;
Guiche , en riant , par la main la conduit .
La froide Crainte , et l'Eſpérance avide ,
A ſes côtés marchent d'un pas timide.
Le Repentir à chaque inſtant la ſuit ,
Mordant ſes doigts et grondant la perfide.
Belle Philis , que votre aimable cour
A nos regards offre de différence !
Les vrais plaiſirs brillent dans ce ſéjour ,
Et pour jamais banniſſant l'eſpérance ,
Toujours vos yeux y font régner l'Amour.
Du Biribi la Déeſſe infidelle ,
Sur mon eſprit n'aura plus de pouvoir ;
J'aime encor mieux vous aimer ſans eſpoir ,
Que d'eſpérer jour et nuit avec elle.

(*) Celle qui préſidait au jeu du biribi fort à la mode alors.

EPITRE XXII.

A M. DE GERVASI, MEDECIN. (*)

1723.

Tu revenais couvert d'une gloire éternelle;
Le Gevaudan (1) ſurpris t'avait vu triompher
Des traits contagieux d'une peſte cruelle,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poiſons cachés la ſemence mortelle.
Dans Maiſons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
Déjà près de mon lit la Mort inexorable
Avait levé ſur moi ſa faulx épouvantable:
Le vieux nocher des morts à ſa voix accourut.
C'en était fait; ſa main tranchait ma deſtinée;
Mais tu lui dis: Arrête . . . et la Mort étonnée
Reconnut ſon vainqueur, frémit et diſparut. (*a*)
Hélas! ſi comme moi l'aimable Genonville
Avait de ta préſence eu le ſecours utile,
Il vivrait, et ſa vie eût rempli nos ſouhaits;
De ſon cher entretien je goûterais les charmes;
Mes jours, que je te dois, renaîtraient ſans alarmes,

(*) Cette épître fut imprimée à Paris, en 1726, avec une verſion latine.

(1) M. de *Gervaſi*, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gevaudan pour la peſte, et à ſon retour il eſt venu guérir l'auteur de la petite vérole dans le château de Maiſons, à ſix lieues de Paris, en 1723.

Et mes yeux, qui ſans toi ſe fermaient pour jamais,
Ne ſe rouvriraient point pour répandre des larmes.
C'eſt toi du moins, c'eſt toi par qui, dans ma douleur,
Je peux jouir de la douceur
De plaire et d'être cher encore
Aux illuſtres amis dont mon deſtin m'honore.
Je reverrai Maiſons dont les ſoins bienfeſans
Viennent d'adoucir ma ſouffrance;
Maiſons en qui l'eſprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens. (*b*)
Je me flatte en ſecret que je pourrai peut-être
Charmer encor Sulli qui m'a trop oublié.
Mariamne à ſes yeux ira bientôt paraître;
Il la verra pour elle implorer ſa pitié,
Et ranimer en lui ce goût, cette amitié
Que pour moi, dans ſon cœur, ma muſe avait fait naître.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'eſt ſous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les ailes de la victoire.
C'eſt là que Richelieu, par ſon air enchanteur,
Par ſes vivacités, ſon eſprit et ſes grâces,
Dès qu'il reparaîtra, ſaura joindre mon cœur
A tant de cœurs ſoumis qui volent ſur ſes traces.
Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta perſonne
L'éloquence de Cicéron,
L'intrépidité de Caton,
L'eſprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone, (*c*)

Enfin donc je refpire, et refpire pour toi;
Je pourrai déformais te parler et t'entendre.
Mais ciel! quel fouvenir vient ici me furprendre!
Cette aimable beauté qui m'a donné fa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié fi tendre,
Daignera-t-elle encor jeter les yeux fur moi?
Hélas! en defcendant fur le fombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais fon image;
Son amour, fes vertus, fes grâces, fes appas,
Les plaifirs que cent fois j'ai goûtés dans fes bras,
A ces derniers momens flattaient encor mon ame;
Je brûlais en mourant d'une immortelle flamme.
Grands Dieux! me faudra-t-il regretter le trépas?
M'aurait-elle oublié? ferait-elle volage?
Que dis-je, malheureux! où vais-je m'engager?
Quand on porte fur le vifage,
D'un mal fi redouté le fatal témoignage,
Eft-ce à l'amour qu'il faut fonger?

VARIANTES.

(*a*) AUSSITOT ta main vigilante,
Ranimant la chaleur éteinte dans mon corps,
De ma frêle machine arrangea les refforts.
La nature obéiffante
Fut foumife à tes efforts,
Et la Parque impatiente
File aujourd'hui pour moi dans l'empire des morts.
Hélas! fi comme moi, &c.

(*b*) Je me flatte en fecret qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera fon fuffrage;
Que fon cœur généreux avec quelque plaifir
Au fortir du tombeau me verra reparaître,

Et

Et que Mariamne peut-être
Pourra par ſes malheurs, enchanter ſon loiſir.....
Beaux jardins, &c.

(*c*) Après ce vers, *L'eſprit de Mécénas, &c.* on liſait ceux-ci :

Et la ſcience de Varron.
Bolingbroke, à ma gloire il faut que je publie
Que tes ſoins, pendant le cours
De ma triſte maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre interêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc, &c.

EPITRE XXIII.

A LA REINE, (*)

En lui présentant la tragédie de Mariamne.

1725.

FILLE de ce guerrier qu'une sage province
Eleva justement au comble des honneurs,
Qui sut vivre en héros, en philosophe, en prince
Au-dessus des revers, au-dessus des grandeurs;
Du ciel qui vous chérit la sagesse profonde
Vous amène aujourd'hui dans l'Empire françois,
Pour y servir d'exemple, et pour donner des lois.
La fortune souvent fait les maîtres du monde;
Mais, dans votre maison, la vertu fait les rois.
Du trône redouté que vous rendez aimable,
Jetez sur cet écrit un coup d'œil favorable:
Daignez m'encourager d'un seul de vos regards;
Et songez que Pallas, cette auguste Déesse
Dont vous avez le port, la bonté, la sagesse,
Est la divinité qui préside aux beaux arts.

(*) *Marie Leczinska*, fille de *Stanislas*, roi de Pologne, mariée à *Louis XV*, en 1725.

EPITRE XXIV.

A M. PALLU,

CONSEILLER D'ETAT.

Quoi! le Dieu de la poëſie
Vous illumine de ſes traits!
Malgré la robe, les procès,
Et le conſeil et ſes arrêts,
Vous tâtez de notre ambroſie!
Ah! bien fort je vous remercie
De vous livrer à ſes attraits
Et d'être de la confrérie.
Dans les beaux jours de votre vie,
Adoré de maintes beautés,
Vous aimiez Lubert et Silvie;
Mais à préſent vous les chantez,
Et votre gloire eſt accomplie.
La Fare, jouflu comme vous,
Comme vous rival de Tibulle,
Rima des vers polis et doux,
Aima long-temps ſans ridicule,
Et fut ſage au milieu des fous.
En vous c'eſt le même art qui brille;
Pallu comme la Fare écrit:
Vous recueillîtes ſon eſprit
Deſſus les lèvres de ſa fille.
Aimez donc, rimez tour à tour:
Vous, la Fare, Apollon, l'Amour,
Vous êtes de même famille.

EPITRE XXV.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

L'HEUREUX talent dont vous charmez la France
Avait en vous brillé dès votre enfance;
Il fut dès-lors dangereux de vous voir,
Et vous plaisiez, même sans le savoir.
Sur le théâtre heureusement conduite,
Parmi les vœux de cent cœurs empressés,
Vous récitiez, par la nature instruite:
C'était beaucoup, ce n'était point assez;
Il vous fallut encore un plus grand maître.
Permettez-moi de faire ici connaître
Quel est ce Dieu de qui l'art enchanteur
Vous a donné votre gloire suprême;
Le tendre Amour me l'a conté lui-même.
On me dira que l'Amour est menteur:
Hélas! je sais qu'il faut qu'on s'en défie:
Qui mieux que moi connaît sa perfidie?
Qui souffre plus de sa déloyauté?
Je ne croirai cet enfant de ma vie;
Mais cette fois il a dit vérité.
Ce même Amour, Vénus et Melpomène,
Loin de Paris fesaient voyage un jour;
Ces Dieux charmans vinrent dans un séjour
Où vos appas éclataient sur la scène;
Chacun des trois, avec étonnement,
Vit cette grâce et simple et naturelle,
Qui fesait lors votre unique ornement.
Ah! dirent-ils, cette jeune mortelle

Mérite bien que, fans retardement,
Nous répandions tous nos tréfors fur elle.
Ce qu'un Dieu veut fe fait dans le moment.
Tout auffitôt la tragique Déeffe
Vous infpira le goût, le fentiment,
Le pathétique et la délicateffe.
Moi, dit Vénus, je lui fais un préfent
Plus précieux, et c'eft le don de plaire;
Elle accroîtra l'empire de Cythère;
A fon afpect tout cœur fera troublé,
Tous les efprits viendront lui rendre hommage.
Moi, dit l'Amour, je ferai davantage,
Je veux qu'elle aime. A peine eut-il parlé,
Que dans l'inftant vous devîntes parfaite;
Sans aucuns foins, fans étude, fans fard,
Des paffions vous fûtes l'interprète:
O de l'Amour adorable fujette!
N'oubliez point le fecret de votre art.

EPITRE XXVI.

A M. PALLU.

A Plombières, augufte 1729.

Du fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir et pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés fur d'épaiffes nues,
Près d'un bain chaud, toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume et bouillonne,

Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui ſur ſon mal toujours raiſonne,
Se baigne, s'enfume et ſe donne
La queſtion pour la ſanté;
Où l'eſpoir ne quitte perſonne:

De cet antre, où je vois venir
D'impotentes ſempiternelles,
Qui toutes penſent rajeunir;
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir;
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nanci,
Et des moines de Commerci,
Avec l'attribut de Lorraine,
Que nous rapporterons d'ici.

De ces lieux, où l'ennui foiſonne,
J'oſe encore écrire à Paris.
Malgré Phébus, qui m'abandonne,
J'invoque l'Amour et les Ris;
Ils connaiſſent peu ma perſonne;
Mais c'eſt à PALLU que j'écris;
Alcibiade me l'ordonne, (*a*)
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vîmes briller tour à tour,
Par ſes grâces, par ſon courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et ſéducteur comme l'Amour,
Dont il fut la brillante image.

L'Amour ou le Temps l'a défait
Du beau vice d'être infidèle;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.

J'ignore quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait fa conquête nouvelle :
Mais, qui que vous foyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.

On pourrait bien, à l'aventure,
Choifir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Céladon;
Mais quelqu'un plus aimable? non:
Il n'en eft point dans la nature;
Car, Madame, où trouvera-t-on
D'un ami la difcrétion,
D'un vieux feigneur la politeffe,
Avec l'imagination,
Et les grâces de la jeuneffe;
Un tour de converfation,
Sans empreffement, fans pareffe,
Et l'efprit monté fur le ton
Qui plaît à gens de toute efpèce?
Et n'eft-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité,
Dont on affomme une ambaffade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pefante gravité
Dont cent miniftres font parade?

A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade ?

VARIANTES.

(*a*) M. le maréchal de *Richelieu*.

Alcibiade me l'ordonne :
C'est l'Alcibiade français,
Dont vous admiriez le succès,
Chez nos prudes, chez nos coquettes,
Plein d'esprit, d'audace et d'attraits,
De vertus, de gloire et de dettes.
Toutes les femmes l'adoraient;
Toutes avaient la préférence;
Toutes à leur tour se plaignaient
Des excès de son inconstance,
Qu'à grand'peine elles égalaient.
L'amour, &c.

EPITRE XXVII.

AUX MANES DE M. DE GENONVILLE.

1729.

Toi que le Ciel jaloux ravit dans son printemps;
Toi de qui je conserve un souvenir fidèle,
Vainqueur de la mort et du temps;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'est encore affreuse et nouvelle;
Si tout n'est pas détruit, si, sur les sombres bords,
Ce souffle si caché, cette faible étincelle,
Cet esprit, le moteur et l'esclave du corps,
Ce je ne sais quel sens qu'on nomme ame immortelle,
Reste inconnu de nous, est vivant chez les morts;
S'il est vrai que tu sois, et si tu peux m'entendre,
O mon cher Genonville! avec plaisir reçoi
Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du temps où l'aimable Egérie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutait nos chansons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux! même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance,
Aux douceurs du présent bornant tous nos desirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs!

Ces plaiſirs, ces beaux jours coulés dans la molleſſe,
Ces ris, enfans de l'alégreſſe,
Sont paſſés avec toi dans la nuit du trépas.
Le Ciel, en récompenſe, accorde à ta maîtreſſe
Des grandeurs et de la richeſſe,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible ſoulagement, quand on perd ſa jeuneſſe.
La fortune eſt chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaiſirs ont leur temps, la ſageſſe a ſon tour.
L'amour s'eſt envolé ſur l'aile du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du ſage. (*a*)
Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens,
De ton aimable eſprit nous célébrons les charmes;
Ton nom ſe mêle encore à tous nos entretiens;
Nous liſons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom ſacré d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux même,
Au monde, à l'inconſtance ardens à ſe livrer,
Malheureux, dont le cœur ne ſait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer!

VARIANTES.

(*a*) Ce dernier à mon cœur aurait plu davantage:
Mais qui peut tout avoir? Les ſoirs, le vieux Saurin
Qu'on ne peut définir, ce critique, ce ſage
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'eſclavage,
Qui m'apprend à penſer, qui rit du genre humain,
Réchauffe entre nous deux les glaces de ſon âge.
De ſon eſprit perçant la ſublime vigueur
Se joint à nos chanſons, aux grâces du Permeſſe;
Des nymphes d'Apollon le commerce enchanteur
Déride ſur ſon front les traits de la ſageſſe.
Nous chantons quelquefois, &c.

EPITRE XXVIII.

Connue ſous le nom des Vous *et des* Tu. (1)

PHILIS, qu'eſt devenu ce temps
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, ſans ajuſtemens,
De tes grâces ſeules ornée,
Contente d'un mauvais ſoupé
Que tu changeais en ambroſie,
Tu te livrais dans ta folie
A l'amant heureux et trompé
Qui t'avait conſacré ſa vie?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang et pour tous tréſors,
Que les agrémens de ton âge; (*a*)
Un cœur tendre, un eſprit volage,
Un ſein d'albâtre et de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,

(1) Cette épître a été adreſſée à mademoiſelle de *L***, alors madame la marquiſe de *G****. C'eſt d'elle que parle M. de *Voltaire* dans ſon épître à M. de *Genonville*, dans l'épître adreſſée à ſes mânes, et dans celles à M. le duc de *Sulli*, à M. de *Gervaſi*. Le ſuiſſe de madame la marquiſe de *G*** ayant refuſé la porte à M. de *Voltaire*, que mademoiſelle de *L*** n'avait point accoutumé à un tel accueil, il lui envoya cette épître. Lorſqu'il revint à Paris, en 1778, il vit chez elle madame de *G**** âgée, comme lui, de plus de quatre-vingts ans, veuve alors, et qui pouvait le recevoir ſans conſéquence. C'eſt en revenant de cette viſite qu'il diſait: *Ah! mes amis, je viens de paſſer d'un bord du Cocyte à l'autre.* Madame de *G**** envoya le lendemain à madame *Denis* un portrait de M. de *Voltaire* peint par *Largillière*, qu'il lui avait donné dans le temps de leur première liaiſon, et qu'elle avait conſervé malgré leur rupture, ſon changement d'état et ſa dévotion.

Hélas! qui n'eût été friponne?
Tu le fus, objet gracieux!
Et, que l'Amour me le pardonne!
Tu fais que je t'en aimais mieux.

Ah, Madame! que votre vie,
D'honneur aujourd'hui fi remplie,
Diffère de ces doux inftans!
Ce large fuiffe à cheveux blancs
Qui ment fans ceffe à votre porte,
Philis, eft l'image du Temps:
On dirait qu'il chaffe l'efcorte
Des tendres Amours et des Ris;
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vus jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et fe jouer dans ton taudis.

Non, Madame, tous ces tapis
Qu'a tiffus la Savonnerie, (2)
Ceux que les Perfans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats fi chers que Germain (3)
A gravés de fa main divine;
Et ces cabinets où Martin (4)
A furpaffé l'art de la Chine;

(2) La Savonnerie eft une belle manufacture de tapis, établie par le grand *Colbert.*

(3) *Germain*, excellent orfèvre, dont il eft parlé dans *le Mondain* et *le Pauvre diable.*

(4) *Martin*, excellent verniffeur.

Vos vaſes japonais et blancs,
Toutes ces fragiles merveilles;
Ces deux luſtres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchantereſſe,
Ne valent pas un des baiſers
Que tu donnais dans ta jeuneſſe.

VARIANTES.

(*a*) Que la douce erreur de ton âge;
Deux tetons que le tendre Amour
De ſes mains arrondit un jour;
Un cœur ſimple, un eſprit volage;
Un cu (j'y penſe encor, Philis,)
Sur qui j'ai vu briller des lys
Jaloux de ceux de ton viſage.
Avec tant, &c.

EPITRE XXIX.

A MADEMOISELLE DE LUBERT,

Qu'on appelait MUSE *et* GRACE.

1732.

Le curé qui vous baptiſa
Du beau ſurnom de *Muſe* et *Grâce*,
Sur vous un peu prophétiſa;
Il prévit que ſur votre trace
Croîtrait le laurier du Parnaſſe
Dont la Suze ſe couronna,
Et le myrte qu'elle porta,
Quand d'amour ſuivant la Déeſſe,
Les tendres feux elle mêla
Aux froides ondes du Permeſſe.
Mais en un point il ſe trompa;
Car jamais il ne devina
Qu'étant ſi belle elle ſera
Ce que les ſots appellent ſage,
Et qu'à vingt ans et par-delà,
Muſe et Grâce conſervera
La tendre fleur du pucelage,
Fleur délicate qui tomba
Toujours au printemps du bel âge,
Et que le Ciel fit pour cela.
Quoi, vous en êtes encor là!
Muſe et Grâce, que c'eſt dommage!

Vous me répondez doucement
Que les neuf bégueules ſavantes,
Toujours chantant, toujours rimant,
Toujours les yeux au firmament,
Avec leurs têtes de pédantes,
Avaient peu de tempérament;
Et que leurs bouches éloquentes
S'ouvraient pour brailler ſeulement,
Et non pour mettre tendrement
Deux lèvres fraîches et charmantes
Sur les lèvres appétiſſantes
De quelque vigoureux amant.
Je veux croire chrétiennement
Ces hiſtoires impertinentes;
Mais, ma chère Lubert, en cas
Que ces filles ſempiternelles
Conſervent pour ces doux ébats
Des averſions ſi fidelles,
Si ces Déeſſes ſont cruelles,
Si jamais amant dans ſes bras
N'a froiſſé leurs gauches appas,
Si les neuf Muſes ſont pucelles,
Les trois Grâces ne le ſont pas.

Quittez donc votre faible excuſe;
Vos jours languiſſent conſumés
Dans l'abſtinence qui les uſe:
Un faux préjugé vous abuſe.
Chantez, et, s'il le faut, rimez;
Ayez tout l'eſprit d'une Muſe;
Mais, ſi vous êtes Grâce, aimez.

EPITRE XXX.

A UNE DAME OU SOI-DISANT TELLE. (1)

1732.

Tu commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître.
Tu me loûras bien moins; mais il faut t'avouer
Ce que je ſuis, ce que je voudrais être. (*a*)
J'aurai vu, dans trois ans, paſſer quarante hivers.
Apollon préſidait au jour qui m'a vu naître.
Au ſortir du berceau j'ai bégayé des vers.
Bientôt ce Dieu puiſſant m'ouvrit ſon ſanctuaire:
Mon cœur, vaincu par lui, ſe rangea ſous ſa loi.
D'autres ont fait des vers par le déſir d'en faire;
Je fus poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois ſont entrés dans mon ame;
Tout art a mon hommage, et tout plaiſir m'enflamme.
La peinture me charme; on me voit quelquefois,
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,

(1) Cette pièce fut imprimée dans le mercure de France, en 1732. Un breton, nommé *Desforges-Maillard*, qui feſait aſſez facilement des vers médiocres, s'était amuſé à inſérer dans les journaux des pièces de vers ſous le nom de mademoiſelle *Malcrais de la Vigne*. Pluſieurs poëtes célèbres lui répondirent par des galanteries. Cette facétie dura quelque temps. *Piron* employa cette aventure d'une manière très-heureuſe dans ſa Metromanie. M. de *Voltaire*, en conſervant ſa pièce, en retrancha toutes les choſes galantes qu'il adreſſait à mademoiſelle *Malcrais*, et qu'elle méritait ſi peu. De tous les vers qu'elle a faits ou inſpirés, ce ſont les ſeuls qui ſoient reſtés.

Sous

Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant (2) Cagliari faifir l'efprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble et sûre
De Raphaël et du Pouffin.
De ces appartemens qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaifir je vole à l'opéra.
J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de (3) Campra,
La gaîté de Mouret, les grâces de Deftouche :
Péliffier par fon art, le Maure par fa voix, (*b*)
Tour à tour ont mes vœux, et fufpendent mon choix.
Quelquefois, embraffant la fcience hardie
Que la curiofité
Honora par vanité
Du nom de philofophie,
Je cours après Newton dans l'abyme des cieux ;
Je veux voir fi des nuits la courrière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèfe d'autant plus qu'elle eft près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raifonner les plus profonds efprits,
Maupertuis et Clairault, calculante cabale :
Je les vois qui des cieux franchiffent l'intervalle,
Et je vois trop fouvent que j'ai très-peu compris.
De ces obfcurités je paffe à la morale ;
Je lis au cœur de l'homme, et fouvent j'en rougis.
J'examine avec foin les informes écrits,
Les monumens épars, et le ftyle énergique
De ce fameux Pafcal, ce dévot fatirique.

(2) *Paul Véronèfe.*

(3) Muficiens agréables.

Je vois ce rare eſprit trop prompt à s'enflammer ;
Je combats ſes rigueurs extrêmes :
Il enſeigne aux humains à ſe haïr eux-mêmes ;
Je voudrais, malgré lui, leur apprendre à s'aimer.
Ainſi mes jours égaux, que les muſes rempliſſent,
Sans ſoins, ſans paſſions, ſans préjugés fâcheux,
Commencent avec joie, et vivement finiſſent
Par des ſoupers délicieux.
L'amour dans mes plaiſirs ne mêle plus ſes peines.
La tardive raiſon vient de briſer mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté.
J'ai paſſé l'heureux temps fait pour la volupté.
Eſt-il donc vrai, grands Dieux ! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts, dont je veux tour à tour
Remplir le vide de moi-même,
N'eſt pas encore aſſez pour remplacer l'amour. (*c*)

VARIANTES.

(*a*) Commencement de l'épître:

Toi dont la voix brillante a volé ſur nos rives,
Toi qui tiens dans Paris nos Muſes attentives,
Qui fais ſi bien aſſocier
Et la ſcience et l'art de plaire,
Et les talens de Deshoulière,
Et les études de Dacier,
J'oſe envoyer aux pieds de ta muſe divine
Quelques faibles écrits, enfans de mon repos :
Charles fut ſeulement l'objet de mes travaux,
Henri quatre fut mon héros,
Et tu ſeras mon héroïne.
En te donnant mes vers je te veux avouer
Ce que je ſuis, ce que je voudrais être ;
Te peindre ici mon ame, et te faire connaître
Celui que tu daignes louer.
J'aurai vu dans trois ans, &c.

(*b*) Actrices de ce temps-là. On lifait dans la première édition :

Pélissier par son art, le Maure par sa voix,
L'agile Camargo, Sallé l'enchantereffe, (*)
Cette auftère Sallé faite pour la tendreffe,
Tour à tour ont mes vœux et fufpendent mon choix.

(*c*) Fin de l'épître :

Je fais ce que je puis, hélas ! pour être fage,
Pour amufer ma liberté ;
Mais fi quelque jeune beauté,
Empruntant ta vivacité,
Me parlait ton charmant langage,
Je rentrerais bientôt dans ma captivité.

(*) *Camargo* et *Sallé* étaient alors des danfeufes célèbres.

EPITRE XXXI.

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL. (1)

1732.

O très-singulière Martel, (*a*)
J'ai pour vous estime profonde:
C'est dans votre petit hôtel,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir, le seul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il est vrai qu'un peu je vous gronde;
Mais, malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes seconde;
Car sous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés et sans faiblesse,
Vous logez esprit qui séduit,
Et qui tient fort à la sagesse.
Or votre sagesse n'est pas
Cette pointilleuse harpie,
Qui raisonne sur tous les cas,
Et qui, triste sœur de l'Envie,
Ouvrant un gosier édenté,
Contre la tendre volupté

(1) La comtesse de *Fontaine-Martel*, fille du président *Desbordeaux*: elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très-libre et très-aimable.

Toujours prêche, argumente et crie;
Mais celle qui ſi doucement,
Sans efforts et ſans induſtrie,
Se bornant toute au ſentiment,
Sait juſques au dernier moment
Répandre un charme ſur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très-décrépites beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur beſoin de paſſion,
Ne pouvant reſter raiſonnables,
S'affoler de dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules reſpectables?
Bien loin de cette triſte erreur,
Vous avez, au lieu des vigiles,
Des ſoupers longs, gais et tranquilles;
Des vers aimables et faciles,
Au lieu des fatras inutiles
De Queſnel et de le Tourneur;
Voltaire, au lieu d'un directeur;
Et, pour mieux chaſſer toute angoiſſe,
Au curé préférant Campra,
Vous avez loge à l'opéra,
Au lieu de banc dans la paroiſſe:
Et ce qui rend mon ſort plus doux,
C'eſt que ma maîtreſſe, chez vous,
La Liberté, ſe voit logée;
Cette Liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front ſerein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude ni catin,

Décente, et jamais arrangée;
Souriant d'un fouris badin
A ces paroles chatouilleufes,
Qui font baiffer un œil malin
A mefdames les précieufes.
C'eft-là qu'on trouve la Gaîté,
Cette fœur de la Liberté,
Jamais aigre dans la fatire,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des fots,
Et très-fouvent, mais à propos,
Permettant au fage de rire.
Que le Ciel béniffe le cours
D'un fort auffi doux que le vôtre!
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printemps d'une autre.

VARIANTES.

(*a*) Dans la première édition on trouve en tête de l'épître ces quatre vers fupprimés dans les éditions fuivantes:

D'un recoin de votre grenier,
Je vous adreffe cette lettre,
Que Beaugency doit vous remettre
Ce foir au bas de l'efcalier.

M. de *Voltaire* logeait alors chez madame de *Fontaine-Martel.*

EPITRE XXXII.

A MM. LE COMTE, LE CHEVALIER, ET L'ABBÉ DE SADE. (*)

1732.

TRIO charmant que je remarque
Entre ceux qui font mon appui ;
Trio par qui Laure aujourd'hui
Revient de la fatale barque ;
Vous qui penſez mieux que Pétrarque,
Et rimez auſſi bien que lui,
Je ne puis quitter mon étui.
Pour le ſouper où l'on m'embarque ;
Car la couſine de la Parque,
La Fièvre au minois catarreux,
A l'air hagard, au cerveau creux,
A la marche vive, inégale,
De mes jours compagne infernale,
M'oblige, pauvre vaporeux,
D'avaler les juleps affreux
Dont monſieur Geoffroi me régale ;
Tandis que, d'un goſier heureux,
Vous buvez la liqueur vitale
D'un vin brillant et ſavoureux.

(*) La belle *Laure*, amante de *Pétrarque*, s'appelait de *Sade* : elle était de cette maiſon.

EPITRE XXXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,

Sur ſa liaiſon avec MAUPERTUIS.

AINSI donc cent beautés nouvelles
Vont fixer vos brillans eſprits :
Vous renoncez aux étincelles,
Aux feux follets de mes écrits,
Pour des lumières immortelles ;
Et le ſublime Maupertuis
Vient éclipſer mes bagatelles.
Je n'en ſuis fâché, ni ſurpris :
Un eſprit vrai doit être épris
Pour des vérités éternelles.
Mais ces vérités que ſont-elles ?
Quel eſt leur uſage et leur prix ?
Du vrai ſavant que je chéris
La raiſon ferme et lumineuſe
Vous montrera les cieux décrits ;
Et d'une main audacieuſe
Vous dévoilera les replis
De la nature ténébreuſe ;
Mais, ſans le ſecret d'être heureuſe,
Il ne vous aura rien appris.

EPITRE XXXIV.

A M. DE FORMONT,

En lui renvoyant les œuvres de DESCARTES *et de* MALLEBRANCHE.

RIMEUR charmant, plein de raiſon,
Philoſophe entouré des Grâces,
Epicure, avec Apollon,
S'empreſſe à marcher ſur vos traces.
Je renonce au fatras obſcur
Du grand rêveur de l'oratoire, (1)
Qui croit parler de l'eſprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire,
Nous diſant qu'on peut, à coup ſûr,
Entretenir DIEU dans ſa gloire.
Ma raiſon n'a pas plus de foi
Pour René le viſionnaire. (2)
Songeur de la nouvelle loi,
Il éblouit plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaiſſe obſcurité
Il fait briller des étincelles,
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.

(1) *Mallebranche.* (2) *Deſcartes.*

Dans sa cervelle trop féconde
Il prend, d'un air fort important,
Des dés pour arranger le monde;
Bridoye en aurait fait autant.

Adieu. Je vais chez ma Sylvie:
Un esprit fait comme le mien
Goûte bien mieux son entretien
Qu'un roman de philosophie.
De ses attraits toujours frappé,
Je ne la crois pas trop fidelle;
Mais, puisqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.

EPITRE XXXV.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET.

Sur la Calomnie.

Ecoutez-moi, respectable Emilie:
Vous êtes belle; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie:
Vous possédez un sublime génie;
On vous craindra: votre tendre amitié
Est confiante; et vous serez trahie:
Votre vertu, dans sa démarche unie,
Simple et sans fard, n'a point sacrifié

A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la cour,
Par paſſe-temps, ſouffre et rend tour à tour.
La Médiſance eſt la fille immortelle
De l'Amour-propre et de l'Oiſiveté.
Ce monſtre ailé paraît mâle et femelle,
Toujours parlant, et toujours écouté.
Amuſement et fléau de ce monde,
Elle y préſide, et ſa vertu féconde
Du plus ſtupide échauffe les propos :
Rebut du ſage, elle eſt l'eſprit des ſots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de ſa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois ſortes d'humains
Plus que le reſte, alimens de l'envie,
Sont expoſés à ſa dent de harpie :
Les beaux eſprits, les belles et les grands
Sont de ſes traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, eſt sûr de la ſatire :
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite eſt l'infaillible lot.

La jeune Eglé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A ſon mari qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine.
Le lendemain, ſans trop ſavoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.

Roi (1) la chanſonne, et ſon nom par la ville
Court ajuſté ſur l'air d'un vaudeville.
Eglé s'en meurt : ſes cris ſont ſuperflus.
Conſolez-vous, Eglé d'un tel outrage,
Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
Lorſque de vous on ne parlera plus.

Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Liſez-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,
(2) Vous y verrez que la VIERGE MARIE
Des chanſonniers comme une autre a ſouffert. (*a*)
Jéruſalem a connu la ſatire.
Perſans, Chinois, baptiſés, circoncis,
Prennent ſes lois, la terre eſt ſon empire ;
Mais croyez-moi, ſon trône eſt à Paris.
Là, tous les ſoirs, la troupe vagabonde
D'un peuple oiſif, appelé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude et l'ennui qui la ſuit.
Là ſont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oiſons, et bégueules titrées,
Diſant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des ſots, et trichant au piquet.
Blondins y ſont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,

(1) Poëte connu en ſon temps par quelques opéras et par quelques petites ſatires nommées *calottes*, qui ſont tombées dans un profond oubli.

(2) Cette calomnie, citée dans *Bayle* et dans l'abbé *Houteville*, eſt tirée d'un ancien livre hébreu, intitulé *Toldos Jeſcut*, dans lequel on donne pour époux à cette perſonne ſacrée *Jonathan* ; et celui que *Jonathan* ſoupçonne s'appelle *Joſeph Panther*. Ce livre cité par les premiers pères eſt inconteſtablement du premier ſiècle.

D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, danſant, minaudant à la fois.
Si par haſard quelque perſonne honnête,
D'un ſens plus droit et d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé ſa tête,
Leur fait l'affront de penſer à leurs yeux;
Tout auſſitôt leur brillante cohue,
D'étonnement et de colère émue,
Bruyant eſſaim de frélons envieux,
Pique et pourſuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel ſi pur et ſi peu fait pour eux.

Quant aux héros, aux princes, aux miniſtres,
Sujets uſés de nos diſcours ſiniſtres;
Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris,
Depuis Céſar juſqu'au jeune LOUIS,
De Richelieu juſqu'à l'ami d'Auguſte,
Dont un Paſquin n'ait barbouillé le buſte.
Ce grand Colbert, dont les ſoins vigilans
Nous avaient plus enrichis en dix ans
Que les mignons, les catins et les prêtres
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres,
Cet homme unique, et l'auteur et l'appui
D'une grandeur où nous n'oſions prétendre,
Vit tout l'Etat murmurer contre lui;
Et le Français oſa troubler (3) la cendre
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.

Lorſque LOUIS, qui, d'un eſprit ſi ferme,
Brava la mort comme ſes ennemis,

(3) Le peuple voulut déterrer M. *Colbert* à Saint-Euſtache,

De ſes grandeurs ayant ſubi le terme,
Vers ſa chapelle allait à Saint-Denis,
J'ai vu ſon peuple aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie et de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Juſqu'au tombeau maudire encor ſon roi.

Vous avez tous connu, comme je penſe,
Ce bon régent qui gâta tout en France:
Il était né pour la ſociété,
Pour les beaux arts et pour la volupté;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu ſcrupuleux, mais de crime incapable:
Et cependant, ô menſonge! ô noirceur!
Nous avons vu la ville et les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms.... Quelle abſurde fureur!
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appelés *Philippiques*, (4)
De l'impoſture effroyables chroniques;
Et nul Français n'eſt aſſez généreux
Pour s'élever, pour dépoſer contre eux.

Que le menſonge un inſtant vous outrage,
Tout eſt en feu ſoudain pour l'appuyer:
La vérité perce enfin le nuage,
Tout eſt de glace à vous juſtifier.

Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baiſſer les yeux ſur de moindres objets?

(4) Libelle diffamatoire en vers contre M. le duc d'Orléans, régent du royaume, compoſé par *la Grange-Chancel.* On lui a pardonné. *Bayle* et *Arnaud* ſont morts hors de leur patrie.

Des ſouverains deſcendons aux ſujets:
Des beaux eſprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes ſouhaits,
Que de ſi loin Desfontaine contemple,
Et que Gacon ne viſita jamais.
Entrons : d'abord on voit la Jalouſie,
Du Dieu des vers la fille et l'ennemie,
Qui ſous les traits de l'émulation,
Souffle l'orgueil, et porte ſa furie
Chez tous ces fous courtiſans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiéte, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un ſur l'autre épanchant plus de fiel
Que l'implacable et mordant janſéniſte
N'en a lancé ſur le fin moliniſte,
Ou que Doucin, cet adroit caſuiſte,
N'en a verſé deſſus Paſquier-Queſnel.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni ſans ceſſe, et jamais corrigé,
Ce vil Rufus (5) que jadis votre père
A par pitié tiré de la misère,
Et qui bientôt, ſerpent envenimé,
Piqua le ſein qui l'avait ranimé;
Lui qui, mêlant la rage à l'impudence,

(5) *Rouſſeau* avait été ſecrétaire du baron de *Breteuil*, et avait fait contre lui une ſatire intitulée *la Baronade*. Il la lut à quelques perſonnes qui vivent encore, entre autres à madame la ducheſſe de *Saint-Pierre*. Madame la marquiſe du *Châtelet*, fille de M. de *Breteuil*, était parfaitement inſtruite de ce fait; et il y a encore des papiers originaux de madame du *Châtelet* qui l'atteſtent. Le baron de *Breteuil* lui pardonna généreuſement.

Devant Thémis accusa l'innocence;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tissus de honte et de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejeter l'affront
De l'infamie écrite sur son front.
Et que feront tous les traits satiriques,
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié français et moitié germaniques,
Pétris d'erreur, et de haine et d'ennui? (*b*)
Quel est le but, l'effet, la récompense
De ces recueils d'impure médisance?
Le malheureux, délaissé des humains,
Meurt des poisons qu'ont préparés ses mains.

Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans ses sévérités,
A de Quinault dénigré les beautés ;
L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,
Rit de sa haine et marche à ses côtés.

Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je sais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, et même du repos.

Voici le point sur lequel je me fonde:
On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurément

Obſcurément tourmentant votre vie :
Homme public, c'eſt la publique envie
Qui contre vous lève ſon front altier.
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel eſt l'état de la nature humaine.
La Jalouſie, et tous ſes noirs enfans,
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.
Montez au ciel, trois Déeſſes rivales
Troublent le ciel qui rit de leurs ſcandales.
Que faire donc? à quel ſaint recourir?
Je n'en ſais point. Il faut ſavoir ſouffrir. (*c*)

VARIANTES.

(*a*) *Des chanſonniers comme une autre a ſouffert.*
Certain lampon courut long-temps ſur elle.
Dans un refrain cette mère pucelle
Se vit nichée, et le juif infidelle
Vous parle encore avec un rire amer
D'un rendez-vous avec monſieur Panther.
C'eſt de tout temps ainſi que la ſatire
A de ſon ſouffle infecté les eſprits.
La terre entière eſt, dit-on, ſon empire;
Mais croyez-moi, &c.

(*b*) Après ce vers on liſait :

Et vous, Launai, vous Zoïle moderne,
D'écrits rimés barbouilleur ſubalterne,
Infecte vil, qui rampez pour piquer,
Et que nos yeux ne peuvent remarquer;
Je n'entends pas le bruit de vos murmures,
Je ne ſens pas vos frivoles morſures;
Car Emilie en ces mêmes momens
Remplit mon cœur et tous mes ſentimens.

De ſon eſprit mon ame pénétrée
D'autres objets à peine eſt effleurée ;
J'entends ſa voix, je ſuis devant ſes yeux :
Que tous les ſots me déclarent la guerre,
Hors de leur monde et porté dans les cieux,
Je ne vois plus la fange de la terre.

Perſonne ne ſait plus ce que c'était que ce *Launai*.

(*c*) *Montez au ciel, trois Déeſſes rivales*
Y vont porter leur haine et leurs ſcandales,
Et le beau ciel de nous autres chrétiens
Tout comme l'autre eut auſſi ſes vauriens.
Ne voit-on pas chez cet atrabilaire (*)
Qui d'Olivier fut un temps ſecrétaire,
Ange contre ange, Uriel et Niſroc
Contre Ariac, Aſmodée et Moloc,
Couvrant de ſang les céleſtes campagnes,
Lançant des rocs, ébranlant des montagnes,
De purs eſprits qu'un fendant coupe en deux,
Et du canon tiré de près ſur eux,
Et le meſſie allant, dans une armoire,
Prendre ſa lance, inſtrument de ſa gloire ?
Vous voyez bien que la guerre eſt par-tout.
Point de repos ; cela me pouſſe à bout.
Hé quoi, toujours alerte, en ſentinelle !
Que devient donc la paix univerſelle
Qu'un grand miniſtre en rêvant propoſa,
Et qu'Irénée (**) aux ſifflets expoſa,
Et que Jean-Jacque orna de ſa faconde,
Quand il feſait la guerre à tout le monde ? (***)

(*) *Milton* ſecrétaire d'*Olivier Cromwell*, et qui juſtifia le meurtre de *Charles I* dans le plus abominable et le plus plat libelle qu'on ait jamais écrit.

(**) *Irénée Caſtel de Saint-Pierre*. On prétend que *Sulli* avait eu le même projet.

(***) *J. J. Rouſſeau* a fait auſſi un livre ſur la paix univerſelle. Cette tirade avait été ajoutée à l'épître, dans le temps des querelles de *Rouſſeau* avec les gens de lettres.

EPITRE XXXVI.

A MONSIEUR ***

Du camp de Philisbourg, le 3 juillet 1734.

C'EST ici que l'on dort fans lit,
Et qu'on prend fes repas par terre.
Je vois et j'entends l'atmofphère
Qui s'embrafe et qui retentit
De cent décharges de tonnerre ;
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit et rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philisbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre fous par jour :
Je les vois, prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers
Couverts de fange et de lauriers,
Et pleins d'honneur et de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme nommé la Gloire,
A l'œil fuperbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant fa trompette en fa main,
Sonnant la charge et la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.

O nation brillante et vaine!
Illuſtres fous, peuple charmant,
Que la gloire à ſon char enchaîne,
Il eſt beau d'affronter gaîment
Le trépas et le prince Eugène.
Mais hélas! quel ſera le prix
De vos héroïques proueſſes!
Vous ſerez cocus dans Paris
Par vos femmes et vos maîtreſſes.

EPITRE XXXVII.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Sur ſon mariage avec M. le duc de Richelieu.

1734. (*)

UN prêtre, un oui, trois mots latins
A jamais fixent vos deſtins;
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très-chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu;
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce ſaint nœud
D'être toujours fidèle et ſage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs, pleins de feu,
Nous raſſurent bien davantage
Que les ſermens qu'il fait à DIEU.

(*) Cette pièce fut imprimée ſous le titre d'*Epithalame*.

Mais vous, madame la ducheſſe,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront ſe plaindre à votre alteſſe?
Ces nombreux cocus qu'il a faits,
Ont mis en vous leur eſpérance:
Ils diront, voyant vos attraits,
Dieux! quel plaiſir que la vengeance!
Vous ſentez bien qu'ils ont raiſon,
Et qu'il faut punir le coupable;
L'heureuſe loi du talion
Eſt des lois la plus équitable.
Quoi votre cœur n'eſt point rendu!
Votre ſévérité me gronde!
Ah! quelle eſpèce de vertu
Qui fait enrager tout le monde!
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu ſoit l'unique maître?
Eſt-il dit qu'il ne ſera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être?
Soyez donc ſage, s'il le faut,
Que ce ſoit-là votre chimère;
Avec tous les talens de plaire
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble et pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous ſouhaite un vrai bonheur;
Mais voilà la choſe impoſſible.

EPITRE XXXVIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

1734.

HELAS! que je me ſens confondre
Par tes vers et par tes talens!
Pourrais-je encore à quarante ans
Les mériter et leur répondre?
Le temps, la triſte adverſité
Détend les cordes de ma lyre.
Les Jeux, les Amours m'ont quitté,
C'eſt à toi qu'ils viennent ſourire,
C'eſt toi qu'ils veulent inſpirer,
Toi, qui fais, dans ta double ivreſſe,
Chanter, adorer ta maîtreſſe,
En jouir et la célébrer.
Adieu, quand mon bonheur s'envole,
Quand je n'ai plus que des déſirs,
Ta félicité me conſole
De la perte de mes plaiſirs.

EPITRE XXXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

1735.

LORSQUE ce grand courrier de la philofophie,
Condamine l'obfervateur, (1)
De l'Afrique au Pérou conduit par Uranie,
Par la gloire et par la manie,
S'en va griller fous l'équateur,
Maupertuis et Clairault, dans leur docte fureur,
Vont geler au pôle du monde.
Je les vois d'un degré mefurer la longueur,
Pour ôter au peuple rimeur
Ce beau nom de machine ronde,
Que nos flafques auteurs, en chevillant leurs vers,
Donnaient à l'aventure à ce plat univers.

Les aftres étonnés dans leur oblique courfe,
Le grand, le petit Chien, et le Cheval et l'Ourfe,
Se difent l'un à l'autre, en langage des cieux :
« Certes, ces gens font fous, ou ces gens font des dieux. »

Et vous, Algarotti, (2) vous cygne de Padoue,
Elève harmonieux du cygne de Mantoue,

(1) MM. *Godin*, *Bouguer* et de *la Condamine* étaient partis alors pour faire leurs obfervations en Amérique, dans des contrées voifines de l'équateur. MM. de *Maupertuis*, *Clairault* et *le Monnier* devaient dans la même vue partir pour le Nord, et M. *Algarotti* était du voyage. Il s'agiffait de décider fi la terre eft un fphéroïde applati ou alongé.

(2) M. *Algarotti* fefait très-bien des vers en fa langue, et avait quelques connaiffances en mathématiques.

Vous allez donc auſſi ſous le ciel des frimats
Porter, en grelottant, la lyre et le compas,
Et ſur des monts glacés traçant des parallèles,
Faire entendre aux Lapons vos chanſons immortelles ?

Allez donc, et du pôle obſervé, meſuré,
Revenez aux Français apporter des nouvelles.
Cependant je vous attendrai,
Tranquille admirateur de votre aſtronomie,
Sous mon méridien, dans les champs de Cirey,
N'obſervant déſormais que l'aſtre d'Emilie.
Echauffé par le feu de ſon puiſſant génie,
Et par ſa lumière éclairé,
Sur ma lyre je chanterai
Son ame univerſelle autant qu'elle eſt unique;
Et j'atteſte les cieux, meſurés par vos mains,
Que j'abandonnerais pour ſes charmes divins,
L'équateur et le pôle arctique.

EPITRE XL.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1736.

Mon eſprit avec embarras
Pourſuit des vérités arides;
J'ai quitté les brillans appas
Des Muſes, mes dieux et mes guides,
Pour l'aſtrolabe et le compas
Des Maupertuis et des Euclydes.

Du vrai le pénible fatras
Détend les cordes de ma lyre ;
Vénus ne veut plus me sourire,
Les Grâces détournent leurs pas.
Ma Muse, les yeux pleins de larmes,
Saint-Lambert, vole auprès de vous ;
Elle vous prodigue ses charmes,
Je lis vos vers, j'en suis jaloux.
Je voudrais en vain vous répondre ;
Son refus vient de me confondre ;
Vous avez fixé ses amours,
Et vous les fixerez toujours.
Pour former un lien durable,
Vous avez sans doute un secret ;
Je l'envisage avec regret,
Et ce secret, c'est d'être aimable.

EPITRE XLI.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

Charmante Iris, qui, sans chercher à plaire,
Savez si bien le secret de charmer ;
Vous dont le cœur généreux et sincère
Pour son repos sut trop bien l'art d'aimer ;
Vous dont l'esprit formé par la lecture
Ne parle pas toujours mode et coiffure ;
Souffrez, Iris, que ma Muse aujourd'hui
Cherche à tromper un moment votre ennui.
Auprès de vous on voit toujours les Grâces ;
Pourquoi bannir les Plaisirs et les Jeux ?

L'Amour les veut raſſembler ſur vos traces,
Pourquoi chercher à vous éloigner d'eux?
Du noir chagrin volontaire victime,
Vous ſeule, Iris, faites votre tourment,
Et votre cœur croirait commettre un crime,
S'il ſe prêtait à la joie un moment.
De vos malheurs je ſais toute l'hiſtoire;
L'Amour, l'Hymen ont trahi vos déſirs. (*)
Oubliez-les; ce n'eſt que des plaiſirs
Dont nous devons conſerver la mémoire.
Les maux paſſés ne ſont plus de vrais maux;
Le préſent ſeul eſt de notre apanage,
Et l'avenir peut conſoler le ſage,
Mais ne ſaurait altérer ſon repos.
Du cher objet que votre cœur adore
Ne craignez rien; comptez ſur vos attraits;
Il vous aima; ſon cœur vous aime encore,
Et ſon amour ne finira jamais.
Pour ſon bonheur, bien moins que pour le vôtre,
De la Fortune il brigue les faveurs.
Elle vous doit, après tant de rigueurs,
Pour ſon honneur, rendre heureux l'un et l'autre.
D'un tendre ami qui jamais ne rendit
A la Fortune un criminel hommage,
Ce ſont les vœux. Goûtez, ſur ſon préſage,
Dès ce moment le ſort qu'il vous prédit.

(*) La mère de mademoiſelle de *L*... s'était oppoſée à ſon mariage, avec M. le préſident *R*.....

EPITRE XLII.

A M. HELVETIUS.

APPRENTI fermier général,
Très-favant maître en l'art de plaire,
Chez Plutus, ce gros dieu brutal,
Vous portâtes mine étrangère ;
Mais chez les Amours et leur mère,
Chez Minerve, chez Apollon,
Lorfque vous vîntes à paraître,
On vous prit d'abord pour le maître,
Ou pour l'enfant de la maifon.
Vainement fur votre menton
La main de l'aimable Jeuneffe
N'a mis encor que fon coton :
Toute la raifonneufe efpèce
Croit voir en vous un vrai barbon ;
Et cependant votre maîtreffe
Jamais ne s'y méprit, dit-on ;
Car au langage de Platon,
Au favoir qui dans vous réfide,
A ce minois de Céladon
Vous joignez la force d'Alcide.

EPITRE XLIII.

A MADEMOISELLE SALLÉ. (*)

1738.

Les Amours, pleurant votre abſence,
Loin de nous s'étaient envolés;
Enfin les voilà rappelés
Dans le ſéjour de leur naiſſance.
Je les vis ces enfans ailés
Voler en foule ſur la ſcène.
Pour y voir triompher leur reine,
Les états furent aſſemblés.
Tout avait déſerté Cythère,
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mère
Et la ceinture et les atours.
Dieux! quel fut l'aimable concours
Des Jeux qui, marchant ſur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas meſurés par les Grâces,
Et compoſés par les Amours!
Des Ris l'eſſaim vif et folâtre
Avait occupé le théâtre

(*) On croit que cette épître, imprimée depuis long-temps dans différens recueils de pièces de M. de *Voltaire*, a été faite pour ſon ami, M. *Thiriot*, qui était amoureux de mademoiſelle *Sallé*; c'eſt l'opinion des plus anciens amis de l'auteur; et c'eſt d'après leur avis que l'on donne ici cette épître, quoiqu'elle ait été déſavouée dans les notes ſur le dialogue de *Pégaſe et du Vieillard*.

Sous les formes de mille amans;
Vénus et ſes nymphes parées
De modernes habillemens
Des loges s'étaient emparées.
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs
Vint auſſi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémiſſant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre, en peſtant, leur hommage
Et jurer en applaudiſſant.
Reſtez, fille de Terpſicore;
L'Amour eſt las de voltiger;
Laiſſez ſoupirer l'étranger
Brûlant de vous revoir encore.
Je ſais que, pour vous attirer,
Le ſolide anglais récompenſe
Le mérite errant que la France
Ne fait tout au plus qu'admirer.
Par ſa généreuſe induſtrie,
Il veut en vain vous rappeler;
Eſt-il rien qui doive égaler
Le ſuffrage de ſa patrie?

EPITRE XLIV.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET.

Sur la philosophie de Newton.

1738.

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Emilie;
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
Sur les pas des vertus et de la vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre;
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinait au reste des humains;
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Elève en frémissant une voix imbécille:
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés;
Je ne vois point leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la philosophie
Elève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis:
Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière:

Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre preſſés,
Se mouvant ſans eſpace, et ſans règle entaſſés,
Ces fantômes ſavans à mes yeux diſparaiſſent.
Un jour plus pur me luit; les mouvemens renaiſſent.
L'eſpace, qui de DIEU contient l'immenſité,
Voit rouler dans ſon ſein l'univers limité,
Cet univers ſi vaſte à notre faible vue,
Et qui n'eſt qu'un atome, un point dans l'étendue.

DIEU parle, et le chaos ſe diſſipe à ſa voix:
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce reſſort ſi puiſſant, l'ame de la nature,
Etait enſeveli dans une nuit obſcure:
Le compas de Newton, meſurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux ſont ouverts.

Il découvre à mes yeux, par une main ſavante,
De l'aſtre des ſaiſons la robe étincelante:
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tiſſu dont brillent ſes habits.
Chacun de ſes rayons, dans ſa ſubſtance pure,
Porte en ſoi les couleurs dont ſe peint la nature;
Et confondus enſemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils empliſſent les cieux.

Confidens du Très-haut, ſubſtances éternelles,
Qui brûlez de ſes feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître eſt aſſis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?

La mer entend ſa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;

Mais un pouvoir central arrête ſes efforts;
Le mer tombe, s'affaiſſe et roule vers ſes bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Ceſſez d'épouvanter les peuples de la terre:
Dans une ellipſe immenſe achevez votre cours;
Remontez, deſcendez près de l'aſtre des jours;
Lancez vos feux, volez, et revenant ſans ceſſe,
Des mondes épuiſés ranimez la vieilleſſe.

Et toi, ſœur du ſoleil, aſtre qui dans les cieux,
Des ſages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes ſont preſcrites.

Terre, change de forme; et que la peſanteur
En abaiſſant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, ſi lent dans votre courſe,
Fuyez le char glacé des ſept aſtres de l'ourſe:
Embraſſez dans le cours de vos longs mouvemens, (1)
Deux cents ſiècles entiers par-delà ſix mille ans.

Que ces objets ſont beaux! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle eſt éclairée!
Oui, dans le ſein de DIEU, loin de ce corps mortel,
L'eſprit ſemble écouter la voix de l'éternel.

Vous, à qui cette voix ſe fait ſi bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,

(1) C'eſt la période de la préceſſion des équinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-ſix mille neuf cents ans ou environ.

Malgré

Malgré les vains plaiſirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol ſi hardi, ſuivre un ſi vaſte cours ?
Marcher après Newton dans cette route obſcure
Du labyrinthe immenſe où ſe perd la nature ?
Puiſſé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité !
Tandis qu'Algarotti (2), sûr d'inſtruire et de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ſes attraits,
Le compas à la main, j'en tracerai les traits ;
De mes crayons groſſiers je peindrai l'immortelle ;
Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle :
Elle eſt, ainſi que vous, noble, ſimple et ſans fard,
Au-deſſus de l'éloge, au-deſſus de mon art.

EPITRE XLV.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

TANDIS qu'au-deſſus de la terre,
Des aquilons et du tonnerre,
La belle amante de Newton,
Dans les routes de la lumière
Conduit le char de Phaëton,
Sans verſer dans cette carrière,
Nous attendons paiſiblement,
Sur le bord de cette fontaine,
Que notre héroïne revienne

(2) M. *Algarotti*, jeune vénitien, feſait imprimer alors à Veniſe un traité ſur la lumière, *Newtonianiſmo per le Dame*, dans lequel il expliquait l'attraction. M. de *Voltaire* fut le premier en France qui expliqua les découvertes de *Newton*.

De ſon voyage au firmament;
Et nous aſſemblons pour lui plaire,
Dans ſes vallons et dans ſes bois,
Les fleurs dont Horace autrefois
Feſait des bouquets pour Glycère.
Saint-Lambert, ce n'eſt que pour toi
Que ces belles fleurs ſont écloſes;
C'eſt ta main qui cueille les roſes,
Et les épines ſont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le Temps, dont je ſubis les lois,
Sur ma lyre a glacé mes doigts,
Et des organes de ma voix
Fait frémir la ſourde cadence.
Les Grâces dans ces beaux vallons,
Les dieux de l'amoureux délire,
Ceux de la flûte et de la lyre
T'inſpirent tes aimables ſons,
Avec toi danſent aux chanſons,
Et ne daignent plus me ſourire.

Dans l'heureux printemps de tes jours,
Des dieux du Pinde et des amours
Saiſis la faveur paſſagère;
C'eſt le temps de l'illuſion,
Je n'ai plus que de la raiſon:
Encore, hélas! n'en ai-je guère.

Mais je vois venir ſur le ſoir,
Du plus haut de ſon aphélie,
Notre aſtronomique Emilie,
Avec un vieux tablier noir,

Et la main d'encre encor ſalie ;
Elle a laiſſé là ſon compas,
Et ſes calculs et ſa lunette ;
Elle reprend tous ſes appas :
Porte-lui vîte à ſa toilette
Ces fleurs qui naiſſent ſur tes pas,
Et chante-lui ſur ta muſette
Ces beaux airs que l'Amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

EPITRE XLVI.

AU PRINCE ROYAL,

DEPUIS ROI DE PRUSSE.

De l'uſage de la ſcience dans les princes.

1736.

PRINCE, il eſt peu de rois que les Muſes inſtruiſent ;
Peu ſavent éclairer les peuples qu'ils conduiſent.
Le ſang des Antonins ſur la terre eſt tari ;
Car depuis ce héros de Rome ſi chéri,
Ce philoſophe-roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des princes, des guerriers, des ſavans le modèle,
Quel roi, ſous un tel joug oſant ſe captiver,
Dans les ſources du vrai ſut jamais s'abreuver ?
Deux ou trois, tout au plus, prodiges dans l'hiſtoire,
Du nom de philoſophe ont mérité la gloire ;
Le reſte eſt à vos yeux le vulgaire des rois,
Eſclaves des plaiſirs, fiers oppreſſeurs des lois,

Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
Endormis fur le trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux pieds des rois les voit fous un faux jour;
Qui fait régner fait tout, fi l'on en croit la cour.
Mais quel eft en effet ce grand art politique,
Ce talent fi vanté dans un roi defpotique?
Tranquille fur le trône, il parle, on obéit;
S'il fourit, tout eft gai; s'il eft trifte, on frémit.
Quoi! régir d'un coup-d'œil une foule fervile,
Eft-ce un poids fi pefant, un art fi difficile?
Non: mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur,
Des prélats courtifans confondre l'artifice,
Aux organes des lois enfeigner la juftice,
Du féjour doctoral chaffant l'abfurdité,
Dans fon fein ténébreux placer la vérité;
Eclairer le favant, et foutenir le fage;
Voilà ce que j'admire, et c'eft-là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.

Du dernier roi d'Efpagne un grave (1) ambaffadeur,
De deux favans anglais reçut une prière:
Ils voulaient, dans l'école apportant la lumière,
De l'air qu'un long criftal enferme en fa hauteur,
Aller au haut d'un mont marquer la pefanteur. (2)

(1) Cette aventure fe paffa à Londres, la première année du règne de *Charles II*, roi d'Efpagne.

(2) Il s'agiffait de reconnaître la différence du poids de l'atmofphère au pied et au fommet de la montagne. Pour s'épargner l'embarras d'y tranfporter un baromètre, on fe propofait d'employer un fiphon dont une des branches ferait bouchée à l'extrémité fupérieure; le bas étant rempli de mercure qui doit être de niveau dans les deux branches au pied de la

Il pouvait les aider dans ce ſavant voyage ;
Il les prit pour des fous : lui ſeul était peu ſage.
Que dirai-je d'un pape et de ſept cardinaux,
D'un zèle apoſtolique uniſſant les travaux,
Pour apprendre aux humains, dans leurs auguſtes codes,
Que c'était un péché de croire aux antipodes?
Combien de ſouverains, chrétiens et muſulmans,
Ont tremblé d'une éclipſe, ont craint des taliſmans!
Tout monarque indolent, dédaigneux de s'inſtruire,
Eſt le jouet honteux de qui veut le ſéduire.
Un aſtrologue, un moine, un chimiſte effronté,
Se font un revenu de ſa crédulité.
Il prodigue au dernier ſon or par avarice;
Il demande au premier ſi Saturne propice,
D'un aſpect fortuné regardant le ſoleil,
L'appelle à table, au lit, à la chaſſe, au conſeil:
Il eſt aux pieds de l'autre; et d'une ame ſoumiſe,
Par la crainte du diable, il enrichit l'Egliſe.
Un pareil ſouverain reſſemble à ces faux dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux;
Et le prince éclairé, que la raiſon domine,
Eſt un vivant portrait de l'eſſence divine.

Je ſais que dans un roi, l'étude, le ſavoir,
N'eſt pas le ſeul mérite et l'unique devoir;

montagne. Au ſommet le mercure ſe trouve plus haut dans la branche ouverte, et plus bas dans la branche fermée. La différence de niveau ſert à connaître celle du poids de l'atmoſphère. Plus la branche fermée (c'eſt-à-dire le tube qui renferme l'air pris au pied de la montagne) eſt longue, plus l'expérience peut être exacte. Voilà pourquoi M. de *Voltaire* dit, *un long criſtal*. Depuis qu'on ſait conſtruire des baromètres portatifs, on a ceſſé d'employer toute autre eſpèce d'inſtrument pour ces expériences.

Mais qu'on me nomme enfin, dans l'hiſtoire ſacrée,
Le roi dont la mémoire eſt le plus révérée:
C'eſt ce bon Salomon que DIEU même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait ſous un ſage:
L'abondance, à ſa voix paſſant le ſein des mers,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers;
Comme à Londre, à Bordeaux, de cent voiles ſuivie,
Elle apporte au printemps les tréſors de l'Aſie.
Ce roi, que tant d'éclat ne pouvait éblouir,
Sut joindre à ſes talens l'art heureux de jouir.
Ce ſont-là les leçons qu'un roi prudent doit ſuivre;
Le ſavoir en effet n'eſt rien ſans l'art de vivre.
Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâliſſant ſur un livre, oublier ſon état;
Que plus il eſt inſtruit, plus il aime la gloire.

De ce monarque anglais vous connaiſſez l'hiſtoire;
Dans un fatal exil Jacques (3) laiſſa périr
Son gendre infortuné qu'il eût pu ſecourir.
Ah! qu'il eût mieux valu, raſſemblant ſes armées,
Délivrer des Germains les villes opprimées;
Venger de tant d'Etats les déſolations,
Et tenir la balance entre les nations,
Que d'aller, des docteurs briguant les vains ſuffrages,
Au doux enfant JESUS dédier ſes ouvrages!
Un monarque éclairé n'eſt pas un roi pédant;
Il combat en héros, il penſe en vrai ſavant.

(3) Le roi *Jacques* fit un petit traité de théologie qu'il dédia à l'enfant JESUS.

Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philosophe et guerrier, terrible et populaire.
Ainsi ce grand César, soldat, prêtre, orateur,
Fut du peuple romain l'oracle et le vainqueur.
On sait qu'il fit encor bien pis dans sa jeunesse;
Mais tout sied aux héros, excepté la faiblesse.

EPITRE XLVII.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

1738.

Vous ordonnez que je vous dise
Tout ce qu'à Cirey nous fesons:
Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous en instruise?
Vous êtes notre maître, et nous vous imitons;
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Epicure.
Comme vous, nous sacrifions
A tous les arts, à la nature;
Mais de fort loin nous vous suivons.
Ainsi, tandis qu'à l'aventure
Le Dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure,
De ses traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horison
La perspective en miniature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kirker et de Newton.
Par ce ton si philosophique,

Qu'ofe prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à la fois
La poëfie et la phyfique.
Mais cette nouveauté me pique;
Et du vieux code poëtique
Je commence à braver les lois.
Qu'un autre, dans fes vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques;
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres, qui danfez toujours,
Vieux enfans, que l'on nomme Amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémiftiches
De ces vers pillés et poftiches
Des rimailleurs fuivant les cours.
D'une mefure cadencée
Je connais le charme enchanteur:
L'oreille eft le chemin du cœur.
L'harmonie et fon bruit flatteur
Sont l'ornement de la penfée;
Mais je préfère avec raifon
Les belles fautes du génie
A l'exacte et froide oraifon
D'un purifte d'académie.
Jardins plantés en fymétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, fe récrie,

En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte et m'ennuie.
J'aime mieux ces vaſtes forêts ;
La nature libre et hardie,
Irrégulière dans ſes traits,
S'accorde avec ma fantaiſie.
Mais dans ce diſcours familier
En vain je crois étudier
Cette nature ſimple et belle ;
Je me ſens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapſodie ;
Je l'écrivis avec ſaillie,
Mais peu maître de ma raiſon,
Car j'étais auprès d'Emilie.

EPITRE XLVIII.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

Au nom de madame la marquiſe DU CHATELET, *à qui il avait demandé ce qu'elle feſait à Cirey.*

1738.

Un peu philoſophe et bergère,
Dans le ſein d'un riant ſéjour,
Loin des riens brillans de la cour,
Des intrigues du miniſtère,
Des inconſtances de l'amour,

Des abſurdités du vulgaire
Toujours ſot et toujours trompé,
Et de la troupe mercenaire
Par qui ce vulgaire eſt dupé,
Je ſuis heureuſe et ſolitaire;
Non pas que mon eſprit ſévère
Haïſſe par ſon caractère
Tous les humains également :
Il faut les fuir, c'eſt choſe claire,
Mais non pas tous aſſurément.
Vivre ſeule dans ſa tannière,
Eſt un aſſez méchant parti,
Et ce n'eſt qu'avec un ami
Que la ſolitude doit plaire.
Pour ami j'ai choiſi Voltaire,
Peut-être en feriez-vous ainſi.
Mes jours s'écoulent ſans triſteſſe,
Et dans mon loiſir ſtudieux
Je ne demandais rien aux Dieux
Que quelque doſe de ſageſſe,
Quand le plus aimable d'entre eux,
A qui nous érigeons un temple,
A, par ſes vers doux et nombreux,
De la ſageſſe que je veux,
Donné les leçons et l'exemple.
Frédéric eſt le nom ſacré
De ce Dieu charmant qui m'éclaire;
Que ne puis-je aller à mon gré
Dans l'Olympe où l'on le révère!
Mais le chemin m'en eſt bouché.
Frédéric eſt un Dieu caché,
Et c'eſt ce qui nous déſeſpère.

Pour moi, Nymphe de ces côteaux,
Et des prés si verds et si beaux,
Enrichis de l'eau qui les baise;
Soumise au fleuve de la Blaise,
A mon mari, ne vous déplaise,
Je reste parmi mes roseaux.
Mais vous, du séjour du tonnerre
Ne pourriez-vous descendre un peu?
C'est bien la peine d'être Dieu
Quand on ne vient pas sur la terre!

EPITRE XLIX.

AU ROI DE PRUSSE

FRÉDÉRIC LE GRAND,

En réponse à une lettre dont il honora l'auteur, à son avénement à la couronne.

1740.

Quoi, vous êtes monarque, et vous m'aimez encore!
Quoi, le premier moment de cette heureuse aurore,
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours sensible! ame toujours égale!
Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur. (*a*)
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains sont les gages sincères.

Ah prince! ah digne efpoir de nos cœurs captivés!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Pourfuivez, rempliffez des vœux fi magnanimes;
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes;
Et vous, plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts, et d'aimer les humains.

Et toi, (1) dont la vertu brilla perfécutée,
Toi qui prouvas un DIEU, mais qu'on nommait athée,
Martyr de la raifon, que l'envie en fureur
Chaffa de fon pays par les mains de l'erreur,
Reviens; il n'eft plus rien qu'un philofophe craigne;
Socrate eft fur le trône, et la Vérité règne.

Cet or qu'on entaffait, ce pur fang des Etats,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par fes mains, au gré de fa prudence,
Va ranimer la vie, et porter l'abondance.
La fanglante injuftice expire fous fes pieds;
Déjà les rois voifins font tous fes alliés,
Ses fujets font fes fils, l'honnête homme eft fon frère;
Ses mains portent l'olive, et s'arment pour la guerre.
Il ne recherche point ces énormes foldats,
Ce fuperbe appareil, inutile aux combats,
Fardeaux embarraffans, coloffes de la guerre,
Enlevés (2) à prix d'or aux deux bouts de la terre:
Il veut dans fes guerriers le zèle et la valeur,
Et, fans les mefurer, juge d'eux par le cœur. (*b*)

(1) Le profeffeur *Volf*, perfécuté comme athée par les théologiens de l'univerfité de Hall, chaffé par *Frédéric II*, fous peine d'être pendu, et fait chancelier de la même univerfité, à l'avénement de *Frédéric III*.

(2) Un de ces foldats, qu'on nommait *Petit-Jean*, avait été acheté vingt-quatre mille livres.

Ainſi penſe le juſte, ainſi règne le ſage:
Mais il faut au grand homme un plus heureux partage;
Conſulter la prudence, et ſuivre l'équité,
Ce n'eſt encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'eſt que juſte eſt dur, qui n'eſt que ſage eſt triſte;
Dans d'autres ſentimens l'héroïſme conſiſte:
Le conquérant eſt craint, le ſage eſt eſtimé;
Mais le bienfeſant charme, et lui ſeul eſt aimé;
Lui ſeul eſt vraiment roi, ſa gloire eſt toujours pure;
Son nom parvient ſans tache à la race future.
A qui ſe fait chérir faut-il d'autres exploits?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:
Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.
Jéruſalem conquiſe, et ſes murs abattus,
N'ont point éterniſé le grand nom de Titus:
Il fut aimé; voilà ſa grandeur véritable.

O vous qui l'imitez, vous ſon rival aimable,
Effacez le héros dont vous ſuivez les pas;
Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

VARIANTES.

(*a*) *Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.*
Vous ſavez qu'Apollon, le dieu de la lumière,
N'a pas toujours du ciel éclairé la carrière:
Dans un champêtre aſile il paſſa d'heureux jours;
Les arts qu'il y fit naître y furent ſes amours;
Il chanta la vertu. Sa divine harmonie
Polit des Phrygiens le ſauvage génie;
Solide en ſes diſcours, ſublime en ſes chanſons,
Du grand art de penſer il donna des leçons.
Ce fut le ſiècle d'or; car malgré l'ignorance,
L'âge d'or en effet eſt le ſiècle où l'on penſe.

Un pasteur étranger, attiré vers ces bords,
Du dieu de l'harmonie entendit les accords;
A ses sons enchanteurs il accorda sa lyre,
Le Dieu qui l'approuva prit le soin de l'instruire
Mais le Dieu se cachait, et le simple étranger
Ne connut, n'admira, n'aima que le berger.
Phébus quitta bientôt ses agréables plaines,
Du char de la lumière il prit en main les rènes;
Mais le jour que sa course éclaira l'univers,
Au lieu de se coucher dans les palais des mers,
Déposant ses rayons et sa grandeur suprême,
Il apparut encore à l'étranger qui l'aime,
Lui parla de son art, art peu connu des Dieux,
Et ne l'oublia point en remontant aux cieux.
Je suis cet étranger, ce pasteur solitaire,
Mais quel est l'Apollon qui m'échauffe et m'éclaire?
C'est à vous de le dire, ô vous qui l'admirez,
Peuples qu'il rend heureux, sujets qui l'adorez.
A l'Europe étonnée annoncez votre maître.
Les vertus, les talens, les plaisirs vont renaître;
Les sages de la terre, appelés à sa voix,
Accourent pour l'entendre, et reçoivent ses lois.
Et toi dont la vertu, &c.

(*b*) *Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.*
Il est héros en tout, puisqu'en tout il est juste;
Il sait qu'aux yeux du sage on a ce titre auguste
Par des soins bienfesans plus que par des exploits.
Trajan, &c.

EPITRE L.

A M. LE COMTE DE MAUREPAS, MINISTRE D'ETAT. (1)

Sur l'encouragement des arts.

1740.

Toi qui, mêlant toujours l'agréable à l'utile, (*a*)
Des plaisirs aux travaux passes d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfesans,
Encourager les arts à ta voix renaissans!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accens;
De sa riante sœur chéris les agrémens;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit sait se plier à tout;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.

Je plains tout être faible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie;

(1) Cette pièce fut d'abord adressée à M. le comte de *Maurepas*, ensuite elle reparut sous le titre: *A un ministre d'Etat*. M. de *Voltaire* n'avait pu pardonner à M. de *Maurepas* de s'être réuni au théatin *Boyer* pour l'empêcher de succéder, à l'académie française, au cardinal de *Fleuri*: il crut devoir effacer son nom, conserver l'épître qui renfermait des leçons utiles, et laisser ses lecteurs l'adresser aux ministres qu'ils croiraient la mériter.

Et qui, de ſon idole adorateur charmé,
Veut immoler le reſte au Dieu qu'il s'eſt formé.
Entends-tu murmurer ce ſauvage algébriſte,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triſte,
Qui d'un calcul aride à peine encore inſtruit,
Sait que quatre eſt à deux, comme ſeize eſt à huit?
Il mépriſe Racine, il insulte à Corneille;
Lulli n'a point de ſons pour ſa peſante oreille;
Et Rubens vainement, ſous ſes pinceaux flatteurs,
De la belle nature aſſortit les couleurs.
Des *xx* redoublés admirant la puiſſance,
Il croit que Varignon (2) fut ſeul utile en France;
Et s'étonne ſur-tout qu'inſpiré par l'amour,
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil et non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui dans ſes vers pillés nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, et toujours mieux que lui;
De ſa frivole muſe admirateur unique,
Conçoit pour tout le reſte un dégoût léthargique;
Prend pour des arpenteurs Archimède et Newton;
Et voudrait mettre en vers Ariſtote et Platon. (*b*)

Ce bœuf qui peſamment rumine ſes problêmes,
Ce papillon folâtre ennemi des ſyſtêmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur,
Par un bavard en robe, apprenti chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu ſa plume et ſa colère.

(2) Géomètre médiocre, et qui n'était que cela.

Pauvres

Pauvres fous, vains eſprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fourré, fier du nom de docteur,
Venez à moi, laiſſez Maſſillon, Bourdaloue;
Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me loue.
Je diviſe en trois points le plus ſimple des cas; (*c*)
J'ai, vingt ans, ſans l'entendre, expliqué ſaint Thomas.
Ainſi ces charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres.
L'honnête homme eſt plus juſte, il approuve en autrui
Les arts et les talens qu'il ne ſent point en lui.

Jadis avant que DIEU, conſommant ſon ouvrage,
Eût d'un ſouffle de vie animé ſon image,
Il ſe plut à créer des animaux divers:
L'aigle, au regard perçant, pour régner dans les airs,
Le paon, pour étaler l'iris de ſon plumage;
Le courſier, pour ſervir; le loup, pour le carnage;
Le chien fidèle et prompt, l'âne docile et lent,
Et le taureau farouche, et l'animal bêlant;
Le chantre des forêts; la douce tourterelle,
Qu'on a cru fauſſement des amans le modèle:
L'homme les nomma tous, et par un heureux choix,
Diſcernant leurs inſtincts, aſſigna leurs emplois. (*d*)
On conte que l'époux de la célèbre Hortenſe (3)
Signala plaiſamment ſa ſainte extravagance;
Craignant de faire un choix par ſa faible raiſon,
Il tirait aux trois dés les rangs de ſa maiſon.
Le fort, d'un poſtillon, feſait un ſecrétaire;
Son cocher étonné devint homme-d'affaire;

(3) Le duc de *Mazarin*, mari d'*Hortenſe Mancini*, feſait tous les ans une loterie de pluſieurs emplois de ſa maiſon; et ce qu'on rapporte ici a un fondement très-véritable.

Un docteur hibernois, ſon très-digne aumônier,
Rendit grâce au deſtin qui le fit cuiſinier.
On a vu quelquefois des choix auſſi bizarres.

Il eſt beaucoup d'emplois, mais les talens ſont rares.
Si dans Rome avilie un empereur brutal
Des faiſceaux d'un conſul honora ſon cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis ſa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas;
La mitre a décoré des têtes de Midas :
Et tel au gouvernail a préſidé ſans peine,
Qui, la rame à la main, dut ſervir à la chaîne.
Le mérite eſt caché. Qui ſait ſi de nos temps
Il n'eſt point, quoi qu'on diſe, encor quelques talens?
Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron ſauvage,
Eſt chantre de paroiſſe, ou juge de village.
Le ſort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, et détruit ſes deſſeins,
Il affaiblit ſes traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au harſard, et rien n'eſt à ſa place.

VARIANTES.

(*a*) D'après la première édition :

Eſprit ſage et brillant que le ciel a fait naître
Et pour plaire aux ſujets et pour ſervir leur maître,
Que j'aime à voir ton goût, par des ſoins bienfeſans,
Encourager les arts à ta voix renaiſſans!
Sans accorder jamais d'injuſte préférence,
Entre tous ces rivaux ta main tient la balance;
Tel qu'un père éclairé, qui ſait de ſes enfans
Diſcerner, applaudir, employer les talens.
Je plains, &c.

(*b*) Et voudrait mettre en vers Cujas et Cicéron.
Pourtant ce géomètre et ce rimeur futile,
Bouffis également d'un orgueil imbécile,
Sont regardés tous deux, &c.

(*c*) Venez à moi, je ſuis l'oracle de l'Egliſe,
J'argumente, j'écris, je bénis, j'exorciſe;
J'ai des péchés en chaire épluché tous les cas;
J'ai, *vingt ans*, &c.

(*d*) *Diſcernant leurs inſtincts*, *aſſigna leurs emplois.*
Ainſi, par un goût sûr, par un choix toujours ſage,
Des talens différens tu fais un juſte uſage;
Tu ſais de Melpomène animer les accens,
De ſa riante ſœur chérir les agrémens,
Protéger de Rameau la profonde harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable eſprit peut ſe plier à tout :
On ne vit qu'à demi quand on n'a qu'un ſeul goût.
Heureux qui ſait mêler l'agréable à l'utile,
Des travaux aux plaiſirs paſſer d'un vol agile,
S'occuper en miniſtre, et vivre en citoyen,
Et ſe prêter à tout, ſans s'aſſervir à rien!
Un ſemblable génie, au-deſſus du vulgaire,
A l'art de gouverner joint le grand art de plaire :
On voit d'autres mortels auprès du trône admis;
Ils ont tous des flatteurs, il a ſeul des amis.

EPITRE LI.

AU ROI DE PRUSSE.

A Bruxelles, le 9 avril 1741.

NON, il n'eſt point ingrat, c'eſt moi qui ſuis injuſte;
Il fait des vers, il m'aime; et ce héros auguſte,
En inſpirant l'amour, en répandant l'effroi,
Careſſe encor ſa muſe, et badine avec moi.
Du bouclier de Mars il s'eſt fait un pupitre;
De ſa main triomphante il me trace une épître,
Une épître où ſon cœur a paru tout entier.
Je vois le bel-eſprit, et l'homme, et le guerrier.
C'eſt le vrai coloris de ſon ame intrépide.
Son ſtyle, ainſi que lui, brillant, mâle et rapide,
Sans languir un moment, reſſemble à ſes exploits.
Il dit tout en deux mots, et fait tout en deux mois.

O Ciel! veillez ſur lui, ſi vous aimez la terre:
Ecartez loin de lui les foudres de la guerre;
Mais écartez ſur-tout les poignards des dévots.
Que le fou Loyola défende à ſes ſuppôts
D'imiter ſaintement, dans les champs germaniques,
Des Châtels, des Cléments les forfaits catholiques.
Je connais trop l'Egliſe et ſes ſaintes fureurs.
Je ne crains point les rois, je crains les directeurs.
Je crains le front tondu d'un cuiſtre à robe noire,
Qui du vieux teſtament liſant du nez l'hiſtoire,
D'Aod et de Judith admirant les deſſeins,
Prêche le parricide, et fait des aſſaſſins.

Il fait d'un fanatique enhardir la faibleſſe.
Un ſot à deux genoux, qui marmote à confeſſe
La liſte des péchés dont il veut le pardon,
Inſtrument dangereux dans les mains d'un fripon,
Croit tout, eſt prêt à tout; et ſa main frénétique
Reſpecte rarement un héros hérétique.

EPITRE LII.

AU ROI DE PRUSSE.

Ce 20 avril 1741.

Hé bien, mauvais plaiſans, critiques obſtinés,
Prétendus beaux-eſprits à médire acharnés,
Qui, parlant ſans penſer, fiers avec ignorance,
Mettez légèrement les rois dans la balance,
Qui d'un ton déciſif, auſſi hardi que faux,
Aſſurez qu'un ſavant ne peut être un héros;
Ennemis de la gloire et de la poëſie,
Grands critiques des rois, allez en Siléſie;
Voyez cent bataillons près de Neiſs écraſés:
C'eſt là qu'eſt mon héros. Venez, ſi vous l'oſez.
Le voilà ce ſavant que la gloire environne,
Qui préſide aux combats, qui commande à Bellone,
Qui du fier Charles douze égalant le grand cœur,
Le ſurpaſſe en prudence, en eſprit, en douceur.
C'eſt lui-même, c'eſt lui, dont l'ame univerſelle
Courut de tous les arts la carrière immortelle;
Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs;

Lui qui dans un repas, ſans ſoins et ſans affaire,
Paſſait les ignorans dans l'art heureux de plaire;
Qui ſait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnaſſe à l'Olympe, et des jeux aux combats.
Je ſais que Charles douze, et Guſtave, et Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène:
Mais enfin ces guerriers, illuſtres ignorans,
En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
Mon prince eſt au-deſſus de leur gloire vulgaire;
Quand il n'eſt point Achille, il ſait être un Homère,
Tour à tour la terreur de l'Autriche et des ſots,
Fertile en grands projets, auſſi-bien qu'en bons mots;
Et riant à la fois de Genève et de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand homme.
O vous qui prodiguez l'eſprit et les vertus!
Repoſez-vous, mon Prince, et ne m'effrayez plus;
Et quoique vous ſachiez tout penſer et tout faire,
Songez que les boulets ne vous reſpectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entaſſé par des ſots, (1)
Peut caſſer d'un ſeul coup la tête d'un héros;
Lorſque multipliant ſon poids par ſa vîteſſe,
Il fend l'air qui réſiſte, et pouſſe autant qu'il preſſe.
Alors privé de vie, et chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,

(1) *Voiture* avait dit:

Que d'une force ſans ſeconde
La mort fait ſes traits élancer;
Et qu'un peu de plomb peut caſſer
La plus belle tête du monde.

M. de *Voltaire* a cité lui-même cette pièce dans ſes Queſtions ſur l'encyclopédie, ou Dictionnaire philoſophique. Ainſi l'on a eu grand tort de l'accuſer d'avoir été le plagiaire de *Voiture*.

Vous iriez triftement revoir votre patrie.
O Ciel! que ferait-on dans votre académie ?
Un dur anatomifte, élève d'Atropos,
Viendrait fcalpel en main diffèquer mon héros.
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, fi féconde et fi philofophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfefant, jufte, plein de grandeur.
Il couperait..... mais non, ces horribles images
Ne doivent point fouiller les lignes de nos pages.
Confervez, ô mes Dieux! l'aimable Frédéric,
Pour fon bonheur, pour moi, pour le bien du public.
Vivez, prince, et paffez dans la paix, dans la guerre,
Sur-tout dans les plaifirs tous les *ics* de la terre,
Théodoric, *Ulric*, *Genferic*, *Alaric*,
Dont aucun ne vous vaut felon mon pronoftic.
Mais lorfque vous aurez de victoire en victoire
Augmenté vos Etats, ainfi que votre gloire,
Daignez vous fouvenir que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, préfagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur fuprême,
Votre main mille fois m'écrivait : *Je vous aime.*
Adieu, grand politique, et rapide vainqueur,
Trente Etats fubjugués ne valent point un cœur.

EPITRE LIII.

AU ROI DE PRUSSE.

De Bruxelles 1742.

Les vers et les galans écrits
Ne font pas de cette province ;
Et dans les lieux où tout eft prince,
Il eft très-peu de beaux efprits.
Jean Rouffeau, banni de Paris,
Vit émouffer dans ce pays
Le tranchant aigu de fa pince ;
Et fa mufe qui toujours grince,
Et qui fuit les jeux et les ris,
Devint ici groffière et mince.
Comment vouliez-vous que je tinffe
Contre ces frimats épaiffis ?
Vouliez-vous que je redevinffe
Ce que j'étais quand je fuivis
Les traces du pafteur du Mince, (*)
Et que je chantai les Henris ?
Apollon la tête me rince ;
Il s'aperçoit que je vieillis.
Il voulut qu'en lifant Leibnitz
De plus rimailler je m'abftinffe.
Il le voulut, et j'obéis :
Auriez-vous cru que j'y parvinffe ?

(*) *Virgile*, pafteur du Mincio.

EPITRE LIV.

AU ROI DE PRUSSE.

FRAGMENT.

. . . .

Lorſque, pour tenir la balance,
L'Anglais vide ſon coffre-fort;
Lorſque l'Eſpagnol ſans puiſſance
Croit par-tout être le plus fort;
Quand le Français vif et volage
Fait au plus vîte un empereur;
Quand Belle-île n'eſt pas ſans peur
Pour l'ouvrier et pour l'ouvrage;
Quand le Batave un peu tardif,
Rempli d'égards et de ſcrupule,
Avance un pas, et deux recule,
Pour ſe joindre à l'Anglais actif;
Quand le bon homme de ſaint-père,
Du haut de ſa ſainte Sion,
Donne ſa bénédiction
A plus d'une armée étrangère;
Que fait mon héros à Berlin?
Il réfléchit ſur la folie
Des conducteurs du genre humain;
Il donne des lois au deſtin,
Et carrière à ſon grand génie:
Il fait des vers gais et plaiſans;
Il rit en donnant des batailles:
On commence à craindre à Verſailles
De le voir rire à nos dépens.

. . . .

EPITRE LV.

AU ROI DE PRUSSE.

1744.

Ceux qui ſont nés ſous un monarque (*a*)
Font tous ſemblant de l'adorer :
Sa majeſté, qui le remarque,
Fait ſemblant de les honorer;
Et de cette fauſſe monnoie,
Que le courtiſan donne au roi,
Et que le prince lui renvoie,
Chacun vit, ne ſongeant qu'à ſoi.
Mais lorſque la philoſophie,
La ſéduiſante poëſie,
Le goût, l'eſprit, l'amour des arts
Rejoignent ſous leurs étendards,
A trois cents milles de diſtance,
Votre très-royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talens ;
Quand, ſans crainte et ſans eſpérance,
Je ſens en moi tous vos penchans ;
Et lorſqu'un peu de confidence
Reſſerre encor ces nœuds charmans ;
Enfin lorſque Berlin attire
Tous mes ſens à Cirey ſéduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire :
On m'aime, tout roi que je ſuis?

Enfin l'océan germanique,
Qui toujours des bons Hambourgeois
Servit si bien la république,
Vers Embden sera sous vos lois,
Avec garnison batavique.
Un tel mélange me confond;
Je m'attendais peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb;
Mais votre creuset me rassure;
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal se fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Par-tout que de prospérités!
Vous conquérez, vous héritez
Des ports de mer et des provinces;
Vous mariez à de grands princes
De très-adorables beautés;
Vous faites noce, et vous chantez
Sur votre lyre enchanteresse,
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce mollesse.
Vos sujets, au sein du loisir,
Goûtent les fruits de la victoire:
Vous avez et fortune et gloire;
Vous avez sur-tout du plaisir;
Et cependant le roi, mon maître,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liste des meilleurs rois,
S'amuse à faire dans la Flandre
Ce que vous fesiez autrefois,
Quand trente canons à la fois
Mettaient des bastions en cendre.

C'eſt lui qui, ſecouru du ciel,
Et ſur-tout d'une armée entière,
A briſé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin;
Sans quoi le pandoure inhumain
Viendrait s'enivrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand Roi, je vous l'avais bien dit
Que mon ſouverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à votre eſtime.
Son beau feu, dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles,
A de ſes flammes immortelles
Tout d'un coup répandu l'éclat.
Ainſi la brillante fuſée
Eſt tranquille juſqu'au moment
Où par ſon amorce embraſée
Elle éclaire le firmament;
Et perçant dans les ſombres voiles,
Semble ſe mêler aux étoiles,
Qu'elle efface par ſon brillant.
C'eſt ainſi que vous enflammâtes
Tout l'horiſon d'un nouveau ciel,
Lorſqu'à Berlin vous commençâtes
A prendre ce vol immortel
Devers la gloire où vous volâtes.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis

A l'Europe toute incertaine.
Vous parûtes : vingt potentats
Se troublèrent dans leurs Etats,
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je bénis leur cours;
Mais c'eſt de loin : voilà ma peine.

VARIANTES.

(*a*) Le commencement de l'épître eſt différent dans quelques copies.

Grand Roi, la longue maladie
Qui va rongeant l'étui mal-ſain
De mon ame aſſez engourdie,
Et de plus une comédie
Que je fais pour notre dauphin,
Et que j'ai peur qui ne l'ennuie,
Tout cela retenait ma main ;
Et ſouvent je donnais en vain
Des ſecouſſes à mon génie,
Pour qu'il envoyât dans Berlin
Quelque nouvelle rapſodie,
Quelque rondeau, quelque huitain
Au vainqueur de la Siléſie,
A ce bel-eſprit ſouverain,
A ce grand homme, un peu malin,
Chez qui j'aurais paſſé ma vie,
Si j'avais à ma fantaiſie
Pu diſpoſer de mon deſtin.
En vain vous m'appelez volage,
Toujours dans un noble eſclavage
Votre muſe retient mes pas ;
Et je ſuis ſerviteur du ſage,
Quoique mon cœur ne le ſoit pas.

Votre esprit sublime et facile,
Vos entretiens et votre style
Ont pour moi des charmes plus doux
Que votre suprême puissance,
Vos grenadiers, votre opulence,
Et cent villes à vos genoux.
Dussé-je leur faire une offense,
Je ne puis rien aimer que vous.
Ceux qui sont nés, &c.

EPITRE LVI.

AU ROI DE PRUSSE.

A Paris, ce 1 novembre 1744.

Du héros de la Germanie,
Et du plus bel efprit des rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni profe polie;
Ma mufe en eft en léthargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui fe mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette Déeffe vagabonde,
De Frédéric et de Louis
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent affez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils font toujours entrelacés.

Quels feront les heureux poëtes,
Les chantres bourfoufflés des rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?

C'eſt à vous ſeul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre, et la lance d'Achille;
Vous qui, rapide en votre ſtyle,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la proſe et des vers,
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaîté, ſon eſprit, ſa grâce,
Ornent votre ſtyle enchanteur;
Mais votre muſe le ſurpaſſe
Dans un point cher à notre cœur:
L'empereur protégeait Horace,
Et vous protégez l'empereur.

Fils de Mars et de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le deſtin de l'Europe,
Et daignez faire des chanſons;
Et quand Thémis avec Bellone
Par votre main raffermira
Des Céſars le funeſte trône;
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde;
Quand par-tout ſon vin ſe boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde;
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince à ſon peuple qui l'aime
Libéralement donnera
Un nouvel et bel opéra

Qu'il

Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira;
Car, tout envieux que nous sommes
Et du mérite et d'un grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire;
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon, si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel-esprit,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord, à vos sanglans progrès,
Vit des rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

EPITRE LVII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI,

Qui était alors à la cour de Saxe, et que le roi de Pologne avait fait son conseiller de guerre.

A Paris, février 1744.

ENFANT du Pinde et de Cythère,
Brillant et sage Algarotti,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire et de plaire,

Et que, pour comble de bienfaits,
Un des meilleurs rois de la terre
A fait ſon conſeiller de guerre,
Dès qu'il a voulu vivre en paix. (*a*)
Dans vos palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles ſons,
Enfilés ſans art et ſans peine
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons!
O Saxe, que nous vous devons
D'amour et de reconnaiſſance!
C'eſt de votre ſein que ſortit
Le héros qui venge la France,
Et la nymphe qui l'embellit.

Apprenez que cette dauphine
Par ſes grâces, par ſon eſprit
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muſe divine
Dans ſes lettres m'avait prédit.
Vous penſerez que je l'ai vue,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue;
Je vous jure qu'il n'en eſt rien,
Et que ma muſe peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'eſt que l'écho de l'univers.

Une dauphine eſt entourée,
Et l'étiquette eſt ſon tourment.
J'ai laiſſé paſſer prudemment
Des paniers la foule titrée,

Qui remplit tout l'appartement
De fa bigarrure dorée. (*b*)
Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie ?
Il laiffait paffer Cornélie,
Les ducs et pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amufait fur l'efcalier
Avec Tibulle et Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour ;
Les Dieux ne me refufent guère ;
Je fais aux Grâces chaque jour
Une très-dévote prière.
Je leur dis : Filles de l'Amour,
Daignez, à ma mufe difcrète
Accordant un peu de faveur,
Me préfenter à votre fœur,
Quand vous irez à fa toilette.

Que vous dirai-je maintenant
Du dauphin, et de cette affaire
De l'amour et du facrement ?
Les dames-d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement ;
Mais un profane doit fe taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros,
Ainfi qu'ont fait très-à propos
Son aïeul et fon digne père.

Daignez pour moi remercier
Votre miniftre magnifique :
D'un fade éloge poëtique

Je pourrais fort bien l'ennuyer;
Mais je n'aime pas à louer;
Et ces offrandes si chéries
Des belles et des potentats,
Gens tous nourris de flatteries,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.

Adieu, faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie,
Et les vérités de Newton;
Et que votre muse polie
Parle encor sur un nouveau ton
De notre immortelle Emilie.

VARIANTES.

(*a*) Dans la plupart des éditions, au lieu de ces quatre vers, on lisait :

Et dont le charmant caractère
A tous les goûts est assorti.
Dans vos palais, &c.

(*b*) J'ai laissé passer prudemment
Des paniers la foule dorée,
Qui remplit tout l'appartement;
Et cinq cents dames qui, peut-être
S'approchant pour la censurer,
Se sont mises à l'adorer
Dès qu'elles ont pu la connaître.
Virgile, &c.

EPITRE LVIII.

AU ROI.

PRESENTÉE A SA MAJESTÉ, AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

Novembre 1744.

Vous, dont l'Europe entière aime ou craint la juſtice,
Brave et doux à la fois, prudent ſans artifice,
Roi néceſſaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fièvre échappé, vous courez aux combats!
Vous volez à Fribourg! En vain la Peyronie (1)
Vous diſait: „ Arrêtez, ménagez votre vie;
„ Il vous faut du régime et non des ſoins guerriers;
„ Un héros peut dormir couronné de lauriers. „
Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.
Rebelle aux médecins, et fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les aſſauts, les ſaiſons,
Le poids de la fatigue et le feu des canons.
Tout l'Etat en frémit, et craint votre courage.
Vos ennemis, grand Roi, le craignent davantage:
Ah! n'effrayez que Vienne, et raſſurez Paris:
Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris:
Rendez-nous ce héros qu'on admire et qu'on aime.

Un ſage nous a dit que le ſeul bien ſuprême,
Le ſeul bien qui du moins reſſemble au vrai bonheur,
Le ſeul digne de l'homme, eſt de toucher un cœur.

(1) Premier chirurgien du roi.

Si ce ſage eut raiſon, ſi la philoſophie
Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel eſt donc, juſtes Dieux! le deſtin d'un bon roi,
Qui dit, ſans ſe flatter, tous les cœurs ſont à moi?
A cet empire heureux qu'il eſt beau de prétendre!
Vous qui le poſſédez, venez, daignez entendre,
Des bornes de l'Alſace aux remparts de Paris,
Ce cri que l'amour ſeul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joie,
Béniſſant le héros que le ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas tout ce peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant ſur notre bouche?
C'eſt-là le vrai triomphe, et le ſeul qui vous touche.

Cent rois au capitole en eſclaves traînés,
Leurs villes, leurs tréſors et leurs Dieux enchaînés,
Ces chars étincelans, ces prêtres, cette armée,
Ce ſénat inſultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du ſpectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil:
Le vôtre eſt de l'amour, et la gloire en eſt pure;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure;
Ils effrayaient le monde, et vous le raſſurez:
Vous, l'image des Dieux ſur la terre adorés!
Vous, que dans l'âge d'or elle eût choiſi pour maître!
Goûtez les jours heureux que vos ſoins font renaître.
Que la paix floriſſante embelliſſe leur cours:
Mars fait des jours brillans, la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous et pour elle.

EPITRE LIX.

AU ROI DE PRUSSE.

FRAGMENT.

. . . .
. . . .

Ah! mon Prince, c'eſt grand dommage
Que vous n'ayez point votre image;
Un fils par la gloire animé,
Un fils par vous accoutumé,
A rogner ce grand héritage
Que l'Autriche s'était formé.

Il eſt doux de ſe reconnaître
Dans ſa noble poſtérité;
Un grand homme en doit faire naître:
Voyez comme le roi mon maître
De ce devoir s'eſt acquitté.
Son dauphin, comme vous, appelle
Auprès de lui les plus beaux arts,
De le Brun, de Lulli, d'Handelle,
Tout auſſi-bien que ceux de Mars.
Il apprit la langue eſpagnole;
Il entend celle des Céſars,
Mais des Céſars du capitole.
Vous me demanderez comment
Dans le beau printemps de ſa vie
Un dauphin peut en ſavoir tant;
Qui fut ſon maître? le génie:

Ce fut-là votre précepteur.
Je ſais bien qu'un peu de culture
Rend encor le terrain meilleur;
Mais l'art fait moins que la nature.

EPITRE LX.

AU ROI DE PRUSSE.

J'AI donc vu ce Poſtdam, et je ne vous vois pas;
On dit qu'ainſi que moi vous prenez médecine.
Que de conformités m'attachent ſur vos pas!
Le Dieu de la double colline,
L'amour de tous les arts, la haine des dévots;
Raiſonner quelquefois ſur l'eſſence divine,
Peu hanter noſſeigneurs les ſots;
Au corps comme à l'eſprit donner peu de repos;
Mettre l'ennui toujours en fuite,
Manger trop quelquefois, et me purger enſuite,
Savourer les plaiſirs, et me moquer des maux;
Sentir et réprimer ma vive impatience;
Voilà quel eſt mon lot, voilà ma reſſemblance
Avec mon aimable héros.
O vous, maîtres du monde, ô vous rois que j'atteſte,
Indolens dans la paix, ou de ſang abreuvés.....
Reſſemblez-lui dans tout le reſte.

EPITRE LXI.

AU ROI DE PRUSSE,

Qui avait adressé des vers à l'auteur sur ces rimes redoublées.

1747.

LORSQUE deux rois s'entendent bien,
Quand chacun d'eux défend son bien,
Et du bien d'autrui fait ripaille;
Quand un des deux, roi très-chrétien,
L'autre qui l'est vaille que vaille,
Prennent des murs, gagnent bataille,
Et font sur le bord stygien
Voler des pandours la canaille;
Quand Berlin rit avec Versaille,
Aux dépens de l'Hanovrien,
Que dit monsieur l'Autrichien?
Tout honteux, il faut qu'il s'en aille
Loin du monarque prussien,
Qui le bat, le suit et s'en raille.
Cela pourra gâter la taille
De ce gros monsieur Bartenstein,
Et rabaisser ce ton hautain
Qui toujours contre vous criaille.
C'est en vain que l'Anglais travaille
A combattre votre destin,
Vous aurez l'huître et lui l'écaille;
Vous aurez le fruit et le grain,
Et lui l'écorce avec la paille.

Le Saxon voit que c'eſt en vain
Qu'un petit moment il ferraille;
Contre un auſſi mauvais voiſin
Que peut-il faire? rien qui vaille.
Vous feriez empereur romain,
Et du pape première ouaille,
Si vous en aviez le deſſein;
Mais votre pouvoir ſouverain
Subſiſtera, pour le certain,
Sans cette belle pretintaille.
Soyez l'arbitre du Germain;
Soyez toujours vainqueur humain,
Et laiſſez là la rime en *aille*.

EPITRE LXII.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la victoire remportée par le roi, à Lawfelt.

1747.

AUGUSTE fille et mère de héros,
Vous ranimez ma voix faible et caſſée,
Et vous voulez que ma muſe laſſée,
Comme LOUIS, ignore le repos.
D'un crayon vrai vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeſte, et ſes brillans exploits,
Et Cumberland que l'on a vu deux fois
Chercher ce roi, l'admirer et le craindre:

Mais des bons vers l'heureux temps eſt paſſé;
L'art des combats eſt l'art où l'on excelle :
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle;
LOUIS s'élève, et le ſiècle eſt baiſſé.
De Fontenoi le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins ſeconder le génie.
Boileau pâlit au ſeul nom de Voërden;
Que dirait-il, ſi non loin d'Helderen,
Il eût fallu ſuivre entre les deux Nethes
Bathiani ſi ſavant en retraites;
Avec d'Eſtrée à Roſmal s'avancer?
La gloire parle, et LOUIS me réveille;
Le nom du roi charme toujours l'oreille;
Mais que Lawfelt eſt rude à prononcer! (*a*)
Et quel beſoin de nos panégyriques,
Diſcours en vers, épîtres héroïques,
Enregiſtrés, viſés par Crébillon, (1)
Signés Marville, (2) et jamais Apollon?

De votre fils je connais l'indulgence;
Il recevra ſans courroux mon encens;
Car la bonté, la ſœur de la vaillance,
De vos aïeux paſſa dans vos enfans;
Mais tout lecteur n'eſt pas ſi débonnaire;
Et ſi j'avais, peut-être téméraire,
Repréſenté vos fiers carabiniers
Donnant l'exemple aux plus braves guerriers;
Si je peignais ce ſoutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé,

(1) M. *Crébillon* de l'académie françaiſe, examinateur des écrits en une feuille préſentés à la police.

(2) M. *Feydeau de Marville*, alors lieutenant de police.

Du Dieu des vers ſi j'étais ſecondé,
Comme il le fut par le Dieu des alarmes;
Plus d'un cenſeur encore avec dépit,
M'accuſerait d'en avoir trop peu dit.
Très-peu de gré, mille traits de ſatire,
Sont le loyer de quiconque oſe écrire;
Mais pour ſon prince il faut ſavoir ſouffrir;
Il eſt par-tout des riſques à courir;
Et la cenſure, avec plus d'injuſtice,
Va tous les jours acharner ſa malice
Sur des héros dont la fidélité
L'a mieux ſervi que je ne l'ai chanté. (*b*)

Allons, parlez, ma noble académie,
Sur vos lauriers êtes-vous endormie ?
Repréſentez ce conquérant humain,
Offrant la paix, le tonnerre à la main.
Ne louez point, auteurs, rendez juſtice;
Et comparant aux ſiècles reculés
Le ſiècle heureux, les jours dont vous parlez,
Liſez Céſar, vous connaîtrez Maurice. (3)

Si de l'Etat vous aimez les vengeurs,
Si la patrie eſt vivante en vos cœurs,
Voyez ce chef, dont l'active prudence
Venge à la fois Gènes, Parme et la France;
Chantez Belle-Iſle; élevez dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers;
Il eſt d'un ſang qui fut l'appui du trône :
Il eût pu l'être; et la faulx du trépas
Tranche ſes jours échappés à Bellone,
Au ſein des murs délivrés par ſon bras.

(3) *Maurice*, comte de Saxe.

Mais quelle voix aſſez forte, aſſez tendre,
Saura gémir ſur l'héroïque cendre
De ces héros que Mars priva du jour,
Aux yeux d'un roi, leur père et leur amour?
O vous, ſur-tout, infortuné Bavière,
Jeune Froulai, ſi digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerrière?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs?

Anges des cieux, puiſſances immortelles,
Qui préſidez à nos jours paſſagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers;
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes;
Déjà Rocou vit déchirer ſon flanc:
Ayez pitié de cet âge ſi tendre;
Ne verſez pas le reſte de ce ſang
Que pour LOUIS il brûle de répandre: (4)
De cent guerriers couronnez les beaux jours:
Ne frappez pas Bonac et d'Aubeterre,
Plus accablés ſous de cruels ſecours
Que ſous les coups des foudres de la guerre.

Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des liſtes de héros?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers, au vrai ſeul conſacrés;
On flatte peu ceux qu'on a célébrés;
On déplaît fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainſi toujours le danger ſuit mes pas;
Il faut livrer preſqu'autant de combats

(4) M. le marquis de *Ségur*, miniſtre de la guerre, en 1780: il avait été dangereuſement bleſſé à Rocou, et perdit un bras à la bataille de Lawfelt.

Qu'en a caufé fur l'onde et fur la terre
Cette balance utile à l'Angleterre.

Ceffez, ceffez, digne fang de Bourbon,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laiffez-moi tout entier à l'hiftoire;
C'eft là qu'on peut, fans génie et fans art,
Suivre LOUIS de l'Efcaut jufqu'au Jart:
Je dirai tout, car tout eft à fa gloire:
Il fait la mienne, et je me garde bien
De reffembler à ce grand fatirique, (5)
De fon héros difcret hiftorien,
Qui, pour écrire un beau panégyrique,
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

(5) *Boileau.*

VARIANTES.

(*a*) *Mais que Lawfelt eft rude à prononcer!*
Puis quand ma voix, par fes faits enhardie,
L'aurait chanté fur le plus noble ton,
Qu'aurais-je fait? bleffer fa modeftie,
Sans ajouter à l'éclat de fon nom.
De votre fils, &c.

(*b*) *L'a mieux fervi que je ne l'ai chanté.*
Auteurs du temps, rompez donc le filence,
Ofez fortir d'une morne indolence;
Quand LOUIS vole à des périls nouveaux,
Si les Latours ainfi que les Vanloos
Peignent fes traits qu'un peuple heureux adore,
Peignez fon ame, elle eft plus belle encore.
Repréfentez, &c.

EPITRE LXIII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

DANS vos projets étudiés
Joignant la force et l'artifice,
Vous devenez donc un Ulyſſe
D'un Achille que vous étiez.
Les intérêts de deux couronnes
Sont ſoutenus par vos exploits,
Et des fiers tyrans du Génois
On vous a vu prendre à la fois
Et les poſtes et les perſonnes.
L'ennemi, par vous dépoſté,
Admire votre habileté.
En pareil cas, quelque Voiture
Vous dirait qu'on vous vit toujours
Auprès de Mars et des Amours,
Dans la plus brillante poſture.
Ainſi jadis on s'exprimait
Dans la naiſſante académie
Que votre grand-oncle formait;
Mais la vieille dame endormie,
Dans le ſein d'un triſte repos
Semble renoncer aux bons-mots,
Et peut-être même au génie.
Mais quand vous viendrez à Paris,
Après plus d'un beau poſte pris,
Il faudra bien qu'on vous harangue,
Au nom du corps des beaux eſprits,
Et des maîtres de notre langue.

Revenez bientôt eſſuyer
Ces fadeurs qu'on nomme éloquence,
Et donnez-moi la préférence
Quand il faudra vous ennuyer.

EPITRE LXIV.

A MADAME DENIS,

NIECE DE L'AUTEUR.

La vie de Paris et de Verſailles.

VIVONS pour nous, ma chère Roſalie;
Que l'amitié, que le ſang qui nous lie
Nous tienne lieu du reſte des humains;
Ils ſont ſi ſots, ſi dangereux, ſi vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Eſt ſi frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'eſt permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après dîné, l'indolente Glycère
Sort pour ſortir, ſans avoir rien à faire;
On a conduit ſon inſipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps preſſé gémit ſous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières;
Chez ſon amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà,
L'embraſſe, et bâille; et puis lui dit: Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame;

Joignez

Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs ames excédées;
Elles chantaient déjà, faute d'idées.
Dans le néant leur cœur est absorbé;
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
Fade plaisant, galant escroc, et prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.

Vient à la piste un fat en manteau noir,
Qui se rengorge et se lorgne au miroir.
Nos deux pédans sont tous deux sûrs de plaire;
Un officier arrive et les fait taire,
Prend la parole, et conte longuement
Ce qu'à Plaisance (1) eût fait son régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Boquette;
A Nice, au Var, à Digne il le conduit:
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.
Arrive Isis, dévote au maintien triste,
A l'air sournois. Un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,
Entre avec elle en lui serrant la main.

D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,

(1) Il paraît que cette petite pièce fut faite immédiatement après la guerre de 1741; guerre funeste, entreprise pour dépouiller l'héritière de la maison d'Autriche de la succession paternelle.

En ſautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuſes voix :
Et dans les cris de la folle cohue
La médiſance eſt à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croiſés
Reſſemble aux vents l'un à l'autre oppoſés.
Un profond calme, un ſtupide ſilence,
Succède au bruit de leur impertinence :
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penſer, et l'on ne penſe à rien.
O roi David, (2) ô reſſource aſſurée,
Viens ranimer leur langueur déſœuvrée.
Grand roi David, c'eſt toi dont les ſizains
Fixent l'eſprit et le goût des humains ;
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femme ſur-tout, chacun met ſon eſpoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir; (*a*)
Leur ame vide eſt du moins amuſée
Par l'avarice en plaiſir déguiſée.

De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le ſoupé ;
Chaque convive en liberté déploie
A ſon voiſin ſon inſipide joie.
L'homme machine, eſprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ſes reſſorts ;
Avec le ſang l'ame ſe renouvelle,
Et l'eſtomac gouverne la cervelle.
Ciel ! quels propos ! ce pédant du palais
Blâme la guerre, et ſe plaint de la paix.

(2) Tous les jeux de cartes ſont à l'enſeigne du roi *David*.

Ce vieux Créſus, en ſablant du champagne,
Gémit des maux que ſouffre la campagne;
Et couſu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles ſurchargé.
Monſieur l'abbé vous entame une hiſtoire,
Qu'il ne croit point, et qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à ſon tour.
De froids bons-mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la ſociété.

C'eſt donc ainſi, troupe abſurde et frivole,
Que nous uſons de ce temps qui s'envole;
C'eſt donc ainſi que nous perdons des jours,
Longs pour les ſots, pour qui penſe ſi courts.

Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime;
On ne peut vivre avec lui ni ſans lui;
Notre ennemi le plus grand, c'eſt l'ennui.
Tel qui chez ſoi ſe plaint d'un ſort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au haſard,
Dans cette cour on ſe tait avec art;
Et de la joie ou fauſſe ou paſſagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de ſon maître approcher!
Il n'a plus rien déſormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'Empyrée
Cache aux humains ſa préſence adorée :

Il n'eſt permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le ſoir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les dieux de la ſeconde eſpèce, (*b*)
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés ſur ces rapides ſphères,
Que la fortune agite en ſens contraires,
L'eſprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un ſentiment ?
A leur lever preſſez-vous pour attendre,
Pour leur parler ſans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne ſont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puiſſans dangereux;
Fuis les plaiſirs, qui ſont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompenſe.
Qui ? le public ! ce fantôme inconſtant,
Monſtre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte et mord, qui dreſſe par ſottiſe
Une ſtatue, et par dégoût la briſe ?
Tyran jaloux de quiconque le ſert,
Il profana la cendre de Colbert;
Et prodiguant l'inſolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au haſard
Toute vertu, tout mérite et tout art.
C'eſt lui qu'on vit de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,

Et pour Judith, Pirame et Régulus,
Abandonner Phèdre et Britannicus;
Lui, qui dix ans profcrivit Athalie,
Qui, protecteur d'une fcène avilie,
Frappant des mains, bat à tort à travers
Au mauvais fens qui hurle en mauvais vers.

Mais il revient, il répare fa honte;
Le temps l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce fiècle pervers,
En attendant que les fiens foient ouverts,
Chez nos neveux on me rendra juftice;
Mais moi vivant il faut que je jouiffe.
Quand dans la tombe un pauvre homme eft inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repofe;
Un peuple entier fait fon apothéofe,
Et fon nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait il fut perfécuté.

Ah! cachons-nous; paffons avec les fages
Le foir ferein d'un jour mêlé d'orages;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laiffent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obfcure,
Puiffé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot dont la peur dangereufe
Corrompt la vie et rend la mort affreufe!

VARIANTES.

(a) *Dans tes cartons peints de rouge et de noir.*
Tu fais leur joie et l'ame eſt abuſée
Par l'avarice en plaiſir déguiſée.
C'eſt là qu'on voit l'intérêt attentif,
Qui d'un œil ſombre et d'un eſprit actif,
En combinant que deux et deux font quatre,
S'obſtine à vaincre et ſe plaît à combattre.
Saint-Severin, et vous, grave du Theil,
Travaillez-vous avec un ſoin pareil,
Quand dans les murs bâtis par Charlemagne
Vous rajuſtez la France et l'Allemagne?
De ces exploits, &c.

(b) *Prier les Dieux de la ſeconde eſpèce;*
A leurs autels porter ſon encenſoir,
Et de leurs mains attendre un billet noir,
Qui peut ſortir de cette roue immenſe
Où ſont les lots que leur faveur diſpenſe;
A leurs humeurs faut-il s'aſſujetir,
Importuner, ſouffrir, flatter, mentir,
Remercier d'un dégoût, d'un caprice,
Et pour loyer d'un ſi noble ſervice,
Obtenir d'eux après un an d'oubli,
Dans l'anti-chambre, &c.

EPITRE LXV.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

1747.

O déteſtable Veſtphalie,
Vous n'avez chez vous ni vin frais,
Ni lits, ni ſervante jolie.
De couvens vous êtes remplie,
Et vous manquez de cabarets.
Quiconque veut vivre ſans boire,
Et ſans dormir, et ſans manger,
Fera très-bien de voyager
Dans votre chien de territoire.

Monſieur l'évêque de Munſter
Vous tondez donc votre province!
Pour le peuple eſt l'âge de fer,
Et l'âge d'or eſt pour le prince.
Je vois bien maintenant pourquoi
Dans cette maudite contrée,
On donna la paix et la loi
A l'Allemagne déchirée : (*)
Du très-ſaint empire romain
Les ſages plénipotentiaires,
Dégoûtés de tant de misères,
Voulurent en partir ſoudain,
Et ſe hâtèrent de conclure
Un traité fait à l'aventure,
Dans la peur de mourir de faim.

(*) Les traités d'Oſnabruk et de Munſter.

Ce n'eſt pas de même à Berlin.
Les beaux arts, la magnificence,
La bonne chère, l'abondance
Y font oublier le deſtin
De l'Italie et de la France.
De l'Italie! Algarotti,
Comment trouvez-vous ce langage?
Je vous vois, frappé de l'outrage,
Me regarder en ennemi.
Modérez ce bouillant courage,
Et répondez-nous en ami.
Vos pantalons à robe large,
Un palais ſans cour et ſans parc,
Où végète un doge inutile;
Un vieux manuſcrit d'évangile
Griffonné, dit-on, par Saint Marc;
Vos nobles avec prud'hommie
Allant du ſénat au marché
Chercher pour deux ſous d'eau-de-vie:
Un peuple mou, faible, entiché
D'ignorance et de fourberie,
Au feſſier ſouvent ébréché,
Grâce aux efforts du vieux péché
Que l'on appelle ſodomie;
Voilà le portrait ébauché
De la très-noble ſeigneurie.

Or cela vaut-il, je vous prie,
Notre adorable Frédéric,
Ses vertus, ſes goûts, ſa patrie?
J'en fais juge tout le public.

EPITRE LXVI.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

Lunéville, novembre 1748.

Vous qui de la chronologie (*a*)
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poësie ;
Vous qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie ;
Henault, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'Envie ;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas ?
Il ne faut point s'en faire accroire ;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de Mémoire ;
Aux sots vous sûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.

Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine sur mille arbrisseaux,

On respecte ses verds rameaux,
Et l'on danse sous son ombrage :
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guères ;
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux esprits serviteur
Il évite ses chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,
Tour à tour profond et frivole,
Dans son château paisiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et se moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école.
Mais quand son élève Charron
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les temps, l'occasion,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous persécute.
La Grèce à l'insensé Pyrrhon
Fait élever une statue ;
Socrate prêche la raison,
Et Socrate boit la cigue.

Heureux qui dans d'obſcurs travaux
A ſoi-même ſe rend utile!
Il faudrait pour vivre tranquille,
Des amis et point de rivaux.
La gloire eſt toujours inquiéte,
Le bel eſprit eſt un tourment;
On eſt dupe de ſon talent;
C'eſt comme une épouſe coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité, qui vous obſède,
S'expoſe à tout imprudemment;
Elle eſt des autres l'agrément,
Et le mal de qui la poſsède.

Mais finiſſons ce triſte ton:
Eſt-il ſi malheureux de plaire?
L'envie eſt un mal néceſſaire,
C'eſt un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en eſt excitée.
Virgile avait ſon Mevius,
Hercule avait ſon Euryſthée.
Que m'importent de vains diſcours,
Qui s'envolent et qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, ſans jalouſie,
Auprès d'un roi ſans courtiſans, (1)
Près de Boufflers et d'Emilie;
Je les vois et je les entends,
Il faut bien que je faſſe envie.

(1) Le roi *Staniſlas.*

VARIANTES.

(*a*) Cette épître commençait ainsi :

Hénault, fameux par vos soupés
Et par votre chronologie,
Par des vers au bon coin frappés,
Pleins de douceur et d'harmonie ;
Vous qui dans l'étude occupez
L'heureux loisir de votre vie,
Daignez m'apprendre, je vous prie,
Par quel secret vous échappez
Aux malignités de l'Envie ;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois que sa rage éternelle
Répand son poison sur mes pas.
Il ne faut point, &c. (*)

(*) Le président *Hénault* fut blessé de ce qu'on paraissait faire entrer ses soupés pour quelque chose dans sa réputation, et se fâcha sérieusement. M. de *Voltaire* changea sur le champ les premiers vers de sa pièce.

EPITRE LXVII.

A M. LE MARECHAL DE SAXE,

En lui envoyant les œuvres de M. le marquis de Rochemore, son ancien ami, mort depuis peu. (Ce dernier est supposé lui faire un envoi de l'autre monde.)

Je goûtais dans ma nuit profonde
Les froides douceurs du repos,
Et m'occupais peu des héros
Qui troublent le repos du monde;
Mais dans nos champs élysiens
Je vois une troupe en colère
De fiers Bretons, d'Autrichiens,
Qui vous maudit et vous révère :
Je vois des Français éventés
Qui tous se flattent de vous plaire,
Et qui sont encore entêtés
De leurs plaisirs et de leur gloire;
Car ils sont morts à vos côtés
Entre les bras de la victoire.
Enfin dans ces lieux tout m'apprend
Que celui que je vis à table,
Gai, doux, facile, complaisant,
Et des humains le plus aimable,
Devient aujourd'hui le plus grand.
J'allais vous faire un compliment;
Mais parmi les choses étranges
Qu'on dit à la cour de Pluton,

On prétend que ce fier Saxon
S'enfuit au feul bruit des louanges,
Comme l'Anglais fuit à fon nom.

Lifez feulement mes folies,
Mes vers, qui n'ont loué jamais
Que les trop dangereux attraits
Du Dieu du vin et des Silvies :
Ces fujets ont toujours tenté
Les héros de l'antiquité,
Comme ceux du fiècle où nous fommes.
Pour qui fera la volupté,
S'il en faut priver les grands hommes?

EPITRE LXVIII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

A qui le fénat de Gènes avait érigé une ftatue.

A Lunéville, novembre 1748.

Je la verrai cette ftatue,
Que Gène élève juftement
Au héros qui l'a défendue.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit fa gloire moins étendue ;
Il ferait jaloux, à la vue
De cet unique monument.

Dans l'âge frivole et charmant,
Où le plaifir feul eft d'ufage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper fi tendrement,

Pour modeler ce beau visage
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'Amour,
Et sur-tout de l'Amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préside aux jardins.
Ce double et charmant avantage
Peut diminuer à la fin;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du sculpteur la modeste main
Vous fera l'air moins libertin;
C'est de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous ses jours
Sur le trône heureux des amours :
Tous les plaisirs sont de passage;
Mais vous saurez régner toujours
Par l'esprit et par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait,
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros soutien de nos armes,
Ceux du père, du défenseur
D'une république en alarmes,
Ceux de Richelieu, son vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.

Pardon. Je sens tous les travers
De la morale où je m'engage;

Pardon; vous n'êtes pas si sage
Que je le prétends dans ces vers.
Je ne veux pas que l'univers
Vous croie un grave personnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où couvert de sang et de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi:
Lorsque prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi
Les Anglais, l'Autriche et l'Envie,
Vous revintes vîte à Paris
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes;
Et vous servez encor les belles,
Comme la France et les Génois.

EPITRE LXIX.

A M. D'ARNAUD.

1750.

Enfin d'Arnaud, loin de Manon,
S'en va, dans sa tendre jeunesse,
A Berlin chercher la sagesse
Près de Frédéric-Apollon.
Ah! j'aurais bien plus de raison
D'en faire autant dans ma vieillesse.

Il va donc goûter le bonheur
De voir ce brillant phénomène,
Ce conquérant légiſlateur
Qui ſut chaſſer de ſon domaine
Tout dévot et tout procureur,
Deux fléaux de l'engeance humaine.
Il verra couler dans Berlin
Les belles eaux de l'Hypocrène ;
Non pas comme dans ce jardin,
Où l'art avec effort amène
Les Naïades de Saint-Germain,
Et le fleuve entier de la Seine,
Fort étonné de ſon chemin ;
Mais par un art bien plus divin;
Par le pouvoir de ce génie
Qui ſans effort tient ſous ſa main
Toute la nature embellie.
Mon d'Arnaud eſt donc appelé
Dans ce ſéjour que l'on renomme ;
Et tandis qu'un troupeau zélé
De pélerins, au front pelé,
Court à pied dans les murs de Rome,
Pour voir un triſte jubilé,
L'heureux d'Arnaud voit un grand homme.

EPITRE LXX.

AU ROI DE PRUSSE.

1750. (1)

AINSI dans vos galans écrits,
Qui vont courant toute la France,
Vous flattez donc l'adolefcence
De ce d'Arnaud que je chéris,
Et lui montrez ma décadence.

(1) M. de *Voltaire* écrivit cette épître en 1750, avant fon départ de Paris, à l'occafion de quelques vers que le roi de Pruffe avait faits pour M. d'*Arnaud*. Les voici :

D'Arnaud, par votre beau génie
Venez réchauffer nos cantons ;
Et des fons de votre harmonie
Réveiller ma mufe affoupie,
Et divinifer nos Manons.

L'amour préfide à vos chanfons,
Et dans vos hymnes que j'admire,
La tendre volupté refpire,
Et femble dicter fes leçons.

Bientôt fans être téméraire,
Prenant votre vol jufqu'aux cieux,
Vous pourrez égaler Voltaire,
Et, près de Virgile et d'Homère,
Jouir de vos fuccès heureux.

Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à fa décadence ;
Venez briller à votre tour,
Elevez-vous s'il baiffe encore :
Ainfi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.

Je touche à mes ſoixante hivers;
Mais, quand tant de lauriers divers
S'accumulent ſur votre tête
Par vos exploits et par vos vers,
Grand Prince, il n'eſt pas fort honnête
De dépouiller mes cheveux blancs
De quelques feuilles négligées
Que déjà l'envie et le temps
Ont de leurs déteſtables dents
Sur mon front à demi rongées.
Quel diable de Marc-Antonin!
Et quelle malice eſt la vôtre!
Vous égratignez d'une main,
Lorſque vous careſſez de l'autre.
Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,
En dépit de mes onze luſtres,
Conſerve encore quelque ardeur;
Et c'eſt pour les hommes illuſtres.

L'eſprit baiſſe; mes ſens glacés
Cèdent au temps impitoyable,
Comme des convives laſſés
D'avoir trop long-temps tenu table;
Mais mon cœur eſt inépuiſable,
Et c'eſt vous qui le rempliſſez.

EPITRE LXXI.

A M. HELVETIUS.

Que toujours de ſes douces lois
Le Dieu des vers vous endoctrine;
Qu'à vos chants il joigne ſa voix,
Tandis que de ſa main divine
Il accordera ſous vos doigts,
La lyre agréable et badine
Dont vous vous ſervez quelquefois.
Que l'Amour, encor plus facile,
Préſide à vos galans exploits,
Comme Phébus à votre ſtyle;
Et que Plutus, ce Dieu ſournois,
Mais aux autres Dieux très-utile,
Rende par maint écu tournois,
Les jours que la Parque vous file,
Des jours plus heureux mille fois
Que ceux d'Horace et de Virgile.

EPITRE LXXII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Tressan, l'un des grands favoris
Du Dieu qui fait qu'on eſt aimable,
Du fond des jardins de Cypris,
Sans peine et par la main des Ris,
Vous cueillez ce laurier durable,

Qu'à peine un auteur miférable,
A fon dur travail attaché,
Sur le haut du Pinde perché,
Arrache, en fe donnant au diable.

Vous rendez les amans jaloux;
Les auteurs vont être en alarmes;
Car vos vers fe fentent des charmes
Que l'Amour a verfés fur vous.

TRESSAN, comment pouvez-vous faire
Pour mettre fi facilement
Les neuf Pucelles dans Cythère,
Et leur donner votre enjoûment?
Ah! prêtez-moi votre art charmant,
Prêtez-moi votre main légère;
Mais ce n'eft pas petite affaire
De prétendre vous imiter:
Je peux tout au plus vous chanter;
Mais les Dieux vous ont fait pour plaire,

Je vous reconnais à ce ton
Si doux, fi tendre et fi facile;
En vain vous cachez votre nom;
Enfant d'Amour et d'Apollon,
On vous devine à votre ftyle.

EPITRE LXXIII.

A M. DESMAHIS.

1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs
Dont je n'ai plus que les épines;
Vous dormez deſſous les courtines
Et des Grâces et des neuf Sœurs.
Je leur fais encor quelques mines;
Mais vous poſſédez leurs faveurs.

Tout s'éteint, tout s'uſe, tout paſſe;
Je m'affaiblis, et vous croiſſez;
Mais je deſcendrai du Parnaſſe
Content, ſi vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuſcule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai : Je fus comme vous;
C'eſt beaucoup me vanter peut-être;
Mais je ne ferai point jaloux :
Le plaiſir permet-il de l'être?

EPITRE LXXIV.

A M. LE CARDINAL QUIRINI.

Berlin, 1751.

QUOI, vous voulez donc que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin ſe vante!
Je vous admire, et je me tais.
Comment ſur les bords de la Sprée,
Dans cette infidelle contrée,
Où de Rome on brave les lois,
Pourrai-je élever une voix
A des cardinaux conſacrée?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon catholique.
Hélas! mon prince eſt hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction
Que dans l'infernale ſéquelle
Il ſera près de Cicéron,
Et d'Ariſtide et de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
On ſait que ces eſprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde;
Il faut qu'il ſoit damné comme eux,
Puiſqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais ſur-tout que je ſuis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme et cruel péché

Que l'on nomme la tolérance!
Pour moi, je frémis quand je penſe
Que le muſulman, le païen,
Le quakre et le luthérien,
L'enfant de Genève et de Rome,
Chez lui tout eſt reçu ſi bien,
Pourvu que l'on ſoit honnête homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a ſu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont ſans ſcrupule
S'arme le dévot entêté,
Et dont ſe raille l'incrédule.
Que ferai-je, grand cardinal,
Moi chambellan très-inutile
D'un prince endurci dans le mal,
Et proſcrit dans notre évangile?

Vous dont le front prédeſtiné
A nos yeux doublement éclate,
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde eſt orné;
Qui marchant ſur les pas d'Horace,
Et ſur ceux de ſaint Auguſtin,
Suivez le raboteux chemin
Du Paradis et du Parnaſſe,
Convertiſſez ce rare eſprit;
C'eſt à vous d'inſtruire et de plaire;
Et la grâce de JESUS-CHRIST
Chez vous brille en plus d'un écrit,
Avec les trois grâces d'Homère.

EPITRE LXXV.

AU ROI DE PRUSSE. (1)

BLAISE Pafcal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux mifanthrope, Héraclite fublime,
Qui penfe qu'ici-bas tout eft misère et crime,
Dans fes triftes accès ofe nous maintenir
Qu'un roi que l'on amufe, et même un roi qu'on aime,
Dès qu'il n'eft plus environné,
Dès qu'il eft réduit à lui-même,
Eft de tous les mortels le plus infortuné.
Il eft le plus heureux, s'il s'occupe et s'il penfe.
Vous le prouvez très-bien, car loin de votre cour,
En hibou fort fouvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abyme immenfe
Que la philofophie ouvre à nos faibles yeux;
Et votre efprit laborieux,
Qui fait tout obferver, tout orner, tout connaître,
Qui fe connaît lui-même, et qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice augmente encor fon être.
Travailler eft le lot et l'honneur d'un mortel.
Le repos eft, dit-on, le partage du ciel.
Je n'en crois rien du tout: quel bien imaginaire
D'être les bras croifés pendant l'éternité!
Eft-ce dans le néant qu'eft la félicité?
DIEU ferait malheureux, s'il n'avait rien à faire;

(1) Cette pièce eft de 1751. Voyez les *Penfées de Pafcal*. On l'a imprimée fouvent avec le titre des *Deux tonneaux*.

Il eſt d'autant plus DIEU, qu'il eſt plus agiſſant.
Toujours, ainſi que vous, il produit quelque ouvrage.
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il ſe repent.
Il préſide au ſcrutin qui dans le vatican
Met ſur un front ridé la coiffe à triple étage.
Du priſonnier Mahmoud il vous fait un ſultan.
Il mûrit à Moka, dans le ſable arabique,
Ce café néceſſaire aux pays des frimats.
Il met la fiévre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain ſéjour
De la variété le mobile théâtre;
Il ſe plut à pétrir d'incarnat et d'albâtre
Les charmes arrondis du ſein de Pompadour,
Tandis qu'il vous étend un noir luiſant d'ébène
Sur le nez applati d'une dame africaine
Qui reſſemble à la nuit, comme l'autre au beau jour.
DIEU ſe joue à ſon gré de la race mortelle;
Il fait vivre cent ans le normand Fontenelle,
Et trouſſe à trente-neuf mon dévot de Paſcal.
Il a deux gros tonneaux, d'où le bien et le mal
Deſcendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers et ſur chaque animal;
Les ſots, les gens d'eſprit, et les fous et les ſages,
Chacun reçoit ſa doſe, et le tout eſt égal.
On prétend que de DIEU les rois ſont les images;
Les Anglais penſent autrement;
Ils diſent en plein parlement
Qu'un roi n'eſt pas plus Dieu que le pape infaillible:
Mais il eſt pourtant très-plauſible,
Que ces puiſſans du ſiècle, un peu trop adorés,
A la faibleſſe humaine ainſi que nous livrés,

Reſſemblent en un point à notre commun maître;
C'eſt qu'ils font comme lui le mal et le bien-être :
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis;
Que leurs fronts ſoient ſereins, que leurs cœurs ſoient unis:
Au feu de votre eſprit que notre eſprit s'éclaire;
Que ſans empreſſement nous cherchions à vous plaire;
Qu'en dépit de la majeſté,
Notre agréable liberté,
Compagne du plaiſir, mère de la ſaillie,
Aſſaiſonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambroſie.
Les honneurs rendent vain, le plaiſir rend heureux.
Verſez les douceurs de la vie
Sur votre olympe ſablonneux,
Et que le bon tonneau ſoit à jamais ſans lie.

EPITRE LXXVI.

L'AUTEUR

Arrivant dans ſa terre, près du lac de Genève.

Mars 1755.

O maiſon d'Ariſtippe, ô jardins d'Epicure,
Vous qui me préſentez dans vos enclos divers,
Ce qui ſouvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art ſoumis à la nature;

Empire de Pomone et de Flore ſa ſœur,
Recevez votre poſſeſſeur;
Qu'il ſoit, ainſi que vous, ſolitaire et tranquille.
Je ne me vante point d'avoir en cet aſile
Rencontré le parfait bonheur;
Il n'eſt point retiré dans le fond d'un bocage;
Il eſt encor moins chez les rois;
Il n'eſt pas même chez le ſage:
De cette courte vie il n'eſt point le partage;
Il y faut renoncer; mais on peut quelquefois
Embraſſer au moins ſon image.

Que tout plaît en ces lieux à mes ſens étonnés!
D'un tranquille océan (1) l'eau pure et tranſparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés;
D'innombrables côteaux ces champs ſont couronnés;
Bacchus les embellit: leur inſenſible pente
Vous conduit par degrés à ces monts ſourcilleux (2)
Qui preſſent les enfers, et qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
Eternel boulevart qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'hiſtoire,
Ces monts qu'ont traverſés, par un vol ſi hardi,
Les Charles, les Othon, Catinat et Conti,
Sur les ailes de la victoire.
Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée, (3)
Eſt-il vrai que dans ces beaux lieux,

(1) Le lac de Genève. (2) Les Alpes.

(3) Le premier duc de Savoie, *Amédée*, pape ou antipape, ſous le nom de *Félix*.

Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,
Et que, lassé bientôt de ton doux hermitage,
Tu voulus être pape, et cessas d'être sage? (*a*)
Dieux sacrés du repos, je n'en ferais pas tant;
Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
Si j'étais ainsi pénitent,
Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes italiques.
Mon lac est le premier: c'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
LA LIBERTÉ. J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques et ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit: sa naïve allégresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Gréce

Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'eſt-là leur diadême ; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux ſommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur inſultante
Portant de l'épaule au côté,
Un ruban que la Vanité
A tiſſu de ſa main brillante;
Ni la Fortune inſolente
Repouſſant avec fierté
La prière humble et tremblante
De la triſte Pauvreté.
On n'y mépriſe point les travaux néceſſaires;
Les états ſont égaux, et les hommes ſont frères.

Liberté, Liberté, ton trône eſt en ces lieux.
La Gréce où tu naquis t'a pour jamais perdue,
Avec ſes ſages et ſes Dieux.
Rome depuis Brutus ne t'a jamais revue.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embraſſe avec fureur;
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'eſclavage,
Te regarde, ſoupire, et meurt dans la douleur.
L'Anglais, pour te garder, ſignala ſon courage;
Mais on prétend qu'à Londre on te vend quelquefois;
Non, je ne le crois point; ce peuple fier et ſage
Te paya de ſon ſang, et ſoutiendra tes droits.
Aux marais du Batave on dit que tu chancelles;
Tu peux te raſſurer : la race des Naſſaux,
Qui dreſſa ſept autels à tes lois immortelles, (4)

(4) L'union des ſept provinces.

Maintiendra de ses mains fidelles,
Et tes honneurs, et tes faisceaux.
Venise te conserve, et Gènes t'a reprise.
Tout à côté du trône à Stockholm on t'a mise;
Un si beau voisinage est souvent dangereux.
Préside à tout état où la loi t'autorise,
Et restes-y, si tu le peux.

Ne va plus, sous les noms et de *ligue* et de *fronde*,
Protectrice funeste en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillans d'un peuple de vainqueurs,
Gouverné par les lois, plus encor par les mœurs :
Il chérit la grandeur suprême ;
Qu'a-t-il besoin de tes faveurs,
Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-même?
Dans le vaste Orient ton sort n'est pas si beau.
Aux murs de Constantin, tremblante et consternée,
Sous les pieds d'un visir tu languis enchaînée,
Entre le sabre et le cordeau.
Chez tous les Lévantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand TELL (5) orne en ces lieux ta tête.
Descends dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
Viens m'y faire un destin nouveau.
Embellis ma retraite où l'Amitié t'appelle ;
Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde, et son règne frivole.
O deux divinités ! vous êtes mon recours ;
L'une élève mon ame, et l'autre la console ;
Présidez à mes derniers jours !

(5) L'auteur de la liberté helvétique.

VARIANTES.

(*a*) . . . . *O bizarre Amédée,*
De quel caprice ambitieux
Ton ame eſt-elle poſſédée ?
Duc, hermite et voluptueux,
Ah! pourquoi t'échapper de ta douce carrière ?
Comment as-tu quitté ces bords délicieux,
Ta cellule et ton vin, ta maîtreſſe et tes jeux,
Pour aller diſputer la barque de ſaint Pierre?
Dieux ſacrés du repos, &c.

EPITRE LXXVII.

A M. DESMAHIS.

1756.

Vous ne comptez pas trente hivers :
Les grâces ſont votre partage,
Elles ont dicté vos beaux vers ;
Mais je ne ſais par quel travers
Vous vous propoſez d'être ſage.
C'eſt un mal qui prend à mon âge,
Quand le reſſort des paſſions,
Quand de l'Amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne ſoutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous déſeſpérez :
Croyez-moi, la raiſon ſévère,
Qui trompe vos ſens égarés,
N'eſt qu'une attaque paſſagère :
Vous êtes jeune et fait pour plaire,
Soyez ſûr que vous guérirez.
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raiſon,
Que je hais d'un ſi bon courage ;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui fais l'hiſtoire,
Qu'un géant nommé Gérion

Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même île, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide :
Je dirai qu'ainſi que Paphos
Minorque à Vénus fut ſoumiſe.
Vous voyez bien que mon héros
Avait double droit à ſa priſe.
Je ſuis prophète quelquefois :
J'ai prédit ſes heureux exploits,
Malgré l'envie et la critique ;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers et pour moi-même ;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

EPITRE LXXVIII.

A L'EMPEREUR

(FRANÇOIS I)

ET L'IMPERATRICE,

REINE DE HONGRIE;

Sur l'inauguration de l'univerſité de Vienne.

1756. (*)

QUAND un roi bienfeſant que ſes peuples béniſſent,
Les a comblés de ſes bienfaits,
Les autres nations à ſa gloire applaudiſſent,
Les étrangers charmés deviennent ſes ſujets.
Tous les rois à l'envi vont ſuivre ſes exemples;
Il eſt le bienfaiteur du reſte des mortels;
Et, tandis qu'aux beaux arts il élève des temples,
Dans nos cœurs il a des autels.
Dans Vienne à l'indigence on donne des aſiles,
Aux guerriers des leçons, des honneurs aux beaux arts,
Et des ſecours aux arts utiles.
Connaiſſez à ces traits la fille des Céſars.
Du Danube embelli les rives fortunées
Font retentir la voix des premiers des Germains:
Leurs chants ſont parvenus aux Alpes étonnées;
Et l'écho les redit aux rivages Romains.

(*) Tiré d'un volume in-folio, où ſe trouve le diſcours latin du P. *Maiſter*, jeſuite, prononcé à la même occaſion devant leurs majeſtés, au mois d'avril 1756.

Le Rhône impétueux, et la Tamiſe altière
Répètent les mêmes accens.
Thérèſe et ſon époux ont dans l'Europe entière
Un concert d'applaudiſſemens.
Couple auguſte et chéri, recevez cet hommage
Que cent nations ont dicté :
Pardonnez cet éloge, et ſouffrez ce langage
En faveur de la vérité.

EPITRE LXXIX.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

Sur la conquête de Mahon.

1756.

DEPUIS plus de quarante années
Vous avez été mon héros,
J'ai préſagé vos deſtinées.
Ainſi quand Achille à Cyros
Paraiſſait ſe livrer en proie
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devait un jour ſur les flots
Porter la flamme devant Troye:
Ainſi quand Phryné dans ſes bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le poſſédait pas;
Et ſon nom fut dans les combats
Egal au nom de Miltiade.
Jadis les amans, les époux
Tremblaient en vous voyant paraître,

Près des belles et près du maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux;
Enfin c'eſt aux héros à l'être.
C'eſt rarement que dans Paris,
Parmi les feſtins et les ris,
On démêle un grand caractère:
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui ſait l'art de plaire
Sache auſſi ſauver les Etats.
Le grand homme èchappe au vulgaire;
Mais lorſqu'aux champs de Fontenoi
Il ſert ſa patrie et ſon roi;
Quand ſa main des peuples de Gènes
Défend les jours et rompt les chaînes;
Lorſqu'auſſi prompt que les éclairs,
Il chaſſe les tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu
En parlent comme ſon armée:
Chacun dit: Je l'avais prévu;
Le ſuccès fait la renommée.
Homme aimable, illuſtre guerrier,
En tout temps l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie et de l'ignorance.
Je ne ſais ſi dans Port-Mahon
Vous trouverez un ſtatuaire:
Mais vous n'en avez plus affaire;
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre;
Il ſera béni chez l'Ibère,
Et chéri dans ma nation.

Des deux Richelieu fur la terre
Les exploits feront admirés :
Déjà tous deux font comparés,
Et l'on ne fait qui l'on préfère.

Le cardinal affermiffait
Et partageait le rang fuprême
D'un maître qui le haïffait ;
Vous vengez un roi qui vous aime.
Le cardinal fut plus puiffant,
Et même un peu trop redoutable;
Vous me paraiffez bien plus grand,
Puifque vous êtes plus aimable.

EPITRE LXXX.

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

Sur fon ballet du Temple des Chimères, *mis en mufique par M. le duc de Nivernois, et repréfenté chez M. le maréchal de Belle-Ifle, en 1760.*

VOTRE amufement lyrique
M'a paru du meilleur ton.
Si Linus fit la mufique,
Les vers font d'Anacréon.
L'Anacréon de la Gréce
Vaut-il celui de Paris?
Il chanta la douce ivreffe
De Silène et de Cypris;
Mais fit-il avec fageffe

L'hiſtoire de ſon pays?
Après des travaux auſtères,
Dans vos doux délaſſemens
Vous célébrez les Chimères.
Elles ſont de tous les temps,
Elles nous ſont néceſſaires;
Nous ſommes de vieux enfans:
Nos erreurs ſont nos liſières;
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

EPITRE LXXXI.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS,

Qui lui avait adreſſé une épître.

1761.

Vous flattez trop ma vanité;
Cet art ſi ſéduiſant vous était inutile;
L'art des vers ſuffiſait, et votre aimable ſtyle
M'a lui ſeul aſſez enchanté.

Votre âge quelquefois haſarde ſes prémices
En eſprit ainſi qu'en amour:
Le temps ouvre les yeux, et l'on condamne un jour
De ſes goûts paſſagers les premiers ſacrifices.
A la moins aimable beauté
Dans ſon beſoin d'aimer on prodigue ſon ame;
On prête des appas à l'objet de ſa flamme;
Et c'eſt ainſi que vous m'avez traité.

Ah! ne me quittez point, ſéducteur que vous êtes,
Ma muſe a reçu vos ſermens.....
Je ſens qu'elle eſt au rang de ces vieilles coquettes
Qui penſent fixer leurs amans.

EPITRE LXXXII.

A DAPHNÉ,

CELEBRE ACTRICE. (*)

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

1761.

BELLE Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez et vous l'embelliſſez.
La voix, l'eſprit, la grâce, la figure,
Le ſentiment n'eſt point encore aſſez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
Que le génie étalait ſur la ſcène.

Quand dans les arts de l'eſprit et du goût
On eſt ſublime, on eſt égal à tout;
Que dis-je, on règne, et d'un peuple fidèle
On eſt chéri, ſur-tout ſi l'on eſt belle.
O ma Daphné! qu'un deſtin ſi flatteur
Eſt différent du deſtin d'un auteur!

Je crois vous voir ſur ce brillant théâtre,
Où tout (1) Paris, de votre art idolâtre,

(*) Mademoiſelle *Clairon*.
(1) Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*.

Porte en tribut ſon eſprit et ſon cœur.
Vous récitez des vers plats et ſans grâce,
Vous leur donnez la force et la douceur :
D'un froid récit vous réchauffez la glace.
Les contre-ſens deviennent des raiſons.
Vous exprimez, par vos ſublimes ſons,
Par vos beaux yeux ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir
Qui fait aimer ce qu'on ne ſaurait lire.
On bat des mains, et l'auteur ébaudi
Se remercie, et penſe être applaudi.

La toile tombe, alors le charme ceſſe.
Le ſpectateur apportait des préſens
Aſſez communs de ſifflets et d'encens :
Il fait deux lots quand il ſort de l'ivreſſe,
L'un pour l'auteur, l'autre pour ſon appui;
L'encens pour vous, et les ſifflets pour lui.

Vous cependant au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orcheſtre et des loges,
Marchant en reine, et traînant après vous
Vingt courtiſans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble eſſaim la cohue indiſcrète;
L'un dans la main vous gliſſe un billet doux;
L'autre à Paſſi (2) vous propoſe une fête;
Joſſe avec vous veut ſouper tête à tête;
Candale y ſoupe, et rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous preſſe, on vous laſſe.

(2) Le traducteur a mis *Paſſi* au lieu de *Kinſington*.

Le pauvre auteur eſt tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis l'apercevant de loin,
Dit: Ah! c'eſt vous, bon jour, monſieur Pancrace,
Bon jour: vraiment votre pièce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne répond;
Puis ſe retire, et ſe croit du beau monde.

Un intendant des plaiſirs dits *menus*,
Chez qui les arts ſont toujours bien venus,
Grand connaiſſeur, et pour vous plein de zèle,
Vous avertit que la pièce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.

Vous arrivez conduite par l'amour:
On vous préſente à la reine, aux princeſſes,
Aux vieux ſeigneurs, qui dans leurs vieux propos
Vont regrettant le chant de la Duclos.
Vous recevez complimens et careſſes;
Chacun accourt, chacun dit, la voilà;
De tous les yeux vous êtes remarquée,
De mille mains on vous verrait claquée
Dans le ſallon, ſi le roi n'était là.
Pancrace ſuit: un gros huiſſier lui ferme
La porte au nez; il reſte comme un terme,
La bouche ouverte et le front interdit:
Tel que le Franc qui, tout brillant de gloire,
Ayant en cour préſenté ſon mémoire,
Crève à la fois d'orgueil et de dépit.

Il gratte, il gratte, il ſe préſente, il dit,
Je ſuis l'auteur..... Hélas! mon pauvre hère,

C'eſt pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux, honteux de ſa misère,
S'eſquive en hâte, et murmurant tout bas
De voir en lui les neuf Muſes bannies,
Du temps paſſé regrettant les beaux jours,
Il rime encore, et s'étonne toujours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.

Pour l'achever, quelque compilateur,
Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Fréron, dans l'*Ane littéraire*,
Vient l'entamer de ſa dent mercenaire;
A l'aboyeur il reſte abandonné,
Comme un eſclave aux bêtes condamné.
Voilà ſon ſort; et puis cherchez à plaire.

Mais c'eſt bien pis, hélas! s'il réuſſit;
L'Envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivans harpie inſatiable,
Que la mort ſeule à grand' peine adoucit;
L'affreuſe Envie, active, impatiente,
Verſant le fiel de ſa bouche écumante,
Court à Paris par de longs ſifflemens,
Dans leurs greniers réveiller ſes enfans.
A cette voix, les voilà qui deſcendent,
Qui dans le monde à grands flots ſe répandent,
En manteau court, en ſoutane, en rabat,
En petit maître, en petit magiſtrat:
Ecoutez-les: cette œuvre dramatique
Eſt dangereuſe, et l'auteur hérétique. (*a*)
Maître Abraham va ſur lui diſtillant
L'acide impur qu'il vendait ſur la Loire; (3)

(3) Le traducteur a ſubſtitué la *Loire* à la *Tamiſe*.

Maître Crevier dans ſa peſante hiſtoire,
Qu'on ne lit point, condamne ſon talent.

Un petit ſinge à face de Therſite,
Au ſourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel-eſprit faux qui hait les bons eſprits,
Fou ſérieux que le bon ſens irrite,
Echo des ſots, trompette des pervers,
En proſe dure inſulte les beaux vers,
Pourſuit le ſage et noircit le mérite.

Mais écoutez ces pieux loups-garous,
Perſécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont heurlant en phraſes inſipides
Contre la ſcène et même contre vous.

Quand vos talens entraînent au théâtre
Un peuple entier, de votre art idolâtre,
Et font valoir quelque ouvrage nouveau;
Un poſſédé, dans le fond d'un tonneau (4)
Qu'on coupe en deux, et qu'un vieux dais ſurmonte,
Crie au ſcandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abuſé
Comme un démon en fille déguiſé.
Ainſi toujours uniſſant les contraires,
Nos chers Français dans leurs têtes légères, (5)
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamer ce qu'ils ont admiré.
O mes amis, raiſonnez, je vous prie;
Un mot ſuffit. Si cet art eſt impie,
Sans répugnance il le faut abjurer;
S'il ne l'eſt pas, il le faut honorer.

(4) L'auteur anglais a ſans doute en vue les chaires des presbytériens.
(5) Le traducteur tranſporte toujours la ſcène à Paris.

VARIANTES.

(*a*) Après ce vers :

Eſt dangereuſe, et l'auteur hérétique,

on liſait ceux-ci, qui terminaient l'épître.

Mais s'il compoſe un ouvrage nouveau
Qui puiſſe plaire à Boufflers, à Beauvau,
A ce vainqueur des Anglais et des belles,
Qui ne trouva ni rivaux ni cruelles ;
Si le bon goût du généreux Choiſeuil
A ſes travaux fait un honnête accueil,
S'il trouve grâce aux yeux de la marquiſe,
Du ſeul mérite en plus d'un genre épriſe ;
S'il ſatisfait la Vallière et d'Ayen,
Malheur à lui : la cohorte empeſtée
Damne mon homme, et le journal chrétien
Secrètement vous le déclare athée.
S'il répond peu, c'eſt qu'il eſt accablé ;
Si, mépriſant l'envie et ſes trompettes,
Il vit en paix dans ſes belles retraites,
S'il y ſert DIEU, c'eſt qu'il eſt exilé.

On lit dans une autre copie,

Un petit ſinge, à phraſes compaſſées,
Au ſourcil noir, au long et noir habit,
Plus noir encore et de cœur et d'eſprit,
Vomit ſur lui ſes fureurs empeſtées ;
Mais, grâce au ciel, il eſt un roi puiſſant,
Qui d'un coup d'œil protège l'innocent,
Et d'un coup d'œil démaſque l'hypocrite ;
Il hait la fraude, il hait les impoſteurs ;
Des factions il connaît les auteurs.
Tremblez, méchans, qui trompez ſa juſtice,
Craignez l'Hiſtoire, elle eſt votre ſupplice ;
Craignez ſa main : cette main qui des rois
A ſur l'airain conſacré les exploits,

Y gravera vos infames cabales,
Vos fourds complots, vos ténébreux fcandales;
L'Hypocrifie au perfide fouris,
Le Fanatifme étincelant de rage,
Le fade Orgueil peignant fon plat vifage
Du fard brillant de l'amour du pays,
Tout paraîtra dans fon jour véritable.
On vous verra l'horreur et le mépris
D'un peuple entier par vos fourbes furpris.
Le Dieu des vers, ce Dieu de la lumière,
Dont votre oreille ignore les accens,
Et dont votre œil fuit les rayons perçans;
Ce même Dieu, finiffant fa carrière
Daigne écrafer et plonger dans la nuit
L'affreux Python que la fange a produit.

Mais aujourd'hui, dans leurs grottes obfcures,
Laiffons fiffler ces couleuvres impures;
Ne fouillons pas de leurs hideux portraits
Les doux crayons qui deffinent vos traits.
Belle Clairon, toutes ces barbaries
Sont des objets à vos yeux inconnus;
Et quand on parle à Minerve, à Vénus,
Faut-il nommer Cerbère et les Furies?

EPITRE LXXXIII.

A MADAME DENIS,

Sur l'agriculture.

1761.

Qu'il eſt doux d'employer le déclin de ſon âge
Comme le grand Virgile occupa ſon printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage;
Il cultivait la terre, et chantait ſes préſens;
Mais bientôt ennuyé des plaiſirs du village,
D'Alexis et d'Aminte il quitta le ſéjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.

C'eſt la cour qu'on doit fuir, c'eſt aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, Dieu des vers, j'ai ton exemple à ſuivre:
Tu gardas les troupeaux, mais c'était ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils ſont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Verſaille et ſa vaſte étendue.
Le normand Fontenelle, au milieu de Paris, (1)

(1) *Le normand Fontenelle*, &c.
Théocrite et *Virgile* étaient à la campagne ou en venaient quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moiſſons qu'ils avaient fait naître, et les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guère avoir dans les rues de Paris. Auſſi les églogues de *Fontenelle* furent des madrigaux galans.

N. B. M. de *Voltaire* a donné à *Fontenelle* l'épithète de normand, dans cette pièce comme dans l'épître au roi de Pruſſe: (*Blaiſe Paſcal a tort.*) Il a ſubſtitué auſſi, dans le *Temple du Goût*, le *diſcret Fontenelle*

Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;
Mais il vantait des ſoins qu'il craignait de connaître,
Et de ſes faux bergers il fit de beaux eſprits.
Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur ſe taiſe:
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de ſentiment l'art n'a rien qui nous plaiſe;
Ou chantez vos plaiſirs, ou quittez les chanſons;
Ce ſont des fauſſetés, et non des fictions.

Mais quoi! loin de Paris ſe peut-il qu'on reſpire?
Me dît un petit maître, amoureux du fracas.
Les plaiſirs dans Paris voltigent ſur nos pas;
On s'oublie, on eſpère, on jouit, on déſire;
Il nous faut du tumulte, et je ſens que mon cœur,
S'il n'eſt pas enivré, va tomber en langueur.

Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûriſſent ta raiſon, ſillonnent ton viſage,
Que Gauſſin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poiſons de ſa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ſes pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite;
Tu verras qu'il eſt bon de vivre enfin pour ſoi,
Et de ſavoir quitter le monde qui nous quitte.

Mais vivre ſans plaiſir, ſans faſte, ſans emploi!
Succomber ſous le poids d'un ennui volontaire!

au *ſage Fontenelle* des premières éditions : c'eſt que le ſage *Fontenelle* n'avait pas contre les préjugés la haine active de M. de *Voltaire*; qu'il le laiſſa combattre ſeul, cachant avec ſoin aux ennemis de la raiſon le mépris qu'il avait pour eux, et ne s'intereſſant point aſſez à la vérité ou à ſes apôtres pour riſquer de ſe brouiller avec les perſécuteurs.

De

De l'ennui! penses-tu que, retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'Etat tu n'as plus rien à faire?
La nature t'appelle, apprends à l'obferver;
La France a des déferts, ofe les cultiver;
Elle a des malheureux; un travail néceffaire,
Ce partage de l'homme, et fon confolateur,
En chaffant l'indigence, amène le bonheur;
Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces rofeaux, ces affreux marécages.
Te vaffaux languiffans qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient fur-tout de former leurs femblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont fe lier gaîment par des nœuds défirables.
D'un canton défolé l'habitant s'enrichit;
Turbilli (2) dans l'Anjou t'imite et t'applaudit.
Bertin, qui dans fon roi voit toujours fa patrie,
Prête un bras fecourable à ta noble induftrie.
Trudaine fait affez que le cultivateur
Des refforts de l'Etat eft le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins, pour le foutien du trône,
A la faulx de Cérès qu'au fabre de Bellone.

J'aime affez faint Benoît: il prétendit du moins (3)
Que fes enfans tondus, chargés d'utiles foins,

(2) Le marquis de *Turbilli*, auteur d'un ouvrage fur les défrichemens, qui avait alors quelque célébrité. M. *Bertin*, contrôleur général, depuis miniftre, avait inftitué des fociétés d'agriculture dans chaque généralité. MM. *Trudaine*, intendans des finances, ont été du petit nombre des magiftrats qui ont véritablement aimé les fciences et les arts. Ils ont beaucoup contribué au progrès que les manufactures et le commerce ont faits en France fous le règne de *Louis XV*. Le fils était un des hommes de l'Europe les plus inftruits des vrais principes et des détails de l'adminiftration des Etats.

(3) *J'aime affez faint Benoît, &c.*

Benedict ou *Benoît*, voulut que les mains de fes moines cultivaffent la

Méritaffent de vivre en guidant la charrue,
En creufant des canaux, en défrichant des bois;
Mais je fuis peu content du bon homme François: (4)
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueufer dans la rue,
Et voulut que fes fils, robuftes fainéans,
Fiffent ferment à DIEU de vivre à nos dépens.
DIEU veut que l'on travaille et que l'on s'évertue;
Et le fot mari d'Eve au paradis d'Eden
Reçut un ordre exprès d'arranger fon jardin. (5)
C'eft la première loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eût mangé la moitié de fa pomme.
Mais ne détournons point nos mains et nos regards,
Ni des autres emplois, ni fur-tout des beaux arts.
Il eft des temps pour tout; et lorfqu'en mes vallées,
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelque malheureux ma main sèche les pleurs,
Sur la fcène à Paris j'en fais verfer peut-être;

terre. Elles ont été employées à d'autres travaux, à donner des éditions des Pères, à les commenter, à copier d'anciens titres, et à en faire. Plufieurs de leurs abbés réguliers font devenus évêques; plufieurs ont eu des richeffes immenfes.

(4) . . . . *Du bon homme François.*

François d'Affife, en inftituant les mendians, fit un mal beaucoup plus grand. Ce fut un impôt exorbitant mis fur le pauvre peuple, qui n'ofa refufer fon tribut d'aumône à des moines qui difaient la meffe et qui confeffaient: de forte qu'encore aujourd'hui, dans les pays catholiques romains, le payfan, après avoir payé le roi, fon feigneur et fon curé, eft encore forcé de donner le pain de fes enfans à des cordeliers et à des capucins.

(5) *Reçut un ordre exprès d'arranger fon jardin.*

Cet ordre exprès, que la Genèfe dit avoir été donné de DIEU à l'homme de cultiver fon jardin, fait bien voir quel eft le ridicule de dire que l'homme fut condamné au travail. L'arabe *Job* eft bien plus raifonnable; il dit que l'homme eft né pour travailler, comme l'oifeau pour voler.

Dans Verfaille étonné j'attendris de grands cœurs,
Et, fans croire approcher de Racine mon maître,
Quelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.
Au fond de fon bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie;
La repréfaille eft jufte; et je fais à propos
Confondre les pervers, et me moquer des fots.
En vain fur fon crédit un délateur s'appuie;
Sous fon bonnet quarré, que ma main jette à bas,
Je découvre en riant la tête de Midas.
J'honore Diderot, malgré la calomnie;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie;
Les échos des rochers qui ceignent mon défert,
Répètent après moi le nom de d'Alembert.
Un philofophe eft ferme, et n'a point d'artifice;
Sans efpoir et fans crainte il fait rendre juftice;
Jamais adulateur, et toujours citoyen,
A fon prince attaché fans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies
Qui fe gliffent parfois dans nos académies,
Sans aimer Loyola, condamnant faint Médard, (6)
Des billets qu'on exige il fe rit à l'écart,
Et laiffe aux parlemens à réprimer l'Eglife.
Il s'élève à fon DIEU, quand il foule à fes pieds
Un fatras dégoûtant d'argumens décriés;
Et fon ame inflexible au vrai feul eft foumife.
C'eft ainfi qu'on peut vivre à l'ombre de fes bois,
En guerre avec les fots, en paix avec foi-même,
Gouvernant d'une main le foc de Triptolème,

(6) . . . . *Condamnant faint Médard.*

Voyez les notes fur les convulfions et fur les billets de confeffion, deux ridicules et opprobres de la France, à la fin de la pièce intitulée *le pauvre Diable*, (volume de *Contes et Satires.*)

N 2

Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
La lyre de Racine et le luth de Chapelle.

O vous, à l'amitié dans tous les temps fidelle,
Vous qui, sans préjugés, sans vice, sans travers,
Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
Soutenez mes travaux et ma philosophie :
Vous cultivez les arts ; les arts vous ont suivie.
Le sang du grand Corneille, élevé sous vos yeux, (7)
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux ;
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître.
Son ombre nous console, et nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

EPITRE LXXXIV.

A MADAME ELIE DE BEAUMONT,

En réponse à une épître en vers, au sujet de mademoiselle Corneille.

20 mai 1761.

S'IL est au monde une beauté
Qui de Corneille ait hérité,
Vous possédez cet apanage.
L'enfant dont je me suis chargé (*)
N'a point l'art des vers en partage ;
Vous l'avez, c'est un avantage

(7) *Le sang du grand Corneille*, &c.
Mademoiselle *Corneille* mariée à M. *du Pui*, officier de l'état major.

(*) Mademoiselle *Corneille*.

Qui m'a quelquefois affligé,
Et que doit fuir tout homme ſage.
Ce dangereux et beau talent
Eſt pour vous un ſimple ornement,
Un pompon de plus à votre âge;
Mais quand un homme a le malheur
D'avoir fait en forme un ouvrage,
Et quand il eſt monſieur l'auteur,
C'eſt un métier dont il enrage.

Les vers, la muſique, l'amour
Sont les charmes de notre vie :
Le ſage en a la fantaiſie,
Et fait les goûter tour à tour;
S'y livrer toujours, c'eſt folie.

EPITRE LXXXV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

1765.

Le ſublime en tout genre eſt le don le plus rare;
C'eſt-là le vrai phénix; et ſagement avare
La nature a prévu qu'en nos faibles eſprits
Le beau, s'il eſt commun, doit perdre de ſon prix.
La médiocrité couvre la terre entière;
Les mortels ont à peine une faible lumière,
Quelques vertus ſans force, et des talens bornés.
S'il eſt quelques eſprits par le ciel deſtinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire,
La nature eſt alors prodigue en ſes préſens;
Elle égale dans eux les vertus aux talens.

Le souffle du génie et ses fécondes flammes
N'ont jamais descendu que dans de nobles ames ;
Il faut qu'on en soit digne, et le cœur épuré
Est le seul aliment de ce flambeau sacré.
Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Toi que forma Vénus, et que Minerve anime,
Toi qui ressuscitas sous mes rustiques toîts,
L'Electre de Sophocle aux accens de ta voix,
(Non l'Electre française à la mode soumise,
Pour le galant Itys si galamment éprise ;)
Toi qui peins la nature en osant l'embellir,
Souveraine d'un art que tu sus anoblir,
Toi dont un geste, un mot m'attendrit et m'enflamme,
Si j'aime les talens, je respecte ton ame.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi, (1)
Les vertus que tu peins, je les retrouve en toi ;
Elles sont dans ton cœur ; la vertu que j'encense
N'est pas des voluptés la sévère abstinence.
L'amour, ce don du ciel, digne de son auteur,
Des malheureux humains est le consolateur.
Lui-même il fut un Dieu dans les siècles antiques ;
On en fait un démon chez nos vils fanatiques :
Très-désintéressé sur ce péché charmant,
J'en parle en philosophe, et non pas en amant.
Une femme sensible, et que l'amour engage,
Quand elle est honnête-homme, à mes yeux est un sage.

Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta (2)
Le démon Belphégor et madame Honesta,

(1) La foi, en poësie, signifie la bonne foi.

(2) *La Fontaine*, dans son prologue de Belphégor, dédié à mademoiselle *Champmêlé*, fameuse actrice pour son temps. La déclamation était alors

L'Esope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmêlé vanté la voix aimable,
Ses accens amoureux, et ses sons affétés,
Echo des fades airs que Lambert a notés; (3)
Tu n'étais pas alors; on ne pouvait connaître
Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naître.

Corneille, des Romains peintre majestueux,
T'aurait vue aussi noble, aussi romaine qu'eux.
Le ciel, pour échauffer les glaces de mon âge,
Le ciel me réservait ce flatteur avantage.
Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux
Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui sait penser n'en est point étonnée;
Elle s'en affermit loin d'être consternée;
C'est le creuset du sage: et son or altéré
En renaît plus brillant, en sort plus épuré.
En tous temps, en tous lieux le public est injuste;
Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.
La malice, l'orgueil, un indigne désir
D'abaisser des talens qui font notre plaisir,
De flétrir les beaux arts qui consolent la vie;
Voilà le cœur de l'homme; il est né pour l'envie.

une espèce de chant. *La Motte* a fait des stances pour mademoiselle *Duclos*, dans lesquelles il la loue d'imiter la *Champmêlé*, et ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On est tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand; c'est un familier excessif et ridicule qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toujours se ressentir de la grandeur du sujet, et ne s'avilit jamais par la familiarité. *Baron*, qui avait un jeu si naturel et si vrai, ne tomba jamais dans cette bassesse.

(3) *Lambert*, auteur de quelques airs insipides, très-célèbres avant *Lulli*.

A l'églife, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il eft, il fut ingrat, et le fera toujours.

Du fiècle que j'ai vu tu fais quelle eft la gloire ;
Ce fiècle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le fort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, et celui de Cinna,
Ce qu'effuya Quinault, ce que fouffrit Molière,
Fénélon dans l'exil terminant fa carrière,
Arnaud qui dut jouir du deftin le plus beau,
Arnaud manquant d'afile, et même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
La lumière, il eft vrai, commence à fe répandre;
Avec moins de talens on eft plus éclairé;
Mais le goût s'eft perdu, l'efprit s'eft égaré.
Ce fiècle ridicule eft celui des brochures,
Des chanfons, des extraits, et fur-tout des injures.
La barbarie approche: Apollon indigné
Quitte les bords heureux où fes lois ont régné;
Et fuyant à regret fon parterre et fes loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges. (4)

(4) Mademoifelle *Clairon* venait de quitter le théâtre, et avait été paffer quelque temps à Ferney.

EPITRE LXXXVI.

A M. L'ABBÉ DE LA PORTE.

Tu pouffes trop loin l'amitié,
Abbé, quand tu prends ma défenfe.
Le vil objet de ta vengeance.
Sous ta verge me fait pitié.
Il ne faut point tant de courage
Pour fe battre contre un poltron,
Ni pour écrafer un freron
Dont le nom feul eft un outrage.
Un paffant donne au poliffon
Un coup de fouet fur le vifage:
Ce n'eft que de cette façon
Qu'on corrige un tel perfonnage,
S'il pouvait être corrigé.
Mais on le hue, on le bafoue,
On l'a mille fois fuftigé;
Il fe carre encor dans la boue.
Dans le mépris il eft plongé,
Sur chaque théâtre on le joue:
Ne fuis-je pas affez vengé?

EPITRE LXXXVII.

A HENRI IV.

Sur ce qu'on avait écrit à l'auteur que plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince, pendant la maladie du dauphin, père de LOUIS XVI.

1766.

INTRÉPIDE soldat, vrai chevalier, grand homme,
Bon roi, fidèle ami, tendre et loyal amant,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome,
Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement,
HENRI, tous les Français adorent ta mémoire;
Ton nom devient plus cher et plus grand chaque jour;
Et peut-être, autrefois quand j'ai chanté ta gloire,
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.

Un des beaux rejetons de ta race chérie,
Des marches de ton trône au tombeau descendu,
Te porte en expirant les vœux de ta patrie,
Et les gémissemens de ton peuple éperdu.

Lorsque la mort sur lui levait sa faulx tranchante,
On vit de citoyens une foule tremblante
Entourer ta statue, et la baigner de pleurs;
C'était-là leur autel, et dans tous nos malheurs
On t'implore aujourd'hui comme un Dieu tutélaire.
La fille qui naquit aux chaumes de Nanterre,
Pieusement célèbre en des temps ténébreux, (*a*)
N'entend point nos regrets, n'exauce point nos vœux,

De l'empire français n'eſt point la protectrice.
C'eſt toi, c'eſt ta valeur, ta bonté, ta juſtice
Qui préſide à l'Etat raffermi par tes mains :
Ce n'eſt qu'en t'imitant qu'on a des jours proſpères,
C'eſt l'encens qu'on te doit : les Grecs et les Romains
Invoquaient des héros, et non pas des bergères.

O ſi de mes déſerts, où j'achève mes jours,
Je m'étais fait entendre au fond du ſombre empire!
Si comme au temps d'Orphée, un enfant de la lyre,
De l'ordre des deſtins interrompait le cours!
Si ma voix!.... mais tout cède à leur arrêt ſuprême;
Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art et ſes ſecours,
Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,
Rien ne ſuſpend la mort. Ce monde illimité
Eſt l'eſclave éternel de la fatalité.
A d'immuables lois DIEU ſoumit la nature.

Sur ces monts entaſſés, ſéjour de la froidure,
Au creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux,
Je vois des animaux maigres, pâles, hideux,
Demi-nus, affamés, courbés ſous l'infortune:
Ils ſont hommes pourtant; notre mère commune
A daigné prodiguer des ſoins auſſi puiſſans
A pétrir de ſes mains leur ſubſtance mortelle,
Et le groſſier inſtinct qui dirige leurs ſens,
Qu'à former les vainqueurs de Pharſale et d'Arbelle.
Au livre des deſtins tous leurs jours ſont comptés;
Les tiens l'étaient auſſi. Ces dures vérités
Epouvantent le lâche, et conſolent le ſage.
Tout eſt égal au monde; un mourant n'a point d'âge;
Le dauphin le diſait au ſein de la grandeur,
Au printemps de ſa vie, au comble du bonheur;

Il l'a dit en mourant, de sa voix affaiblie,
A son fils, à son père, à la cour attendrie.
O toi, triste témoin de son dernier moment,
Qui lis de sa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda sa gloire,
Quels funestes exploits assurent sa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit sur la terre..... il t'apprit à mourir.

VARIANTES.

(*a*) *Pieusement célèbre en des temps ténébreux*,
A vu sans s'alarmer qu'on t'adressât des vœux.
Elle-même avec nous t'eût rendu cet hommage ;
Tu l'as trop mérité, c'est toi, c'est ton courage
Qui préside à l'Etat raffermi par tes mains, &c.

EPITRE LXXXVIII.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

1766.

CROYEZ qu'un vieillard cacochime,
Chargé de ſoixante et douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque ſens,
Son ame et ſon corps au régime.

DIEU fit la douce illuſion
Pour les heureux fous du bel âge;
Pour les vieux fous, l'ambition,
Et la retraite pour le ſage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même et Saint-Aulaire,
Tiraient encor quelque chanſon
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples ſont trompeurs;
Et quand les derniers jours d'automne
Laiſſent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne:
Les bergères et les paſteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque de ſes vilains doigts
Marquait d'un ſept avec un trois

La tête froide et peu penſante
De Fleuri qui donna des lois
A notre France languiſſante.
Il porta le ſceptre des rois,
Et le garda juſqu'à nonante.

Régner eſt un amuſement
Pour un vieillard triſte et peſant,
De toute autre choſe incapable;
Mais vieux bel-eſprit, vieux amant,
Vieux chanteur eſt inſupportable.

C'eſt à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suiſſe admire
Le crayon, la proſe et les vers,
Et les petits contes pour rire,
C'eſt à vous de chanter Thémire,
Et de briller dans un feſtin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

EPITRE LXXXIX.

A M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Si vous brillez à votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empreſſent d'éclore,
Lorſque mon terrain languiſſant
Eſt dégarni des dons de Flore;

Si votre voix jeune et sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je fredonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;
Si des Grâces, qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant;
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore;
Tout cela peut m'humilier;
Mais je n'y vois point de remède.
Il faut bien que l'on me succède;
Et j'aime en vous mon héritier.

EPITRE XC.

A M. DE CHABANON,

Qui dans une pièce de vers exhortait l'auteur à quitter l'étude de la métaphysique pour la poësie.

1767.

AIMABLE amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge heureux
Des voluptés et du génie:
Abandonnez-vous à leurs feux.
Ceux de mon ame appesantie
Ne sont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.
La fleur de la saison passée
Par d'autres fleurs est remplacée.

Une ſultane avec dépit,
Dans le vieux ſérail délaiſſée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand-ſeigneur l'a chaſſée.

Lorſqu'Elie était décrépit,
Il s'enfuit, laiſſant ſon eſprit
A ſon jeune élève Eliſée.
Ma muſe eſt de moi trop laſſée :
Elle me quitte, et vous chérit;
Elle ſera mieux careſſée.

EPITRE XCI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Des contraires bel aſſemblage,
Vous qui, ſous l'air d'un papillon,
Cachez les ſentimens d'un ſage,
Revolez de mon hermitage
A votre brillant tourbillon;
Allez chercher l'illuſion
Compagne heureuſe du bel âge.
Que votre imagination
Toujours forte, toujours légère,
Entre Boufflers et Voiſenon
Répande cent traits de lumière;
Que Diane, (1) que les Amours
Partagent vos nuits et vos jours;
S'il vous reſte en ce train de vie,

(1) Madame de *Saint-Julien* aimait beaucoup la chaſſe.

Dans

Dans un temps ſi bien employé,
Quelques momens pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie;
J'aurais encor la fantaiſie
D'être au nombre de vos amans;
Je cède ces honneurs charmans
Au doyen de l'académie. (2)
Mais quand j'aurai quatre-vingts ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpaſſer la galanterie,
S'ils me ſurpaſſent en talens.

Ces petits vers froids et coulans
Sentent un peu la décadence :
On m'aſſure qu'en plus d'un ſens
Il en eſt tout de même en France.
Le bon temps reviendra, je penſe;
Et j'ai la plus ferme eſpérance
Dans un de meſſieurs vos parens. (3)

(2) M. de *Moncrif* qui avait plus de 90 ans.

(3) M. le duc de *Choiſeul*.

EPITRE XCII.

A MON VAISSEAU. (1)

1768.

O Vaiſſeau qui portes mon nom,
Puiſſes-tu comme moi réſiſter aux orages!
L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permeſſe d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats ſauvages
Que Jean-Jacque a vantés dans ſon nouveau jargon.
Va débarquer ſur ces rivages
Patouillet, Nonotte et Fréron;
A moins qu'aux chantiers de Toulon
Ils ne ſervent le roi noblement et ſans gages.

Mais non, ton ſort t'appelle aux dunes d'Albion;
Tu verras dans les champs qu'arroſe la Tamiſe
La Liberté ſuperbe auprès du trône aſſiſe;
Le chapeau qui la couvre eſt orné de lauriers;
Et malgré ſes partis, ſa fougue et ſa licence,
Elle tient dans ſes mains la corne d'abondance
Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guère
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou ſi ton breton nautonnier,
Te conduit près de Naple, en ce ſéjour fertile
Qui fait bien plus de cas du ſang de ſaint Janvier
Que de la cendre de Virgile.

(1) Une compagnie de Nantes venait de mettre en mer un beau vaiſſeau qu'elle a nommé le *Voltaire*.

Ne va point fur le Tibre; il n'eft plus de talens,
Plus de héros, plus de grand homme;
Chez ce peuple de conquérans
Il eft un pape, et plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois fépara
Le redoutable fils d'Alcmène,
Qui dompta les lions, fous qui l'hydre expira,
Et qui des Dieux jaloux brava toujours la haine.
Tu verras en Efpagne un Alcide nouveau, (2)
Vainqueur d'une hydre plus fatale;
Des fuperftitions déchirant le bandeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau
De l'inquifition la puiffance infernale.
Dis-lui qu'il eft en France un mortel qui l'égale;
Car tu parles, fans doute, ainfi que le vaiffeau
Qui tranfporta dans la Colchide
Les deux jumeaux divins, Jafon, Orphée, Alcide:
Baptifé fous mon nom tu parles hardiment:
Que ne diras-tu point des énormes fottifes,
Que mes chers Français ont commifes
Sur l'un et fur l'autre élément!

Tu brûles de partir, attends, demeure, arrête;
Je prétends m'embarquer, attends-moi, je te joins:
Libre de paffions et d'erreurs et de foins,
J'ai fu de mon afile écarter la tempête;
Mais dans mes prés fleuris, dans mes fombres forêts,
Dans l'abondance et dans la paix,
Mon ame eft encore inquiète:

(2) M. le comte d'*Aranda*.

EPITRE XCIII.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

1769.

CHANTRE des vrais plaiſirs, harmonieux émule
Du paſteur de Mantoue et du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature et qui l'embelliſſez,
Que vos Saiſons m'ont plu! que mes ſens émouſſés
A votre aimable voix ſe ſentirent renaître!
Que j'aime, en vous liſant, ma retraite champêtre!
Je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez.
Dans ces champs malheureux ſi long-temps déſertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance;
J'ai fait fleurir la paix, et régner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés:
Ces granges, ces hameaux déſormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons raſſemblés, ce ſont-là mes ouvrages;
Ouvrages fortunés, dont le ſuccès conſtant
De la mode et du goût n'eſt jamais dépendant:
Ouvrages plus chéris que Mérope et Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits de la ſatire. (*a*)

Heureux qui peut chanter les jardins et les bois,
Les charmes de l'amour, l'honneur des grands exploits;
Et, parcourant des arts la flatteuſe carrière,
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière!
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir ſagement un champêtre ſéjour,

Entendre autour de lui cent voix qui le béniſſent!
De ſes heureux ſuccès quelques fripons gémiſſent.
Un vil cagot mitré, (1) tyran des gens de bien,
Va l'accuſer en cour de n'être pas chrétien.
Le ſage miniſtère écoute avec ſurpriſe;
Il reconnaît Tartuffe, et rit de ſa ſottiſe.

Cependant le vieillard achève ſes moiſſons:
Le pauvre en eſt nourri; ſes chanvres, ſes toiſons
Habillent décemment le berger, la bergère;
Il unit par l'hymen Mœris avec Glycère;
Il donne une chaſuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en DIEU.
Ainſi dans l'allégreſſe il achève ſa vie.

Ce n'eſt qu'au ſucceſſeur du chantre d'Auſonie
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par ſon beau coloris,
D'inſpirer aux humains le goût de la retraite.
Mais de nos chers Français la nobleſſe inquiète,
Pouvant régner chez ſoi, va ramper dans les cours:
Les folles vanités conſument ſes beaux jours;
Le vrai ſéjour de l'homme eſt un exil pour elle.

Plutus eſt dans Paris, et c'eſt là qu'il appelle
Les voiſins de l'Adour, et du Rhône et du Var;

(1) On ne ſait quel eſt le miſérable brouillon dont l'auteur veut parler ici; dès que nous en ſerons informés, nous lui rendrons toute la juſtice qu'il mérite.

N. B. Il s'agit ici du nommé *Biord*, évêque d'Anneci, lequel propoſa à M. le duc de *Choiſeul* de faire enlever M. de *Voltaire* de ſon château, attendu que ſa préſence empêchait *Biord* de faire croire la préſence réelle aux Génevois. Le miniſtre lui répondit avec le mépris que méritaient ſa ſottiſe, ſon inſolence et ſa méchanceté. *Biord* croire que ſon nom l'emportera ſur celui de l'auteur d'*Alzire* et de *Mahomet !* un prêtre ordonner au nom de DIEU d'arracher un vieillard de ſon aſile, propoſer à un miniſtre de violer les lois de l'humanité et celles de la nation!

Tous viennent à genoux environner ſon char.
Les uns montent deſſus ; les autres dans la boue
Baiſent en ſoupirant les rayons de ſa roue.
Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
Des laquais de Paris s'en va groſſir l'armée :
Il ſert d'un vieux traitant la maîtreſſe affamée ;
De ſergent des impôts il obtient un emploi ;
Il vient dans ſon hameau, tout fier, de par le roi
Fait des procès-verbaux, tyranniſe, empriſonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Et traîne en des cachots le père et les enfans.

Vous le ſavez, grand DIEU ! j'ai vu des innocens,
Sur le faux expoſé de ces loups mercenaires,
Pour cinq ſous de tabac envoyés aux galères.

Chers enfans de Cérès, ô chers agriculteurs !
Vertueux nourriciers de vos perſécuteurs,
Juſqu'à quand ſerez-vous, vers ces triſtes frontières,
Ecraſés ſans pitié ſous ces mains meurtrières ?
Ne vous ai-je aſſemblés que pour vous voir périr,
En maudiſſant les champs que vos mains font fleurir !
Un temps viendra, ſans doute, où des lois plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes :
Dans un monde nouveau vous aurez un ſoutien,
Car pour ce monde-ci je n'en eſpère rien.

Extremum quod te alloquor, hoc eſt.

VARIANTES.

(*a*) Ouvrages fortunés dont l'illuſtre Fréron,
Le divin Patouillet, monſieur l'abbé Guyon
Ne pourront dans ma ferme abolir la mémoire :
Qu'ils m'en laiſſent jouir, ils ont aſſez de gloire.

EPITRE XCIV.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

1769.

Des dames de Paris Boileau fit la ſatire.
De la moitié du monde, hélas, faut-il médire!
Jean-Jacque, aſſez connu par ſes témérités,
En nouveau Diogène aboie à nos beautés.
Il leur a préféré l'innocente faibleſſe,
Les faciles appas de ſa groſſe ſuiſſeſſe,
Qui contre ſon amant ayant peu combattu
Se défait d'un faux germe, et garde ſa vertu.
Mais nos dames, dit-il, ſont fauſſes et galantes,
Sans eſprit, ſans pudeur et fort impertinentes.
Elles ont l'air hautain, mais l'acceuil familier,
Le ton d'un petit maître et l'œil d'un grenadier.
O le méchant eſprit! gardez-vous bien de lire
De ce grave inſenſé l'inſipide délire.

Auteurs mieux élevés, fêtez dans vos écrits
Les dames de Verſaille et celles de Paris.
Etudiez leur goût; vous trouverez chez elles
De l'eſprit ſans effort, des grâces naturelles,
De l'art de converſer les naïves douceurs,
L'honnête liberté qui réforma nos mœurs;
Et tous ces agrémens que ſouvent Polymnie
Dédaigna d'accorder aux hommes de génie.

Ne connaiſſez-vous point une femme de bien
Aimable en ſes propos, décente en ſon maintien,

Belle ſans être vaine, inſtruite et pourtant ſage?
Elle n'eſt pas pour vous ; mais briguez ſon ſuffrage.

Après un tel portrait cherchez-vous encor plus ?
Avec tous les attraits vous faut-il des vertus ?
Faites-vous préſenter par certain ſecrétaire
Chez certaine beauté dont le nom doit ſe taire;
C'eſt Vénus-Uranie, épouſe du dieu Mars.
C'eſt elle dont l'eſprit anime les beaux arts;
Non celle qu'on voyait ſous le fils de Cynire
De ſon fripon d'enfant ſuivant l'injuſte empire,
Entre Adonis et Mars partager ſes faveurs.

Il eſt vrai qu'en ſa cour il eſt très-peu d'auteurs ;
Dans le palais des dieux elle vit retirée.
Vénus eſt philoſophe aux ſein de l'empyrée.
Mais ſa philoſophie eſt de faire du bien ;
Elle exige ſur-tout que je n'en diſe rien.
Sur mille infortunés que ſa bonté conſole
J'ai promis le ſecret, et je lui tiens parole.

Toi qui peignis ſi bien, dans un ſtyle épuré, (1)
Une tendre novice, un honnête curé,
Toi dont le goût formé voudrait encor s'inſtruire,
Entre Mars et Vénus tache de t'introduire ;
Déjà de leurs bienfaits tu connais le pouvoir :
Il eſt un plus grand bien, c'eſt celui de les voir.
Mais ce bonheur eſt rare, et le dieu de la guerre
Garde ſon cabinet dont on n'approche guère.
Je ſais plus d'un brave homme à ſa porte aſſidu
Qui lui doit ſa fortune et ne l'a jamais vu.
Il faut entrer pourtant ; il faut que les Apelles
Puiſſent à leur plaiſir contempler leurs modèles,

(1) L'auteur de *Mélanie.*

Et pleins de leurs vertus, ainſi que de leurs traits,
En tranſmettre à nos yeux de fidèles portraits.

Tes vers feront plus beaux, et ta muſe plus fière
D'un pas plus aſſuré va fournir ſa carrière.
Courtin jadis en vers à Sonning dit : *Adieu*,
Faites mes complimens à l'abbé de Chaulieu :
Moi, je te dis en proſe : Enfant de l'harmonie,
Préſente mon hommage à Vénus-Uranie.

EPITRE XCV.

A BOILEAU, OU MON TESTAMENT.

1 7 6 9.

BOILEAU, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, et flatteur de Louis;
Mais oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile;
Dans la cour du palais je naquis ton voiſin;
De ton ſiècle brillant mes yeux virent la fin;
Siècle de grands talens, bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, ſut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maiſon d'Auteuil,
Qui, chez toi, pour rimer, planta le chèvrefeuil. (1)
Chez ton neveu Dongois (2) je paſſai mon enfance,

(1) *Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,*
Qui dirige chez moi l'if et le chèvrefeuil.
La maiſon était fort vilaine et le jardin auſſi.

(2) *Boileau* a dit quelque part : M. *Dongois, mon illuſtre neveu.* C'était un greffier du parlement, qui demeurait dans la cour du palais avec toute la famille de *Boileau*.

Bon bourgeois, qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis, (3)
Qui voulaient, pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères;
Ces petits beaux esprits craignaient la vérité,
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avait du goût, Louis aimait la gloire:
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire;
Et satirique heureux, par ton prince avoué,
Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.

Bientôt les courtisans, ces singes de leur maître,
Surent tes vers par cœur, et crurent s'y connaître:
On admira dans toi jusqu'au style un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur;
Et sur l'Amour de DIEU ta triste psalmodie,
Du haineux jansénisté en son temps applaudie;
Et l'Equivoque même, enfant plus ténébreux,
D'un père sans vigueur avorton malheureux.
Des Muses dans ce temps au pied du trône assises
On aimait les talens, on passait les sottises.
Un maudit écossais, chassé de son pays,
Vint changer tout en France, et gâta nos esprits.

(3) *A l'hôtel Rambouillet, &c.*

L'hôtel *Rambouillet* se déchaîna long-temps contre *Boileau*, qui avait accablé, dans ses satires, *Chapelain*, très-estimé et recherché dans cette maison, mauvais poëte, à la vérité, mais homme fort savant, et, ce qui est étonnant, bon critique; *Cotin*, non moins plat poëte, et de plus, plat prédicateur, mais homme de lettres et aimable dans la société; d'autres encore, dont aucun ne lui avait donné le moindre sujet de plainte. Il n'en est pas de même de notre auteur; il n'a jamais rendu ridicules que ceux qui l'ont attaqué; et en cela il a très-bien fait, et nous l'exhortons à continuer.

L'Efpoir trompeur et vain, l'Avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terraffon (4) calculant fon fyftême,
Répandaient à grands flots leurs papiers impofteurs,
Vidaient nos coffres forts, et corrómpaient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'efprit : la fombre arithmétique
Succéda dans Paris à ton art poëtique.
Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur,
Lifaient pour tous écrits des billets au porteur.
On paffa du Permeffe au rivage du Gange,
Et le facré vallon fut la place du change.

Le ciel nous envoya, dans ces temps corrompus,
Le fage et doux pafteur des brebis de Fréjus,
Econome cenfé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir fuprême.
La France était bleffée : il laiffa ce grand corps
Reprendre un nouveau fang, raffermir fes refforts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais fi Fleuri fut fage, il n'eut rien de fublime;
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts,
Il négligeait les arts, il aimait peu les vers.
(Pardon, fi contre moi fon ombre s'en irrite,)
Mais il fut en fecret jaloux de tout mérite.

(4) *Sous l'abbé Terraffon*, &c.

L'abbé *Terraffon*, traducteur de *Diodore* de Sicile, philofophe et favant, mais entêté du fyftême de *Lafs* : il fit imprimer, le 21 juin 1720, une brochure dans laquelle il démontrait que les billets de banque étaient fort préférables à l'argent, parce que le billet avait un prix invariable. Les colporteurs qui debitaient fa brochure criaient en même temps un arrêt qui réduifait les billets à moitié. Il fut ruiné par ce fyftême même qu'il avait tant prêché. Ce fut lui qui, dans le temps où l'on rembourfait en papier toutes les rentes, propofa à *Lafs* de rembourfer la religion catholique. *Lafs* lui répondit que l'Eglife n'était pas fi fotte, et qu'il lui fallait de l'argent comptant.

Je l'ai vu refuser, poliment inhumain,
Une place à Racine, (5) à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raison rivaux évangéliques,
Et, des dons de l'esprit dévots persécuteurs,
S'acharnaient à l'envi sur les pauvres auteurs.
Du faubourg Saint-Médard les dogues aboyèrent,
Et les renards d'Ignace avec eux se glissèrent.
J'ai vu ces factions, semblables aux brigands,
Rassemblés dans un bois pour voler les passans;
Et combattant entre eux pour diviser leur proie,
De leur guerre intestine ils m'ont donné la joie.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chassé,
Maudit comme les juifs, et comme eux dispersé;
L'autre plus méprisé tombant dans la poussière,
Avec Guyon, (6) Fréron, Nonotte et Sorinière.

Mais parmi ces faquins l'un sur l'autre expirans,
Au milieu des billets exigés des mourans,
Dans cet amas confus d'opprobre et de misère
Qui distingue mon siècle et fait son caractère,
Quels chants pouvaient former les enfans des neuf Sœurs?
Sous un ciel orageux, dans ces temps destructeurs,
Des chantres de nos bois les voix sont étouffées,
Aux siècles des Midas on ne voit point d'Orphées.
Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier:
De dépit et de honte il a brisé sa lyre.

(5) *Louis Racine*, fils du grand *Racine*.

(6) *Avec Guyon, &c.*

Guyon auteur de plusieurs livres, comme de l'*Oracle des philosophes*. *Fréron* est connu; *Nonotte* est, ainsi que *Fréron*, un ex-jésuite et un folliculaire; *Sorinière*, nous ne savons quel est cet auteur.

Ce temps eſt, réponds-tu, très-bon pour la ſatire.
Mais quoi, puis-je en mes vers, aiguiſant un bon mot,
Affliger ſans raiſon l'amour propre d'un ſot?
Des Cotins de mon temps pourſuivre la racaille,
Et railler un Coger dont tout Paris ſe raille?
Non, ma muſe m'appelle à de plus hauts emplois;
A chanter la vertu j'ai conſacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécille encenſe,
J'oſe aux perſécuteurs prêcher la tolérance;
Je dis au riche avare, aſſiſte l'indigent;
Au miniſtre des lois, protége l'innocent;
Au docteur tonſuré, ſois humble et charitable,
Et garde-toi ſur-tout de damner ton ſemblable.
Malgré ſoixante hivers eſcortés de ſeize ans, (7)
Je fais au monde encore entendre mes accens.
Du fond de mes déſerts aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé, je demande juſtice: (8)
Je l'obtiendrai, ſans doute, et cette même main
Qui ranima la veuve, et vengea l'orphelin,
Soutiendra juſqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proſcrite et non déshonorée.

(7) . . . . . . *Eſcortés de ſeize ans.*

L'auteur aurait dû dire dix-ſept, mais apparemment dix-ſept aurait gâté le vers.

(8) *Pour Sirven, &c.*

Sirven eſt cet homme ſi innocent et ſi connu dont M. de *Voltaire* prit la défenſe. Les juges l'avaient condamné lui et ſa femme au dernier ſupplice. Le procureur fiſcal de cette juridiction, nommé *Trinquet*, donna les concluſions ſuivantes : *Je requiers que l'accuſé duement atteint et convaincu de parricide ſoit banni pour dix ans.* Ce *Trinquet* était ivre, ſans doute, quand il conclut ainſi : mais les juges ! et c'eſt de pareils imbécilles barbares que dépend la vie des hommes ! A la fin M. de *Voltaire* eſt venu à bout de faire rendre juſtice à cette famille.

Ainſi je fais trembler dans mes derniers momens,
Et les pédans jaloux, et les petits tyrans.
J'oſe agir ſans rien craindre, ainſi que j'oſe écrire.
Je fais le bien que j'aime ; et voilà ma ſatire.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Déteſtables cagots, infames délateurs ;
Je vais mourir content. Le ſiècle qui doit naître,
De vos traits empeſtés me vengera peut-être.
Oui, déjà Saint-Lambert, en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs ;
Aux ſons harmonieux de ſon luth noble et tendre,
Mes manes conſolés chez les morts vont deſcendre.
Nous nous verrons, BOILEAU, tu me préſenteras
Chapelain, Scudéri, Perrin, Pradon, Coras ;
Je pourrais t'amener enchaînés ſur mes traces
Nos Zoïles honteux, ſucceſſeurs des Garaſſes. (9)
Minos entre eux et moi va bientôt prononcer :
Des ſerpens d'Alecton nous les verrons feſſer ;
Mais je veux avec toi baiſer dans l'Elyſée
La main qui nous peignit l'épouſe de Théſée.
J'embraſſerai Quinault, en duſſes-tu crever.
Et ſi ton goût ſévère a pu déſapprouver
Du brillant Torquato le ſéduiſant ouvrage,
Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badaux effarés dire mon ſentiment ;
Je veux le dire encor dans ces royaumes ſombres :
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.

(9) *Nos Zoïles honteux, ſucceſſeurs des Garaſſes.*
Garaſſe, jéſuite fameux par l'excès de ſes bêtiſes et de ſes fureurs. Il fut le délateur et le calomniateur de *Théophile*, auquel il penſa en coûter la vie, dans un temps où il y avait beaucoup de juges auſſi abſurdes que *Garaſſe*.

A table avec Vendôme, et Chapelle et Chaulieu,
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon, dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur auſtère.
Partons. Dépêche-toi, curé de mon hameau,
Viens de ton eau bénite aſperger mon caveau.

EPITRE XCVI.

A MONSIEUR PIGAL. (1)

1770.

CHER Phidias, votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur;
Mais quand votre main s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous agacez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur,
Qui depuis ſi long-temps me hue.
L'ami Fréron, ce barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de ſa main crochue
Mutilera votre labeur.

Attendez que le deſtructeur
Qui nous conſume et qui nous tue,
Le Temps, aidé de mon paſteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.

(1) Dans le commentaire hiſtorique ſur ſa vie, M. de *Voltaire* a rapporté cette épître, *écrite*, dit-il, *d'un ſtyle peut-être un peu trop burleſque.* Il l'a depuis corrigée telle qu'on la voit ici.

Que

Que ferez-vous d'un pauvre auteur,
Dont la taille et le cou de grue,
Et la mine très-peu joufflue
Feront rire le connaiſſeur?

Sculptez-nous quelque beauté nue,
De qui la chair blanche et dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur;
Et qui dans ſon ame inſinue
Ces doux déſirs et cette ardeur,
Dont Pigmalion le ſculpteur,
Votre digne prédéceſſeur,
Brûla, ſi la fable en eſt crue.

Au marbre il ſut donner un cœur,
Cinq ſens, inſtrumens du bonheur,
Une ame en ces ſens répandue;
Et ſoudain fille devenue,
Cette fille reſta pourvue
De doux appas que ſa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus diſſolue
Que ſon père et ſon créateur.
Que cet exemple ſi flatteur
Par vos beaux ſoins ſe perpétue!

EPITRE XCVII.

A L'AUTEUR

DU LIVRE DES *TROIS IMPOSTEURS.* (1)

1771.

Insipide écrivain, qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes Trois Imposteurs,
D'où vient que, sans esprit, tu fais le quatrième?
Pourquoi, pauvre ennemi de l'essence suprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur,
Et les œuvres de l'homme avec DIEU, son auteur?...
Corrige le valet, mais respecte le maître;
DIEU ne doit point pâtir des sottises du prêtre:
Reconnaissons ce DIEU, quoique très-mal servi.

De lézards et de rats mon logis est rempli;
Mais l'architecte existe, et quiconque le nie,
Sous le manteau du sage est atteint de manie.
Consulte Zoroastre, et Minos et Solon,
Et le martyr Socrate, et le grand Cicéron;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce systême sublime à l'homme est nécessaire.
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.

(1) Ce livre des *Trois imposteurs* est un très-mauvais ouvrage, plein d'un athéisme grossier, sans esprit et sans philosophie.

Si les cieux, dépouillés de ſon empreinte auguſte,
Pouvaient ceſſer jamais de le manifeſter,
Si DIEU n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.
Que le ſage l'annonce, et que les rois le craignent.
Rois, ſi vous m'opprimez, ſi vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent, que vous faites couler,
Mon vengeur eſt au ciel; apprennez à trembler.
Tel eſt au moins le fruit d'une utile croyance.

Mais toi, raiſonneur faux, dont la triſte imprudence
Dans le chemin du crime oſe les raſſurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer?
Tes enfans à ta voix feront-ils plus dociles?
Tes amis au beſoin plus sûrs et plus utiles?
Ta femme plus honnête? et ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en DIEU, va-t-il mieux te payer?...
Ah! laiſſons aux humains la crainte et l'eſpérance.

Tu m'objectes en vain l'hypocrite inſolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
Des Céſars avilis la grandeur uſurpée,
Un prêtre au capitole où triompha Pompée,
Des faquins en ſandale, excrément des humains,
Trempant dans notre ſang leurs déteſtables mains;
Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
Et de Paris ſanglant les horribles matines:
Je connais mieux que toi ces affreux monumens;
Je les ai ſous ma plume expoſés cinquante ans.
Mais de ce fanatiſme ennemi formidable,
J'ai fait adorer DIEU, quand j'ai vaincu le diable.

Je diſtinguai toujours de la religion
Les malheurs qu'apporta la ſuperſtition.
L'Europe m'en ſut gré ; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Patouillet m'injuriait en vain.

J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.
On les vit oppoſer, par une erreur fatale,
Les abus aux abus, le ſcandale au ſcandale;
Parmi les factions ardens à ſe jeter,
Ils condamnaient le pape, et voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut long-temps déſolée.
Ils ont troublé la terre, et je l'ai conſolée.
J'ai dit aux diſputans l'un ſur l'autre acharnés :
Ceſſez, impertinens, ceſſez, infortunés;
Très-ſots enfans de DIEU, chériſſez-vous en frères,
Et ne vous mordez plus pour d'abſurdes chimères.
Les gens de bien m'ont cru : les fripons écraſés
En ont pouſſé des cris du ſage mépriſés;
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantiſme
De tout eſprit bien fait devient le catéchiſme.

Je vois venir de loin ces temps, ces jours ſereins,
Où la philoſophie éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître;
Le fanatiſme affreux tremblera d'y paraître:
On aura moins de dogme avec plus de vertu.

Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'amènera plus deux témoins à ſa ſuite, (2)
Jurer quelle eſt ſa foi, mais quelle eſt ſa conduite.

(2) En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux témoins qui dépoſent de la catholicité du récipiendaire.

A l'attrayante sœur d'un gros bénéficier,
Un amant huguenot pourra se marier :
Des trésors de Lorette, amassés pour Marie,
On verra l'indigence habillée et nourrie :
Les enfans de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
Le turc, sans s'informer si l'iman lui pardonne,
Chez l'abbé Tamponet ira boire en sorbonne. (3)
Mes neveux souperont sans rancune et gaîment
Avec les héritiers des frères Pompignan;
Ils pourront pardonner au pincé la Blétrie (4)
D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie.
Entre les beaux esprits on verra l'union :
Mais qui pourra jamais souper avec Fréron ?

(3) *Tamponet* était en effet docteur de sorbonne.

(4) *La Blétrie*, à ce qu'on m'a rapporté, a imprimé que j'avais oublié de me faire enterrer.

EPITRE XCVIII.

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE, CATHERINE II.

1771.

ELEVE d'Apollon, de Thémis et de Mars,
Qui ſur ton trône auguſte as placé les beaux arts,
Qui penſes en grand homme, et qui permets qu'on penſe;
Toi, qu'on voit triompher du tyran de Byzance,
Et des ſots préjugés, tyrans plus odieux;
Prête à ma faible voix des ſons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint rends ſa clarté première :
C'eſt du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

On m'a trop accuſé d'aimer peu Mouſtapha;
Ses viſirs, ſes divans, ſon muphti, ſes fetfa;
Fetſa ! ce mot arabe eſt bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point chez Racine et Corneille;
Du Dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
On l'exprime en français par *lettres de cachet*.

Oui, je les hais, MADAME, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un turc à ſon plaiſir ſe joue
Des droits de la nature et des jours des humains;
Qu'un bacha dans mon ſang trempe à ſon gré ſes mains;
Que, prenant pour ſa loi ſa pure fantaiſie,
Le viſir au bacha puiſſe arracher la vie,
Et qu'un heureux ſultan, dans le ſein du loiſir,
Ait le droit de ſerrer le cou de ſon viſir.
Ce code en mon eſprit fait naître des ſcrupules.

Je ne ſaurais ſouffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les groſſières hauteurs (1)
Font ſubir gravement à nos ambaſſadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Ruſſie.
Je ſuis homme, je penſe; et je te remercie.

Puiſſent les Dieux ſur-tout, ſi ces Dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels;
Puiſſent ces purs eſprits émanés du grand Être,
Ces moteurs des deſtins, ces confidens du maître,
Que jadis dans la Gréce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon, (2)

(1) *Que d'un faquin châtré, &c.*

Le chiaoux bacha, qui eſt d'ordinaire un eunuque blanc, veut toujours prendre la main ſur l'ambaſſadeur, quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche, il faut, ſi un ambaſſadeur ſe trouve ſur ſon paſſage, qu'il s'arrête juſqu'à ce que tout le cortége de l'eunuque ſoit paſſé. Il en eſt à plus forte raiſon de même avec le grand viſir, les deux cadileskers et le muphti; mais l'excès de l'inſolence barbare eſt de faire enfermer au château des ſept tours les ambaſſadeurs des puiſſances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le ſultan *Mouſtapha*, avant de déclarer la guerre à la Ruſſie, a commencé par mettre en priſon le réſident *Obreskow*, au mépris du droit des gens.

(2) . . . . *aux champs de Marathon*,

On connaît aſſez les batailles de Marathon, de Platée et de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par *Miltiade* et neuf autres chefs ſes collégues, qui n'avaient que dix mille athéniens contre cent mille hommes de pied et dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perſe, *Darius*. Cet événement reſſemble à la bataille de Poitiers; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'eſt qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers, et qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reſte il n'eſt pas bien ſûr que les Perſes fuſſent au nombre de cent dix mille; il faut toujours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine eſt un combat naval dans lequel *Thémiſtocle* défit la flotte de *Xerxès*, après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée eſt encore plus ſurprenante; les Athéniens avânt cette guerre n'avaient jamais combattû ſur mer.

Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine;
Que, ſortant des débris qui couvrent ſa ruine,
Athènes reſſuſcite à ta puiſſante voix!

Rends-lui ſon nom, ſes Dieux, ſes talens et ſes lois.
Les deſcendans d'Hercule et la race d'Homère,
Sans cœur et ſans eſprit couchés dans la pouſſière,
A leurs divins aïeux craignant de reſſembler,
Sont des fripons rampans qu'un aga fait trembler. (3)
Ainſi dans la cité d'Horace et de Scévole,
On voit des récollets aux murs du Capitole.
Ainſi cette Circé, qui ſavait dans ſon temps
Diſpoſer de la lune et des quatre élémens,
Gourmandant la nature au gré de ſon caprice,
Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulyſſe.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux;
Ton eſprit à la fin ſe répandra ſur eux.
Ce n'eſt point le climat qui fait ce que nous ſommes.

C'eſt à peu-près ainſi que la petite flotte de l'impératrice *Catherine II*, ſous le commandement du comte *Alexis Orlof*, a détruit entièrement la flotte ottomane, le 6 juin 1770. Le nom d'*Orlof* n'eſt pas ſi harmonieux que celui de *Miltiade*, mais doit aller de même à la poſtérité.

La journée de Platée eſt ſemblable à celle de Marathon. *Ariſtide* et *Pauſanias*, avec environ ſoixante mille grecs, défirent entièrement une armée de cinq cents mille Perſes, ſelon *Diodore* de Sicile; ſuppoſé qu'une armée de cinq cents mille hommes ait pu ſe mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce eſt coupée. *Mardonius*, chef de l'armée perſane, y fut tué; ſuppoſé qu'un perſe ſe ſoit jamais appelé *Mardonius*, ce qui eſt auſſi ridicule que ſi on l'avait appelé *Villars* ou *Turenne*.

Xerxès poſſédait les mêmes pays que *Mouſtapha*. Le comte de *Romanzow* a battu le grand viſir turc, comme *Pauſanias* et *Ariſtide* battirent celui de *Xerxès*; mais il n'a pas eu à faire à cinq cents mille turcs: nous ſommes plus modeſtes aujourd'hui.

(3) *Sont des fripons rampans, &c.*

Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas ſecondé les Ruſſes comme ils devaient.

Pierre était créateur, il a formé des hommes.
Tu formes des héros..... Ce sont les souverains
Qui font le caractère et les mœurs des humains.
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :
Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre. (4)
Ce grand homme a raison. Les exemples d'un roi
Feraient oublier DIEU, la nature et la loi.
Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.

Qu'un vieux sultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil et d'un repos fatal,
Ses bachas assoupis le serviront fort mal.
Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes;
Tous ses jours sont marqués de combats et de fêtes;
Elle donne le bal, elle dicte des lois,
De ses braves soldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux arts enrichit son empire,
Travaille jour et nuit, et daigne encor m'écrire;
Tandis que Moustapha, caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire, et ne m'écrit jamais.

Si quelque chiaoux lui dit que sa hautesse
A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Gréce,
Que son visir battu s'enfuit très-à propos,
Qu'on lui prend la Dacie, et Nimphée et Colchos,

(4) *Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.*

Ce vers cité est du roi de Prusse: il est dans une épître à son frère.

Lorsqu'Auguste buvait, la Pologne était ivre ;
Lorsque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cythère, et tout suivit la cour :
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmota son bréviaire.

Colchos où Mithridate expira ſous Pompée, (5)
De tous ces vains propos ſon ame eſt peu frappée;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
Il prend ſa pipe, il fume; et, pour ſe conſoler,
Il va dans ſon harem, où languit ſa maîtreſſe,
Fatiguer ſes appas de ſa molle faibleſſe.
Son vieil eunuque noir, témoin de ſon tranſport,
Lui dit qu'il eſt Hercule; il le croit et s'endort.
O ſageſſe des Dieux! je te crois très-profonde;
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde!
Achève, CATHERINE, et rends tes ennemis,
Le grand turc et les ſots éclairés et ſoumis.

EPITRE XCIX.

AU ROI DE SUEDE, GUSTAVE III.

1771.

GUSTAVE, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaiſir et la gloire
De voir dans mes déſerts, en mon humble maiſon,
Le fils de ce héros que célébra l'hiſtoire!
J'aurais cru reſſembler à ce vieux Philémon
Qui recevait les Dieux dans ſon pauvre hermitage.
Je les aurais connus à leur noble langage,

(5) *Colchos où Mithridate expira ſous Pompée.*
Pompée défit *Mithridate* ſur la route de l'Ibérie à la Colchide; mais *Mithridate* ſe donna la mort à Panticapée.

A leurs mœurs, à leurs traits, fur-tout à leur bonté; (1)
Ils n'auraient point rougi de ma fimplicité;
Et Guftave fur-tout, pour le prix de mon zèle,
N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
Je ferais peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformât mon jardin,
De ma falle à manger fît une facriftie.
La grand'meffe pour moi n'a que peu d'harmonie.
En vain mes chers vaffaux me croiraient honoré,
Si le feigneur du lieu devenait leur curé.
J'ai le cœur très-profane, et je fais me connaître:
Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre.
Si Philémon le fut pour un mauvais fouper,
L'éclat de ce haut rang ne faurait me frapper.

Le grand roi des Bretons, qu'à S[t] Pierre on condamne,
Eft le premier prélat de l'Eglife anglicane.
Sur les bords du Volga Catherine tient lieu
D'un grave patriarche, ou, fi l'on veut, de DIEU.
De cette ambition je n'ai point l'ame éprife,
Et je fuis tout au plus ferviteur de l'Eglife.
J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'efprit de ta mère
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire;
A revoir Sans-fouci, ce fortuné féjour
Où règnent la victoire et la philofophie,
Où l'on voit le pouvoir avec la modeftie.
Jeune héros du Nord, entouré de héros,
A ces nobles plaifirs je ne puis plus prétendre:
Il ne m'eft pas permis de te voir, de t'entendre.
Je refte en ma chaumière, attendant qu'Atropos

(1) Le prince fon frère était avec lui.

Tranche le fil ufé de ma vie inutile ;
Et je crie aux deftins, du fond de mon afile :
Deftins qui faites tout, et qui trompez nos vœux,
Ne trompez pas les miens ; rendez GUSTAVE *heureux.*

EPITRE C.

AU ROI DE DANEMARCK,

CHRISTIAN VII,

Sur la liberté de la preffe accordée dans tous fes Etats.

1771.

MONARQUE vertueux, quoïque né defpotique,
Crois-tu régner fur moi de ton golfe baltique?
Suis-je un de tes fujets, pour me traiter comme eux,
Pour confoler ma vie, et pour me rendre heureux?

Peu de rois, comme toi, tranfgreffent les limites
Qu'à leur pouvoir facré la nature a prefcrites.
L'empereur de la Chine, à qui j'écris fouvent,
Ne m'a pas jufqu'ici fait un feul compliment.
Je fuis plus fatisfait de l'augufte amazone
Qui du gros Mouftapha vient d'ébranler le trône.
Et Staniflas le fage, et Frédéric le grand,
(Avec qui j'eus jadis un petit différend)
Font paffer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suiffe embellit fes gazettes.

Avec Ganganelli je ne fuis pas fi bien ;
Sur mon voyage en Pruffe il m'a cru peu chrétien.
Ce pape s'eft trompé, bien qu'il foit infaillible.

Mais, ſans examiner ce qu'on doit à la bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il eſt encor plus doux d'être obſcur comme moi,
Des déſerts du Jura ma tranquille vieilleſſe
Oſe ſe faire entendre à ta ſage jeuneſſe;
Et libre avec reſpect, hardi ſans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence;
Tu rends ſes droits à l'homme, et tu permets qu'on penſe.
Sermons, romans, phyſique, ode, hiſtoire, opéra,
Chacun peut tout écrire : et ſiffle qui voudra.

Ailleurs on a coupé les ailes à Pégaſe.
Dans Paris quelquefois un commis à la phraſe
Me dit : ›› A mon bureau venez vous adreſſer;
›› Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penſer;
›› Pour avoir de l'eſprit allez à la police;
›› Les filles y vont bien, ſans qu'aucune en rougiſſe;
›› Leur métier vaut le vôtre, il eſt cent fois plus doux;
›› Et le public ſenſé leur doit bien plus qu'à vous. ››

C'eſt donc ainſi, grand Roi, qu'on traite le Parnaſſe,
Et les ſuivans honnis de Plutarque et d'Horace!
Béliſaire à Paris ne peut rien publier, (1)
S'il n'eſt pas de l'avis de monſieur Ribalier!

(1) *Béliſaire à Paris*, &c.
Le chapitre quinzième du roman moral de Béliſaire paſſe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philoſophie et de vraie piété qui aient jamais été écrits dans la langue françaiſe. Son ſuccès univerſel irrita un principal de collége, docteur de ſorbonne, nommé *Ribalier*, qui, avec un autre régent de collége, nommé *Coger*, ſouleva une grande partie de la ſorbonne contre M. *Marmontel*, auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant ſix mois entiers des propoſitions mal ſonnantes, téméraires, ſentant l'héréſie. Il fallut bien qu'ils en trouvaſſent. On en trouverait dans le *Pater noſter*, en tranſpoſant un mot, et en abuſant d'un autre. (Voy. l'art. LIVRE, dans le *Dict. philoſ.*)

Hélas! dans un Etat l'art de l'Imprimerie
Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture, et l'orgueil des grands mots (2)
Que prodigua Balzac aſſez mal à propos,
Les romans de Scarron n'ont point troublé le monde;
Chapelain ne fit point la guerre de la fronde.
Chez le Sarmate altier la diſcorde en fureur, (3)
Sous un roi ſage et doux, ſemant par-tout l'horreur,
De l'empire ottoman la ſplendeur éclipſée,
Sous l'aigle de Moſcou ſa force terraſſée,
Tous ces grands mouvemens ſeraient-ils donc l'effet
D'un obſcur commentaire ou d'un méchant ſonnet?
Non, lorſqu'aux factions un peuple entier ſe livre,
Quand nous nous égorgeons, ce n'eſt pas pour un livre.

Hé, quel mal après tout peut faire un pauvre auteur?
Ruiner ſon libraire, excéder ſon lecteur,

La faculté fit enfin imprimer ſa cenſure en latin comme en français, et elle commençait par un ſolécisme. Le public en rit, et bientôt on n'en parla plus.

(2) *Les pointes de Voiture, &c.*

Voiture, qui fut frivole, et qui ne chercha que le bel eſprit; *Balzac*, qui fut toujours ampoulé, et qui ne dit preſque jamais rien d'utile, eurent une très-grande réputation dans leur temps; *Chapelain* en eut encore davantage : ils étaient les rois de la litterature. Les querelles dont ils furent l'objet ne ſervirent qu'à faire naître enfin le bon goût, et ne causèrent d'ailleurs aucun mal.

(3) *Chez le Sarmate altier, &c.*

Ce ſera aux yeux de la poſtérité un événement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile ſi acharnée et ſi cruelle, ſous un roi auquel la faction oppoſée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux lois, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'eſt pour la première fois qu'on a vu un roi ſe borner à plaindre ceux qui ſe rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération.

Faire ſiffler par-tout ſa charlatanerie,
Ses creuſes viſions, ſa folle théorie.
Un livre eſt-il mauvais, rien ne peut l'excuſer.
Eſt-il bon, tous les rois ne peuvent l'écraſer.
On le ſupprime à Rome, et dans Londre on l'admire;
Le pape le proſcrit, l'Europe le veut lire.

Un certain charlatan, qui s'eſt mis en crédit,
Prétend, qu'à ſon exemple, on n'ait jamais d'eſprit.
Tu n'y parviendras pas, apoſtat d'Hippocrate:
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, ceſſe de vexer les vivans et les morts;
Tyran de ma penſée, aſſaſſin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme; et de ces condamnés
La flamme, en m'éclairant, noircit ton vilain nez. (4)

Mais voilà, me dis-tu, des phraſes mal-ſonnantes,
Sentant ſon philoſophe, au vrai même tendantes.
Hé bien, réfute-les; n'eſt-ce pas ton métier?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier?
Le public à profit met toutes nos querelles;
De nos cailloux frottés il ſort des étincelles,
La lumière en peut naître; et nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.

(4) Il s'agit ici de *Van-Swieten*, premier médecin de l'impératrice-reine. Il s'était fait inquiſiteur des livres, et paſſait pour entendre auſſi parfaitement la médecine préſervatrice des ames, qu'il entendait mal la médecine curative des corps. Il s'occupait ſur-tout d'empêcher les œuvres de M. de *Voltaire* de pénétrer dans la ville impériale. C'était d'ailleurs un homme aſſez ſavant, et dont les compilations peuvent être utiles, quoiqu'il n'eût aucune philoſophie, ni aucune connaiſſance des découvertes phyſiques faites de nos jours.

Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
Sans le droit d'examen et sans des adversaires
Tout languit comme à Rome, où depuis huit cents ans (5)
Le tranquille esclavage écrasa les talens.

Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juste indulgence,
Que cette liberté dégénère en licence :
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés.
A conserver les mœurs ils sont intéressés :
D'un écrivain pervers ils font toujours justice.

Tous ces libelles vains dictés par l'avarice,
Enfans de l'impudence élevés chez Marteau, (6)
Y trouvent en naissant un éternel tombeau.

Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne soit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il était sorti.

On punit quelquefois et la plume et la langue,
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles sermons, (7)
Au nom de JESUS-CHRIST prêchés par des démons.

(5) . . . . . *où depuis huit cents ans*
On ne voit pas en effet depuis ce temps un seul livre écrit à Rome, qui soit un ouvrage de génie, et qui entre dans la bibliothèque des nations. Les *Dante*, les *Pétrarque*, les *Bocace*, les *Machiavel*, les *Guichardin*, les *Boyardo*, les *Tasse*, les *Arioste* ne furent point romains.

(6) Célèbre imprimeur de sottises. Tous les libelles contre *Louis XIV* étaient imprimés à Cologne, chez *Pierre Marteau*.

(7) *D'un Guignard, d'un Bourgoin, &c.*
C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la ligue. *Guignard* était un jésuite qui fut pendu, et *Bourgoin* un jacobin qui fut roué. Il est vrai qu'ils étaient des fanatiques imbécilles; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides.

Mais

Mais quoi! ſi quelque main dans le ſang s'eſt trempée,
Vous eſt-il défendu de porter une épée?
En coupables propos ſi l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler?
Un cuiſtre en ſon taudis compoſe une ſatire;
En ai-je moins le droit de penſer et d'écrire?
Qu'on puniſſe l'abus; mais l'uſage eſt permis.

De l'auguſte raiſon les ſombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea ſous la preſſe, et ſut multiplier
Tout ce que notre eſprit peut tranſmettre au papier.
Cet art, diſait Boyer, a troublé des familles; (8)
Il a trop rafiné les garçons et les filles.
Je le veux; mais auſſi quels biens n'a-t-il pas faits?
Tout peuple, excepté Rome, a ſenti ſes bienfaits.
Avant qu'un allemand trouvât l'Imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie!
Quel opprobre, grand Dieu! quand un peuple indigent
Courait à Rome à pied porter ſon peu d'argent,
Et revenait, content de la ſainte Madône,
Chantant ſa litanie, et demandant l'aumône!
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit (9)
Payait au ſacriſtain pour ſa première nuit.

(8) *Cet art, diſait Boyer, &c.*
Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, diſait toujours que l'Imprimerie avait fait un mal effroyable; et que, depuis qu'il y avait des livres, les filles ſavaient plus de ſottiſes à dix ans qu'elles n'en avaient ſu auparavant à vingt.

(9) *Du temple au lit d'hymen, &c.*
Juſqu'au ſeizième ſiècle il n'était pas permis chez les catholiques à un nouveau marié de coucher avec ſa femme, ſans avoir fait bénir le lit nuptial, et cette bénédiction était taxée.

Un testateur mourant sans léguer à Saint-Pierre (10)
Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.
Enfin tout un royaume interdit et damné (11)
Au premier occupant restait abandonné,
Quand du pape et de DIEU s'attirant la colère,
Le roi, sans payer Rome, épousait sa commère.

Rois! qui brisa les fers dont vous étiez chargés?
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés?
Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadêmes?
Qui, du fond de son puits tirant la vérité,
A su donner une ame au public hébété?
Les livres ont tout fait : et quoi qu'on puisse dire,
Rois! vous n'avez régné que lorsqu'on a su lire.

(10) *Un testateur mourant, &c.*

Quiconque ne fesait pas un legs à l'Eglise par son testament était déclaré déconfez, on lui refusait la sépulture ; et, par accommodement, l'official, ou le curé, ou le prieur le plus voisin fesait un testament au nom du mort, et léguait pour lui à l'Eglise en conscience ce que le testateur aurait dû raisonnablement donner.

(11) . . . . *un royaume interdit et damné.*

Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrétiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afin qu'elle méritât sa grâce en se révoltant contre le souverain ; mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la messe, et on n'en célébrait plus au maître-autel. On déclarait l'air impur ; on ôtait tous les corps saints de leurs châsses, et on les étendait par terre dans l'église, couverts d'un voile ; on dépendait les cloches, et on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le temps de l'interdit était jeté à la voierie. Il était défendu de manger de la chair, de se raser, de se saluer. Enfin le royaume appartenait de droit au premier occupant ; mais le pape prenait le soin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il désignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.

Soyez reconnaiſſans, aimez les bons auteurs :
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.
Et comptez-vous pour rien les plaiſirs qu'ils vous donnent?
Plaiſirs purs que jamais les remords n'empoiſonnent.
Les pleurs de Melpomène, et les ris de ſa fœur
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaiſe humeur ?
Souvent un roi s'ennuie ; il ſe fait lire à table
De Charle ou de Louis l'hiſtoire véritable ;
Si l'auteur fut gêné par un cenſeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur eſt un ſot ?
Il faut qu'il ſoit à l'aiſe ; il faut que l'aigle altière
Des airs à ſon plaiſir franchiſſe la carrière.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé ;
C'eſt pour baiſſer ſon cou que le ciel l'a formé.
Au cheval qui vous porte un mors eſt néceſſaire.
Un moine eſt de ſes fers eſclave volontaire ;
Mais au mortel qui penſe on doit la liberté.
Des neuf ſavantes ſœurs le Parnaſſe habité
Serait-il un couvent ſous une mère abbeſſe
Qu'un évêque bénit, et qu'un Grizel confeſſe ?

On ne leur dit jamais : Gardez-vous bien, ma ſœur,
De vous mettre à penſer ſans votre directeur ;
Et quand vous écrirez ſur l'almanach de Liége,
Ne parlez des ſaiſons qu'avec un privilége.
Que dirait Uranie à ces plaiſans propos ?
Le Parnaſſe ne veut ni tyrans ni bigots :
C'eſt une république éternelle et ſuprême
Qui n'admet d'autres lois que la loi de Thélême. (12)
Elle eſt plus libre encor que le vaillant Bernois,
Le noble de Veniſe et l'eſprit génevois.

(12) Abbaye de la fondation de *Rabelais*. On avait gravé ſur la porte : *Fais ce que tu voudras*.

D'un bout du monde à l'autre elle étend ſon empire;
Parmi ſes citoyens chacun voudrait s'inſcrire.
Chez nos ſœurs, ô grand Roi! le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, eſt toujours reſpecté :
Mais leur gouvernement à tant d'autres contraire,
Reſſemble encore au tien, puiſqu'à tous il ſait plaire.

EPITRE CI.

AU ROI DE LA CHINE.

Sur ſon recueil de vers qu'il a fait imprimer.

1771.

REÇOIS mes complimens, charmant roi de la Chine. (1)
Ton trône eſt donc placé ſur la double colline!

(1) *Reçois mes complimens, charmant roi de la Chine.*
Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a compoſé, vers l'an 1743 de notre ère vulgaire, un poëme en vers chinois et en vers tartares. Ce n'eſt pas à beaucoup près ſon ſeul ouvrage. On vient de publier la traduction françaiſe de ce poëme.

Les Chinois et les Tartares ont le malheur de n'avoir pas, comme preſque tous les autres peuples, un alphabet qui, à l'aide d'environ vingt-quatre caractères, puiſſe ſuffire à tout exprimer. Au lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cents quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot; et ce mot avec une petite marque additionnelle en forme un autre. J'aime, *gnao*, ſe peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* eſt la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingts mille figures qui compoſent la langue; et à meſure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature et dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un chinois lettré ſe conſume donc dans le ſoin pénible d'apprendre à lire et à écrire.

On ſait dans l'Occident que malgré mes travers
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.

Rien ne marque mieux la prodigieuſe antiquité de cette nation qui, ayant d'abord exprimé, comme toutes les autres, le petit nombre d'idées abſolument néceſſaires, par des lignes et par des figures ſymboliques pour chaque mot, a perſévéré dans cette méthode antique, lors même qu'elle eſt devenue inſupportable.

Ce n'eſt pas tout : les caractères ont un peu changé avec le temps, et il y en a de trente-deux eſpèces différentes. Les Tartares Mantchoux ſe ſont trouvés accablés du même embarras; mais ils n'étaient point encore parvenus à la gloire d'être ſurchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur *Kien-Long* qui eſt, comme on ſait, de race tartare, a voulu que ſes compatriotes jouiſſent du même honneur que les Chinois. Il a inventé lui-même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de ſon ſang, par un de ſes frères, un de ſes oncles, et les principaux colao de l'empire.

On s'eſt donné une peine incroyable, et il a fallu des années pour faire imprimer de ſoixante-quatre manières différentes ſon poëme de Moukden, qui aurait été facilement imprimé en deux jours, ſi les Chinois avaient voulu ſe réduire à l'alphabet des autres nations.

Le reſpect pour l'antique et pour le difficile ſe montre ici dans tout ſon faſte et dans toute ſa misère. On voit pourquoi les Chinois, qui ſont peut-être le premier des peuples policés pour la morale, ſont le dernier dans les ſciences, et que leur ignorance eſt égale à leur fierté.

Le poëme de l'empereur *Kien-Long* a plus d'un mérite, ſoit dans le ſujet, qui eſt l'éloge de ſes ancêtres, et où la piété filiale ſemble naturelle, ſoit dans les deſcriptions inſtructives pour nous, de la ville de Moukden et des animaux, des plantes de cette vaſte province, ſoit dans la clarté du ſtyle, perfection ſi rare parmi nous. Il eſt encore à croire que l'auteur parle purement : c'eſt un avantage qui manque à plus d'un de nos poëtes.

Ce qui eſt ſur-tout très-remarquable, c'eſt le reſpect dont cet empereur paraît être pénétré pour l'être ſuprême. On doit peſer ſes paroles à la page 103 de la traduction. *Un tel pays, de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer ſur eux des regards de prédilection de la part du ſouverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.* Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement chinois eſt athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les ſacrifices ſolennels avec l'athéiſme ? n'était-ce pas aſſez de ſe contredire continuellement dans leurs opinions, fallait-il ſe contredire encore pour calomnier d'autres hommes au bout de l'hémiſphère ?

David même me plut, quoiqu'à parler ſans feinte
Il prône trop ſouvent ſa triſte cité ſainte,
Et que d'un même ton ſa muſe à tout propos
Faſſe danſer les monts et reculer les flots.
Frédéric a plus d'art, et connaît mieux ſon monde;
Il eſt plus varié, ſa veine eſt plus féconde;
Il a lu ſon Horace, il l'imite; et vraiment
Ta majeſté chinoiſe en devrait faire autant.

Je vois avec plaiſir que ſur notre hémiſphère
L'art de la poëſie à l'homme eſt néceſſaire.
Qui n'aime point les vers a l'eſprit ſec et lourd;
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un ſourd.
Les vers ſont en effet la muſique de l'ame.

O toi que ſur le trône un feu céleſte enflamme,
Dis-moi ſi ce grand art dont nous ſommes épris,
Eſt auſſi difficile à Pékin qu'à Paris.
Ton peuple eſt-il ſoumis à cette loi ſi dure
Qui veut qu'avec ſix pieds d'une égale meſure,

Il eſt triſte que l'empereur *Kien-Long*, auteur d'ailleurs fort modeſte, diſe qu'il deſcend d'une vierge qui devint groſſe par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la ſageſſe de l'empereur et à celle de ſon ouvrage. Il eſt vrai que c'eſt une ancienne tradition de ſa famille : il eſt encore vrai qu'on en avait dit autant de la mère de *Gengis*.

Une choſe qui fait plus d'honneur à *Kien-Long*, c'eſt l'extrême conſidération qu'il montre pour l'agriculture, et ſon amour pour la frugalité.

N'oublions pas que tout originaire qu'il eſt de la Tartarie, il rend hommage à l'antiquité inconteſtable de la nation chinoiſe. Il eſt bien loin de rêver que les Chinois ſont une colonie d'Egypte; les Egyptiens, dans le temps même de leurs hiéroglyphes, eurent un alphabet, et les Chinois n'en ont jamais eu. Les Egyptiens eurent douze ſignes du zodiaque empruntés mal à propos des Chaldéens, et les Chinois en eurent toujours vingt-huit : tout eſt différent entre ces deux peuples. Le père *Parennin* réfuta pleinement cette imagination, il y a quelques années, dans ſes lettres à M. de *Mairan*.

De deux alexandrins côte à côte marchans,
L'un ferve pour la rime, et l'autre pour le fens?
Si bien que, fans rien perdre, en bravant cet ufage,
On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.

Je me flatte, grand roi, que tes fujets heureux
Ne font point opprimés fous ce joug onéreux,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,
Bulle *Unigenitus*, billets aux confeffés, (2)
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépaffés.

Parmi nous le fentier qui mène aux deux collines,
Ainfi que tout le refte, eft parfemé d'épines.
A la Chine, fans doute, il n'en eft pas ainfi.
Les biens font loin de nous, et les maux font ici :
C'eft de l'efprit français la devife éternelle.

Je veux m'y conformer, et d'un crayon fidèle
Peindre notre Parnaffe à tes regards chinois.
Ecoute; mon partage eft d'ennuyer les rois.
Tu fais (car l'univers eft plein de nos querelles)
Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
Occupent tous les mois l'infatigable main

(2) *Bulle* Unigenitus, *billets aux confeffés*,
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépaffés.

Ce paffage n'a guère befoin de commentaire. On fait affez quelles peines la fageffe du roi très-chrétien et du miniftère a eues à calmer toutes ces querelles auffi odieufes que ridicules. Elles ont été pouffées jufqu'à refufer la fépulture aux morts. Ces horribles extravagances font certainement inconnues à la Chine, où nous avons pourtant eu la hardieffe d'envoyer des miffionnaires.

Des fales héritiers d'Etienne et de Plantin. (3)
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le fort fe déploie.
C'eft là qu'on vit briller ce grave magiftrat (4)
Qui vint de Montauban pour gouverner l'Etat.
Il donna des leçons à notre académie,
Et fut très-mal payé de tant de prud'hommie.
Du janfénifme obfcur le fougueux gazetier (5)
Aux beaux efprits du temps ne fait aucun quartier.

(3) *Des fales héritiers d'Etienne et de Plantin.*

Probablement l'auteur donne l'épithète de *fales* aux imprimeurs, parce que leurs mains font toujours noircies d'encre. Les *Etienne* et les *Plantin* étaient des imprimeurs très-favans et très-corrects, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement.

(4) *C'eft là qu'on vit briller ce grave magiftrat.*

L'auteur fait allufion, fans doute, à un principal magiftrat de la ville de Montauban, qui, dans fon difcours de réception à l'académie françaife, fembla infulter plufieurs gens de lettres qui lui répondirent par un déluge de plaifanteries. Mais ces facéties ne portent point fur l'effentiel, et laiffent fubfifter le mérite de l'homme de lettres et celui du galant homme.

(5) *Du janfénifme obfcur le fougueux gazetier.*

On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on debite clandeftinement et régulièrement fous le nom de *Nouvelles eccléfiaftiques*, depuis plufieurs annees. Rien ne reffemble moins à l'eccléfiaftique ou à l'eccléfiafte que ce libelle dans lequel on dechire tous les écrivains qui ne font pas du parti, et où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en font encore. Je ne fuis pas étonne que l'auteur de l'épitre au roi de la Chine donne le nom d'obfcur au janfénifme. Il ne l'etait pas du temps de *Pafcal*, d'*Arnaud* et de la ducheffe de *Longueville*; mais depuis qu'il eft devenu une caverne de convulfionnaires, il eft tombé dans un affez grand mépris. Au refte, il ne faut pas confondre avec les janféniftes convulfionnaires, les gens de bien éclairés qui foutiennent les droits de l'Eglife gallicane et de toute Eglife, contre les ufurpations de la cour de Rome. Ce font de bons citoyens et non des janféniftes: ils méritent les remercîmens de l'Europe.

Hayer pourfuit de loin les encyclopédiftes; (6)
Linguet fond en courroux fur les économiftes; (7)
A brûler les païens (8) Ribalier fe morfond:

(6) *Hayer pourfuit de loin les encyclopédiftes.*

On croit que cet *Hayer* était un moine récollet qui avait part à un journal dans lequel on difait des injures au Dictionnaire encyclopédique. On appelait ce journal *chrétien*, comme fi les autres journaux de l'Europe avaient été païens. Les injures n'étaient pas chrétiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait exifté : cependant il eft certain qu'il a été imprimé plufieurs années de fuite.

N. B. Le journal du père *Hayer* était intitulé *Lettres fur quelques écrits de ce temps*. Il le fefait en commun avec un avocat nommé *Soret*.

Le journal chrétien eft un autre ouvrage auquel *Hayer* a pu travailler auffi quelque temps. C'eft ce même *Hayer* qui s'avifa un jour de faire imprimer dans une brochure trente-fept démonftrations de la fpiritualité de l'ame.

(7) *Linguet fond en courroux fur les économiftes.*

Les économiftes font une fociété qui a donné d'excellens morceaux fur l'agriculture, fur l'économie champêtre et fur plufieurs objets qui intéreffent le genre humain. M. *Linguet* eft un avocat de beaucoup d'efprit, auteur des plufieurs ouvrages, dans lefquels on a trouvé des vues philofophiques et des paradoxes. Il a eu des querelles affez vives avec les économiftes auteurs des éphémérides du citoyen, et s'eft tiré avec un fuccès plus brillant de celles que l'abbé *la Blétrie* lui a fufcitées.

(8) *A brûler les païens Ribalier fe morfond.*

Ceci eft une allufion vifible à la grande querelle de M. *Ribalier*, principal du collége *Mazarin*, avec M. *Marmontel* de l'académie françaife, auteur du célèbre ouvrage moral, intitulé *Bélifaire*. Il s'agiffait de favoir fi tous les grands hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la juftice et les bonnes œuvres, fans pouvoir connaître notre fainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien foupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miféricorde. Le principal du collége, membre de la forbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la fcience du falut.

L'Europe fut pour M. *Marmontel*, et la forbonne pour M. *Ribalier*. M. de *Beaumont*, archevêque de Paris, prit auffi le parti de la faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur *Kien-Long* qui en fut informé

Beaumont pouffe à Jean-Jaque, et Jean-Jaque à Beaumont : (9)

par le père *Amiot*, l'un des jéfuites confervés à la Chine pour fon favoir et pour fes fervices : mais ce n'eft pas le feul roi qui a eu de petits démêlés avec M. de *Beaumont*. L'empereur *Kien-Long* n'en gouverna pas moins bien fes Etats, et continua à faire des vers.

(9) *Beaumont pouffe à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à Beaumont.*

Jean-Jacques Rouffeau, natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui ; pour y parvenir, il compofa des romans, et écrivit contre les romans. Il fit des comédies, et publia que la comédie eft une œuvre du malin. *Jean-Jacques* dans fes livres difait, *ô mon ami !* avec effufion de cœur, et fe brouillait avec tous fes amis. *Jean-Jacques* s'écriait dans les préfaces de fes brochures, *ô ma patrie, ma chère patrie !* et il renonçait à fa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, et il préfentait requête au confeil de Berne pour le prier de le faire enfermer, afin d'avoir fes coudées franches. Il écrivait que les prédicans de Genève étaient orthodoxes, et puis il écrivait que ces prédicans étaient des fripons et des hérétiques. *O mon cher pafteur de Boverеffe, à bovibus !* s'écriait-il encore dans fes brochures, que je vous aime, et que vous êtes un pafteur felon le cœur de DIEU et felon le mien ! et que vous m'avez fait verfer de larmes de joie ! mais le lendemain il imprimait que le pafteur de Boveresse était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

De là *Jean-Jacques*, vêtu en arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu ; et comme la nation anglaife fefait ufage de fa liberté en fe moquant outrageufement de lui, il imprima que fon ami intime, qui lui rendait des fervices inouis, était le cœur le plus noir et le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

M. de *Beaumont*, archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, et qui écrivait dans un goût tout oppofé, prit *Jean-Jacques* férieufement, et donna un gros mandement, non pas un mandement fur fes fermiers, pour fournir à *Jean-Jacques* quelques rétributions par la main des diacres, felon les règles de la primitive Eglife ; mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique, coupable d'expreffions malfonnantes, téméraires, offenfives des oreilles pieufes, tendantes à infinuer qu'on ne peut être en même temps à Rome et à Pékin, et qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean-Jacques, de fon côté, répondit férieufement à M. l'archevêque de Paris. Il intitula fa lettre, *Jean-Jacques à Chriftophe de Beaumont*, comme *Céfar* écrivait à *Cicéron*, *Cæfar imperator Ciceroni imperatori.* Il faut avouer encore que c'était auffi le ftyle des premiers fiècles de l'Eglife. *Saint Jérôme*,

Paliſſot contre eux tous puiſſamment s'évertue : (10)
Que de fiel s'évapore, et que d'encre eſt perdue !

qui n'était qu'un pauvre ſavant prêtre retiré à Bethléem, pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainſi à *Jean*, évêque de Jéruſalem, ſon ennemi capital.

Jean-Jacques, dans ſa lettre à *Chriſtophe*, dit: (page 2.) *Je devins homme de lettres par mon mépris même pour cet état* ; cela parut fier et grand. On remarqua dans un journal que *Jean-Jacques*, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, mépriſait le titre d'homme de lettres, dont l'empereur de la Chine et le roi de Pruſſe s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait ſur lui les yeux.* Il prie (page 12) l'archevêque de lire ſon roman d'Héloïſe, dans lequel le héros gagne un mal vénérien au b. . . . . et l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de ſe marier à un ivrogne. Après quoi *Jean-Jacques* parle de JESUS-CHRIST, de la grâce prévenante, du péché originel et de la Trinité. Et il conclut par déclarer poſitivement (page 127) que tous les gouvernemens de l'Europe *lui devaient élever des ſtatues à frais communs.*

Enfin, après avoir traité à fond avec *Chriſtophe* ſur tous les points abſtrus de la théologie, il finit par faire un petit opéra en proſe.

De ſon côté, *Chriſtophe* commence par avertir les fidèles (page 4) que *Jean-Jacques eſt amateur de lui-même, fier et même ſuperbe, même enflé d'orgueil, impie, blaſphémateur et calomniateur*, et qui pis eſt, *amateur des voluptés plutôt que de* DIEU ; *enfin d'un eſprit corrompu et perverti dans la foi.*

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a penſé de ces traits d'éloquence ? il a ri.

(10) *Paliſſot contre eux tous puiſſamment s'évertue.*

M. *Paliſſot* eſt l'auteur de la comédie des philoſophes, dans laquelle on repréſenta *Jean-Jacques* marchant à quatre pattes, et des ſavans volant dans la poche. Il eſt auſſi l'auteur d'un poëme intitulé *la Dunciade*, d'après la Dunciade de *Pope*. Ce poëme eſt rempli de traits contre meſſieurs *Marmontel*, abbé *Coyer*, abbé *Raynal*, abbé *le Blanc*, *Mayol*, *Baculard d'Arnaud*, *le Mierre*, *du Belloi*, *Sedaine*, *Dorat*, *la Morlière*, *Rochon*, *Boitel*, *Taconnet*, *Poinſinet*, *du Roſoi*, *Blin*, *Colardeau*, *Baſtide*, *Moui*, *Portelance*, *Sauvigni*, *Robé*, l'*Attaignant*, *Jonval*, *Acard*, *Bergier*, meſdames *Graſigni*, *Ricoboni*, *Unci*, *Curé*, &c.

Ce poëme eſt en trois chants. *Fréron* y eſt inſtallé chancelier de la Sottiſe, Sa ſouveraine le change en âne. *Fréron*, qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire préſent d'une paire d'ailes. Elle lui en donne, mais elle les lui ajuſte à contre-ſens, de ſorte que *Fréron*, quand il veut voler en haut, tombe toujours en bas avec la Sottiſe qu'il porte ſur ſon dos. Cette

Parmi les combattans vient un rimeur (11) gaſcon,
Prédicant, petit-maître, ami d'Aliboron,
Qui pour ſe ſignaler refait la Henriade;
Et tandis qu'en ſecret chacun ſe perſuade
De voler en vainqueur au haut du mont ſacré,
On vit dans l'amertume, et l'on meurt ignoré;
La diſcorde eſt par-tout, et le public s'en raille.
On ſe hait au Parnaſſe encor plus qu'à Verſaille.
Grand Roi, de qui les vers et l'eſprit ſont ſi doux,
Crois-moi, reſte à Pékin, ne viens jamais chez nous.

Aux bords du fleuve jaune un peuple entier t'admire;
Tes vers feront toujours très-bons dans ton empire;
Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers!
Les Français ſont malins et ſont grands chanſonniers.
Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année, (12)
Sur les pas d'une étoile à marcher obſtinée,

imagination a été régardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend dans les notes ajoutées à ce poëme par l'auteur *que Fréron était ci-devant un jéſuite chaſſé du collége pour ſes mœurs, fut enſuite abbé, puis ſous-lieutenant, et ſe déguiſa en comteſſe*, (page 62, chant IIIe.) Le grand nombre de gens de merite attaqués dans ce poëme nuiſit à ſon ſuccès; mais la métamorphoſe de *Fréron* en âne réunit tous les ſuffrages.

(11) . . . . . *vient un rimeur gaſcon,*

Voyez les notes ſur l'épître à M. d'*Alembert.*

(12) *Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année.*

Voyez l'article *Epiphanie* dans le *Dictionnaire philoſophique.* On a été dans l'habitude à Paris de faire preſque tous les ans des couplets ſur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent, conduits par une étoile, à Bethléem, et qui reconnurent l'enfant JESUS pour leur ſuzerain dans ſon étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe et de l'or. On appelle ces chanſons des Noëls, parce que c'eſt aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils dans leſquels on trouve des couplets extrêmement plaiſans.

Combler l'enfant JESUS des plus rares préſens,
N'emportent de Paris, pour tous remercîmens,
Que des couplets fort gais qu'on chante ſans ſcrupule.
Collé dans ſes refrains les tourne en ridicule.
Les voilà bien payés d'apporter un tréſor!
Tout mon étonnement eſt de les voir encor.

Le roi, me diras-tu, de la Zone cimbrique, (13)
Accompagné par-tout de l'eſtime publique,
Vit Paris ſans rien craindre, et régna ſur les cœurs.
On reſpecta ſon nom comme on chérit ſes mœurs.
Oui; mais cet heureux roi, qu'on aime et qu'on révère,
Se connaît en grands vers, et ſe garde d'en faire.
Nous ne les aimons plus; notre goût s'eſt uſé :
Boileau, craint de ſon ſiècle, au nôtre eſt mépriſé :
Le tragique, étonné de ſa métamorphoſe,
Fatigué de rimer, va ne pleurer qu'en proſe.
De Molière oublié le ſel s'eſt affadi.

En vain, pour ranimer le Parnaſſe engourdi,
Du peintre des Saiſons la main féconde et pure, (14)
Des plus brillantes fleurs a paré la nature;
Vainement, de Virgile élégant traducteur,
De Lille a quelquefois égalé ſon auteur, (15)

(13) *Le roi, me diras-tu, de la Zone cimbrique.*

Le roi de Danemarck régnant.

(14) *Du peintre des Saiſons la main féconde et pure.*

M. de *Saint-Lambert* meſtre de camp, auteur du charmant poëme des Saiſons.

(15) *De Lille a quelquefois égalé ſon auteur.*

M. de *Lille*, auteur d'une traduction des Géorgiques très-eſtimée des gens de lettres.

D'un ſiècle dégoûté la démence imbécile
Préfère les remparts et Vaux-hall à Virgile.
On verrait Cicéron ſifflé dans le palais.

. . .

Le léger vaudeville et les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'opéra comique;
Tout le reſte eſt paſſé; le ſublime eſt gothique.
N'expoſe point ta muſe à ce peuple inconſtant.
Les Frérons te loûraient pour quelque argent comptant;
Mais tu ſerais peu lu, malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réuſſir en France, il faut prendre ſon temps.
Tu ſeras bien reçu de quelques grands ſavans,
Qui penſent qu'à Pékin tout monarque eſt athée, (16)
Et que la compagnie autrefois tant vantée,
En diſant à la Chine un éternel adieu,
Vous a permis à tous de renoncer à DIEU.
Mais ſans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier t'affublerait d'un beau réquiſitoire: (17)
La cour pourrait te faire un fort mauvais parti,
Et *blâmer* par arrêt tes vers et ton *Changti.*

(16) *Qui penſent qu'à Pékin tout monarque eſt athée.*

Une faction dans Paris a ſoutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine eſt athée. L'empereur de la Chine, qui ne ſait rien des ſottiſes de Paris, a bien confondu cet horrible impertinence dans ſon poëme, où il parle de la Divinité avec autant de ſentiment que de reſpect.

(17) *Séguier t'affublerait d'un beau réquiſitoire.*

Avocat général qui a fait trop d'honneur au livre du *Syſtême de la nature*, livre d'un declamateur qui ſe repète ſans ceſſe, et d'un très-grand ignorant en phyſique, qui a la ſottiſe de croire aux anguilles de *Néedham*. Il vaut mieux croire en DIEU avec *Epictète* et *Marc-Aurèle*. C'eſt une grande conſolation pour la France que ce réquiſitoire n'attaque que des livres anglais.

La forbonne en latin (mais non fans folécifmes)
Soutiendra que ta mufe a befoin d'exorcifmes ;
Qu'il n'eft de gens de bien *que nous et nos amis ;*
Que l'enfer, grâce à DIEU, t'eft pour jamais promis.
Difpenfateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan et bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant, et par-tout condamné,
Tu ne feras venu que pour être damné.

Le monde en factions dès long-temps fe partage.
Tout peuple a fa folie ainfi que fon ufage.
Ici les Ottomans, bien sûrs que l'Eternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont fe laver le coude aux baffins des mofquées; (18)
Plus loin du grand Lama les reliques mufquées (19)
Paffent de fon derrière au cou des plus grands rois.

Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un fot, eft dès-lors infaillible.
Dans l'Inde le Veidam, et dans Londres la Bible, (20)
A l'hôpital des fous ont logé plus d'efprits
Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris. (21)

(18) *Vont fe laver le coude aux baffins des mofquées.*

Il eft ordonné aux mufulmans de commencer l'ablution par le coude, Les prêtres catholiques ne fe lavent que les trois doigts.

(19) *Plus loin du grand Lama les reliques mufquées.*

Il eft très-vrai que le grand Lama diftribue quelquefois fa chaife percée à fes adorateurs.

(20) *Dans l'Inde le Veidam, et dans Londres la Bible.*

Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de difputes fur la Bible qu'à Londres, et où les théologiens aient débité plus de rêveries depuis *Prinn* jufqu'à *Warburton.*

(21) *Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris.*

Grizel fameux dans le métier de directeur.

Monarque au nez camus des fertiles rivages
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons et de ſages,
Règne en paix, fais des vers et goûte de beaux jours;
Tandis que ſans argent, ſans amis, ſans ſecours,
Le mogol eſt errant dans l'Inde enſanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perſe eſt agitée,
Qu'une pipe à la main, ſur un large ſopha
Mollement étendu, le peſant Mouſtapha
Voit le Ruſſe entaſſer des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles;
Et qu'un bacha du Caire à ſa place eſt aſſis
Sur le trône où les chats régnaient avec Iſis.

Nous autres cependant, au bout de l'hémiſphère,
Nous, des Welches groſſiers poſtérité légère,
Livrons-nous en riant, dans le ſein des loiſirs,
A nos frivolités que nous nommons plaiſirs;
Et puiſſe, en corrigeant trente ans d'extravagances, (22)
Monſieur l'abbé Terrai rajuſter nos finances! (23)

(22) *Et puiſſe, en corrigeant trente ans d'extravagances.*

L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans;* car le ſyſtême de *Laſs* eſt de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers.

(23) *Monſieur l'abbé Terrai rajuſter nos finances.*

C'eſt ce que nous attendons avec concupiſcence. S'il en vient à bout, il ſera couvert de gloire, et nous le chanterons.

EPITRE CII.

A HORACE.

1771.

TOUJOURS ami des vers, et du diable pouſſé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an paſſé.
Je ne ſais ſi ma lettre aurait pu lui déplaire,
Mais il me répondit par un plat ſecrétaire,
Dont l'écrit froid et long, déjà mis en oubli,
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli. (1)

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux HORACE,
A toi qui reſpiras la molleſſe et la grâce,
Qui, facile en tes vers et gai dans tes diſcours,
Chantas les doux loiſirs, les vins et les amours,
Et qui connus ſi bien cette ſageſſe aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

Je ſuis un peu fâché pour Virgile et pour toi,
Que tous deux nés romains vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric du moins, né roi très-légitime,
Ne doit point ſes grandeurs aux baſſeſſes du crime.

(1) M, l'abbé de *Mabli*, frère de l'abbé *Condillac*. Il avait donné d'excellentes obſervations ſur l'hiſtoire de France et un grand nombre d'autres ouvrages qui reſpirent l'amour de la vertu. On peut lui reprocher d'avoir quelquefois montré de l'humeur contre M. de *Voltaire* et d'autres hommes de lettres qui devaient lui être chers, puiſqu'ils avaient le même but que lui, et défendaient la même cauſe. Sa conduite a toujours été digne de ſes ouvrages ; et la protection paſſagère qu'il eut la faibleſſe d'accorder à l'ecolier de Dijon n'a été qu'une erreur d'un moment.

Ton maître était un fourbe, un tranquille assassin;
Pour voler son tuteur il lui perça le sein;
Il trahit Cicéron, père de la patrie;
Amant incestueux de sa fille Julie,
De son rival Ovide il proscrivit les vers;
Il fit transir sa muse au milieu des déserts.
Je sais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
Frédéric exigeait des soins moins complaisans.
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens;
De son goût délicat la finesse agréable
Fesait, sans nous gêner, les honneurs de sa table;
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons et les sots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola; je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On disait que l'ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère.
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'empereur:
Tibur dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces côteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre Etats divers arrêtent ma pensée.

Je vois de ma terraſſe, à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ſes travaux,
Qui vient couper mes blés pour payer ſes impôts.
Des riches Génevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités floriſſantes,
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas, heureux un peuple libre!

Je le ſuis en ſecret dans mon obſcurité.
Ma retraite et mon âge ont fait ma ſureté.
D'un pédant d'Anneci j'ai confondu la rage, (2)
J'ai ri de ſa ſottiſe : et quand mon ermitage
Voyait dans ſon enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des ſavans, des têtes couronnées,
Je laiſſais du vilain les fureurs acharnées
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaiſirs.
Mes ſages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien ; c'eſt mon meilleur ouvrage.
Mon ſéjour eſt charmant, mais il était ſauvage.
Depuis le grand édit, inculte, inhabité, (3)
Ignoré des humains dans ſa triſte beauté,

(2) Voyez les notes de l'épître à M. de *Saint-Lambert*.

(3) *Depuis le grand édit, inculte, inhabité.*

A la révocation de l'édit de Nantes, tous les principaux habitans du petit pays de Gex paſsèrent à Genève et dans les terres helvétiques. Cette langue de terre, qui eſt dans la plus belle ſituation de l'Europe, fut déſerte; elle ſe couvrit de marais ; il y eut quatre-vingts charrues de moins ; plus d'un village fut réduit à une ou deux maiſons, tandis que Genève, par ſa ſeule induſtrie, et preſque ſans territoire, a ſu acquerir plus de quatre millions de rentes en contrats ſur la France, ſans compter ſes manufactures et ſon commerce.

La nature y mourait, je lui portai la vie;
J'osai ranimer tout. Ma pénible induſtrie
Raſſembla des colons par la misère épars.
J'appelai les métiers qui précèdent les arts;
Et pour mieux cimenter mon utile entrepriſe,
J'unis le proteſtant avec ma ſainte égliſe.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace et Calvin,
DIEU tolérant, DIEU bon, tu bénis mon deſſein!
André Ganganelli, ton ſage et doux vicaire,
Sait m'approuver en roi s'il me blâme en ſaint-père.
L'ignorance en frémit: et Nonotte hébété
S'indigne en ſon taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'eſt qu'un Nonotte,
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigotte,
Un prêtre roi de Rome, un pape, un vice-dieu
Qui, deux clefs à la main, commande au même lieu
Où tu vis le ſénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par Céſar uſurpée.
Aux champs élyſiens tu dois en être inſtruit.
Vingt ſiècles deſcendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, et par quel ſort bizarre
Le laurier des Trajans fit place à la tiare;
Comment ce fou d'Ignace, étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des ſaints, même des beaux eſprits,
Comment il en déchut; et par quelle aventure
Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé de Pure.

Ce monde, tu le ſais, eſt un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triſte, éternel et nouveau.
L'empire des Romains finit par Auguſtule;
Aux horreurs de la fronde a ſuccédé la bulle;

Tout paſſe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.
C'eſt-là le ſort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays ſont cités d'âge en âge.

Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche et ſans inverſions
Peut-elle ſubjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la juſteſſe;
Mais égalerons-nous l'Italie et la Gréce?
Eſt-ce aſſez en effet d'une heureuſe clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?
Sur vingt tons différens tu ſus monter ta lyre;
J'entends ta Lalagé, je vois ſon doux ſourire;
Je n'oſe te parler de ton Ligurinus,
Mais j'aime ton Mécène, et ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange,
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces ſerpens ténébreux?
Mécène et Pollion te défendaient contre eux.
Il n'en eſt pas ainſi chez nos Velches modernes.

Un vil tas de grimauds, de rimeurs ſubalternes,
A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs,
Souvent en balayant dans une ſacriſtie,
Ils traitent un grand roi d'hérétique et d'impie.
L'un dit que mes écrits, à Cramer (4) bien vendus,
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.

(4) *L'un dit que mes écrits . . . . . .*
Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur, ſelon l'uſage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cents mille francs à vendre ſes ouvrages. C'eſt beaucoup : mais auſſi d'autres écrivains ont aſſuré qu'après ſa mort ſes écrits n'auraient plus de débit, et cela les conſole.

L'autre que j'ai traité la Genèse de fable,
Que je n'aime point DIEU, mais que je crains le diable.
Soudain Fréron l'imprime; et l'avocat Marchand (5)
Prétend que je suis mort, et fait mon testament.
Un autre moins plaisant, mais plus hardi faussaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart,
Rédiger mon symbole en patois savoyard. (6)

Ainsi lorsqu'un pauvre homme, au fond de sa chaumière,
En dépit de Tissot, (7) finissait sa carrière,
On vit avec surprise une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds se glisser dans ses draps.

Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse;
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher HORACE.
J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué son rôle en excellent acteur,
Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
J'ai vécu plus que toi; mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins

(5) *Soudain Fréron l'imprime; et l'avocat Marchand.*

Marchand, avocat de Paris, s'est amusé à faire le prétendu testament de l'auteur, et plusieurs personnes y ont été trompées.

(6) *Rédiger mon symbole en patois savoyard.*

Il y eut en effet, le 15 avril 1768, une déclaration faite par-devant notaire, d'une prétendue profession de foi que des polissons inconnus disaient avoir entendu prononcer. Les faussaires qui rédigèrent cette pièce, écrite d'un style ridicule, ne poussèrent pas leur insolence jusqu'à prétendre qu'elle fût signée par l'auteur. Voyez la vie de M. de *Voltaire.*

(7) *En dépit de Tissot finissait sa carrière.*

Célèbre médecin de Lausanne, capitale du pays Roman.

A ſuivre les leçons de ta philoſophie,
A mépriſer la mort en ſavourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de ſens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les ſens.

Avec toi l'on apprend à ſouffrir l'indigence,
A jouir ſagement d'une honnête opulence,
A vivre avec ſoi-même, à ſervir ſes amis,
A ſe moquer un peu de ſes ſots ennemis,
A ſortir d'une vie ou triſte ou fortunée,
En rendant grâce aux Dieux de nous l'avoir donnée.
Auſſi, lorſque mon pouls inégal et preſſé
Feſait peur à Tronchin, près de mon lit placé,
Quand la vieille Athropos, aux humains ſi ſévère,
Approchait ſes ciſeaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé.
Il ſait ſi mon eſprit, mon cœur était changé.
Hubert (8) me feſait rire avec ſes paſquinades;
Et j'entrais dans la tombe au ſon de ſes aubades.

Tu dus finir ainſi. Tes maximes, tes vers,
Ton eſprit juſte et vrai, ton mépris des enfers, (9)
Tout m'aſſure qu'HORACE eſt mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainſi dans Rome.
Là, jamais on ne vit monſieur l'abbé Grizel
Ennuyer un malade au nom de l'Eternel;

(8) *Hubert me feſait rire avec ſes paſquinades.*

Neveu de la célèbre mademoiſelle *Hubert*, auteur de *La religion eſſentielle à l'homme*, livre très-profond. M. *Hubert* avait le talent de faire des portraits en caricature, et même de les faire en papier avec des ciſeaux.

(9) *Ton eſprit juſte et vrai, ton mépris des enfers.*

On devait, ſans doute, mépriſer les enfers des païens, qui n'étaient que des fables ridicules, mais l'auteur ne mépriſe pas les enfers des chrétiens, qui ſont la vérité même conſtatée par l'Egliſe.

Et fatiguant en vain ſes oreilles laſſées,
Troubler d'un ſot effroi ſes dernières penſées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra ſans me connaître
Gourmander ma faibleſſe, et me parler en maître!
Ne ſuis-je pas en droit de rabaiſſer ſon ton
En lui feſant moi-même un plus ſage ſermon?
A qui ſe porte bien qu'on prêche la morale:
Mais il eſt ridicule en notre heure fatale
D'ordonner l'abſtinence à qui ne peut manger.
Un mort dans ſon tombeau ne peut ſe corriger.
Profitons bien du temps; ce ſont-là tes maximes.

Cher HORACE, plains-moi de les tracer en rimes.
La rime eſt néceſſaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands et des Goths;
Elle flatte l'oreille; et ſouvent la céſure
Plaît, je ne ſais comment, en rompant la meſure.
Des beaux vers pleins de ſens le lecteur eſt charmé.
Corneille, Deſpréaux et Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propoſe
D'abaiſſer ſon cothurne, et de parler en proſe.

EPITRE CIII.

BENALDAKI A CARAMOUFTÉE,

Femme de Giafar le Barmécide. (*)

1771.

De Barmécide épouse généreuse,
Toujours aimable et toujours vertueuse,
Quand vous sortez des rives de Bagdat,
Quand vous quittez leur faux et triste éclat,
Et que, tranquille aux champs de la Syrie,
Vous retrouvez votre belle patrie;
Quand tous les cœurs en ces climats heureux
Sont sur la route, et vous suivent tous deux,
Votre départ est un triomphe auguste;
Chacun bénit Barmécide le juste;
Et la retraite est pour vous une cour.
Nul intérêt : vous régnez par l'amour;
Un tel empire est le seul qui nous flatte.

Je vis hier sur les bords de l'Euphrate
Gens de tout âge et de tous les pays;
Je leur disais : Qui vous a réunis?
— C'est Barmécide. Et toi, quel dieu propice
T'a relevé du fond du précipice?
— C'est Barmécide. Et qui t'a décoré
De ce cordon dont je te vois paré?

(*) Cette épître a été écrite à madame la duchesse de *Choiseul*, à l'occasion de la disgrâce de son mari.

Toi mon ami, de qui tiens-tu ta place,
Ta penſion ? qui t'a fait cette grâce?
— C'eſt Barmécide. Il répandait le bien
De ſon calife, et prodiguait le ſien.
Et les enfans répétaient : Barmécide!
Ce nom ſacré ſur nos lèvres réſide
Comme en nos cœurs. Le calife à ce bruit,
Qui redoublait encor pendant la nuit,
Nous défendit de crier davantage;
Chacun ſe tut, ainſi qu'il eſt d'uſage.
Mais les échos répétèrent cent fois :
C'eſt Barmécide : et leur bruyante voix
Du doux ſommeil priva, pour ſon dommage,
Le commandeur des croyans de notre âge.
Au point du jour, alors qu'il s'endormit,
Tout en rêvant, le calife redit :
C'eſt Barmécide : et bientôt ſa ſageſſe
A ranimé ſa première tendreſſe.

EPITRE CIV.

A M. D'ALEMBERT.

1772.

ESPRIT juſte et profond, parfait ami, vrai ſage,
D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage?
Le roi danois et toi, mes juges ſouverains,
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilége eſt beau; mais que faut-il écrire?
Me permettriez-vous quelques grains de ſatire?

Virgile a-t-il bien fait de pincer Mévius?
Horace a-t-il raifon contre Nomentanus?
Oui, fi ces deux latins montés fur le Parnaffe
S'égayaient aux dépens de Virgile et d'Horace.
La défenfe eft de droit; et d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les temps repouffa le frélon.
La guerre eft au Parnaffe, au confeil, en forbonne.
Allons, défendons-nous, mais n'attaquons perfonne.

Vous m'avez endormi, difait ce bon Trublet; (1)
Je réveillai mon homme à grands coups de fifflet.
Je fis bien : chacun rit, et j'en ris même encore.
La critique a du bon, je l'aime et je l'honore;
Le parterre éclairé juge les combattans,
Et la faine raifon triomphe avec le temps.
Lorfque dans fon grenier certain Larcher réclame (2)
La loi qui proftitue et fa fille et fa femme,
Qu'il veut dans Notre-Dame établir fon férail,
On lui dit qu'à Paris plus d'un gentil bercail

(1) . . . . . *difait ce bon Trublet.*
Voyez la pièce intitulée le *pauvre Diable.*

(2) *Lorfque dans fon grenier certain Larcher réclame.*

Larcher répétiteur au collége Mazarin. Il foutint opiniâtrement que dans la grande ville de Babylone toutes les femmes et les filles de la cour étaient obligées par la loi de fe proftituer une fois dans leur vie au premier venu, pour de l'argent, et cela dans le temple de *Vénus*, quoique *Vénus* fût inconnue à Babylone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puifqu'*Herodote* l'avait dite expreffément. Le même *Larcher* difputa fortement fur le grand ferpent Ophionée, fur le bouc de Mendès qui couchait avec les dames hébraïques; il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit que la *Providence envoie la pefte et la famine fur la terre.* Il y a encore dans la pouffière des colléges de ces cuiftres qui femblent être du quinzième fiècle. Notre auteur ne fit que fe moquer de ce *Larcher*, et il fut fecondé de tout Paris à qui il le fit connaître. Voyez *la défenfe de mon oncle.*

Eſt ouvert aux travaux d'un ſavant antiquaire;
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.
Alors on examine; et le public inſtruit
Se moque de Larcher qui jure en ſon réduit.
L'abbé François écrit; le Léthé ſur ſes rives (3)
Reçoit avec plaiſir ſes feuilles fugitives.
Tancrède en vers croiſés fait-il bâiller Paris?
On m'ennuie à mon tour des plus peſans écrits;
A Danchet, à Brunet le pont-neuf me compare; (4)
On préfère à mes vers Crébillon le barbare; (5)

(3) *L'abbé François écrit, &c.*

Il y a en effet un abbé nommé *François*, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'eſt chargé entièrement. C'eſt un pauvre imbécille qui a fait un livre en deux volumes contre les philoſophes, livre que perſonne ne connaît ni ne connaîtra.

(4) *A Danchet, à Brunet, &c.*

Danchet eſt un de ces poëtes médiocres qu'on ne connaît plus. Il a fait quelques tragédies et quelques opèra; pour *Brunet*, nous ne ſavons qui c'eſt, à moins que ce ne ſoit un nommé M. *le Brun*, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui mademoiſelle *Corneille*. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir mademoiſelle *Corneille*, mais point ſon ode qui ne valait rien. Alors M. *le Brun* écrivit contre le même homme auquel il venait de donner tant de louanges. Cela eſt dans l'ordre; mais il paraît dans l'ordre auſſi qu'on ſe moque de lui.

(5) . . . . *Crébillon le barbare.*

Nous ne ſavons ſi par *barbare* on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du ſtyle qu'on a reprochée à *Crébillon;* c'eſt peut-être l'un et l'autre. Mais ce n'eſt pas parce qu'*Atrée* eſt trop cruel qu'on ne joue point cette pièce, et qu'elle paſſe pour mauvaiſe chez tous les gens de goût; car dans Rodogune, *Cléopâtre* eſt plus cruelle encore, et cette atrocité même ſemblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme: cependant cette fin de la tragédie de Rodogune eſt un chef-d'œuvre du théâtre, et réuſſira toujours.

Nous trouvons dans le Mercure de novembre 1770, page 83, les réflexions les plus judicieuſes qu'on ait encore faites ſur *Atrée;* les voici.

Cette longue dispute échauffe les esprits.
Alors, du plus beau feu vingt poëtes épris,

» En général les vengeances, pour être intéressantes au théâtre, » doivent être promptes, subites, violentes ; il faut toujours frapper de » grands coups sur la scène : les horreurs longues et détaillées ne sont » que rebutantes. M. de *Crébillon*, malgré ce précepte, a risqué la coupe » d'Atrée ; mais elle n'a pu réussir, à beaucoup près. Quelques esprits » faux, quelques jeunes têtes qui n'ont pas réfléchi croient que les » atrocités sont le plus grand effort de l'esprit humain, et que l'hor- » reur est ce qu'il y a de plus tragique. Elles se trompent beaucoup ; » c'est tout ce qu'il y a de plus facile à trouver. Nous avons des romans » inconnus et fort au-dessous du médiocre, où l'on a rassemblé assez » d'horreurs pour faire cinquante tragédies détestables. »

Il y a bien d'autres raisons qui font voir qu'Atrée est une fort mauvaise pièce.

1°. C'est qu'elle est extrêmement mal écrite. D'abord *Atrée voit enfin renaître l'espoir et la douceur de se venger d'un traître. Les vents, qu'un dieu contraire enchaînait loin de lui, semblent exciter son courroux avec les flots. Le calme, si long-temps fatal à sa vengeance, n'est plus d'intelligence avec ses ennemis ; le soldat ne craint plus qu'un indigne repos avilisse l'honneur de ses derniers travaux.*

Aussitôt après *Atrée* commande que la flotte d'*Atrée* se prépare à voguer loin de l'île d'Eubée ; il ordonne qu'on porte à tous ses chefs ses ordres absolus ; et il dit *que ce jour tant souhaité ranime dans son cœur l'espoir de la fierté.*

Cet énorme galimatias, cet assemblage de paroles vagues, oiseuses, incohérentes, qui ne disent rien, qui n'apprennent ni où l'on est, ni l'acteur qui parle, ni de qui on parle, sont insupportables à quiconque a la plus légère connaissance du théâtre et de la langue.

Les maximes qu'*Atrée* débite, dès cette première scène, sont d'une extravagance qui va jusqu'au ridicule. *Atrée* dit :

Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux :
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
Je le sens au plaisir que me fait le vengeance.

Cette plaisanterie monstrueuse n'est-elle pas bien placée ! *La Fontaine* a dit en riant :

. . . . . . je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

Mais mettre une telle raillerie sérieusement dans une tragédie, cela est bien déplacé ; et exprimer de tels sentimens sans avoir dit encore de

De chefs-d'œuvre sans nombre enrichissant la scène,
Sur de sublimes tons font ronfler Melpomène.

quoi il veut se venger, cela est contre les principes du théâtre et du sens commun.

2°. Il y a bien plus, c'est que cette fureur de vengeance, au bout de vingt ans, est nécessairement de la plus grande froideur, et ne peut intéresser personne.

3°. Un homme qui jure à la première scène qu'il se vengera, et qui exécute son projet à la dernière sans aucun obstacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue, ni péripétie, rien qui vous tienne en suspens, rien qui vous surprenne, rien qui vous émeuve; ce n'est qu'une atrocité longue et plate.

4°. La pièce pèche encore par un défaut plus grand, s'il est possible, c'est un amour insipide et inutile entre un fils d'*Atrée*, nommé *Plisthène* et *Théodamie*, fille de *Thieste*; amour postiche qui ne sert qu'à remplir le vide de la pièce.

5°. Le style est digne de cette conduite : ce sont des répétitions continuelles du plaisir de la vengeance :

Un ennemi ne peut pardonner une offense;
Il faut un terme au crime et non à la vengeance.
Rien ne peut *arrêter mes transports* furieux.
Tout est prêt, *et déjà dans mon* cœur furieux
Je goûte le plaisir *le plus parfait* des dieux;
Je vais être vengé, *Thieste*, *quelle joie!*

La plupart des vers sont obscurs, et ne sont pas français.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de mon bonheur suprême!
Mon amitié pour vous, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et bravant sans respect, et les dieux et son père,
Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi legère :
Mais dût tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne saurais trahir ce que je sens pour vous.
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille au refus il doit verser le sang.
Et je vais, s'il le faut, aux depens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte,
Thieste, chasses-en les soupçons et la crainte.

Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli;
L'efprit, le goût s'épure, et l'art eft embelli.

Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires,
De libelles affreux écrivains téméraires,
Aux ftances de la Grange, aux couplets de Rouffeau, (6)
Que Mégère en courroux tira de fon cerveau.

Une pièce écrite ainfi d'un bout à l'autre pourrait-elle réuffir? Pour comble d'impertinence la pièce finit par ce vers abominable :

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Un tel vers eft d'un fcélérat ivre. Et remarquez qu'*Atrée* a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant.

Il faut un terme au crime, et non à la vengeance.

Nous avouons que la Sémiramis du même auteur, fon Pyrrhus, fon Xerxès, fon Catilina, fon Triumvirat, font des pièces encore plus mauvaifes, et que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare: mais nous ne convenons pas que fon Electre, et fur-tout fon Rhadamifte, méritent le mépris profond que *Boileau* avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très-belles chofes, particulièrement dans Rhadamifte; et quand le public a décidé conftamment pendant foixante ans, il ne faut pas en appeler. Si les défauts fubfiftent, les beautés l'emportent. *Boileau* fut trop rebuté des défauts. Rhadamifte fera toujours jouée avec un grand fuccès : et même on verra Electre avec plaifir, malgré l'amour qui défigure cette pièce. Il y a dans ces deux ouvrages un fond de tragique qui attache le fpectateur.

L'abbé de *Chaulieu* difait que la pièce de Rhadamifte aurait été très-claire, n'eût été l'expofition. Mais quoique le premier acte foit un peu obfcur, il me femble qu'il y a dans les autres de très-grandes beautés.

(6) *Aux ftances de la Grange, aux couplets de Rouffeau.*

Les philippiques de *la Grange* et les couplets de *Rouffeau* pafsèrent affez long-temps pour être écrits avec force et enthoufiafme : mais les efprits bien faits et les gens de bon goût ne s'y font jamais laiffé tromper. En effet ôtez les injures, il ne refte rien. Le fuccès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel fuccès qui conduifit *la Grange* en prifon, et le portrait de *Rouffeau* à la grève !

La Grange était le plus coupable des deux, fans contredit : mais le duc d'Orléans régent eut encore plus de clémence que *la Grange* n'avait eu de folie.

Pour gagner vingt écus ce fou de la Beaumelle (7)
Insulte de Louis la mémoire immortelle.

(7) . . . . *ce fou de la Beaumelle.*

On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de *la Grange*, ni celui de *Rousseau*, il s'est rendu aussi criminel qu'eux, mais infiniment plus méprisable. Il est né dans un village des Cévènes auprès de Castres. Il a passé quelques années à Genève, et a été répétiteur des enfans de M. de *Budé de Boisy*. Il y fut proposant pour être ministre, en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître.

LETTRE A M. DE LA CONDAMINE,

De l'académie française et de l'académie des sciences, &c.

A Ferney, 8 mars 1771.

MONSIEUR,

M. l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je suis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le sieur *la Beaumelle*, en 1752, vendit, à Francfort, au libraire *Eslinger*, pour dix-sept louis, le *Siècle de Louis XIV* que j'avais composé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France et de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles il dit qu'il soupçonne *Louis XIV* d'avoir fait empoisonner le marquis de *Louvois*, son ministre, dont il était excédé, et qu'en effet ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (Tome III, pages 269 et 271.)

Que *Louis XIV* ayant promis à madame de *Maintenon* de la déclarer reine, madame la duchesse de Bourgogne irritée engagea le prince son époux, père de *Louis XV*, à ne point secourir Lille, assiégée alors par le prince *Eugène*, et à trahir son roi, son aïeul et sa patrie.

Il

Il croit déshonorer, dans ses obscurs écrits,
Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris.

Il ajoute que l'armée des assiégeans jetait dans Lille des billets dans lesquels il était écrit : *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas reine, nous ne lèverons pas le siége.*

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de *madame de Maintenon*. (T. IV, page 109.)

Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de *Louis XIV* avec madame de *Maintenon*, dans de vieilles culottes de l'archevêque de Paris, mais qu'un *tel mariage n'est pas extraordinaire, attendu que Cléopâtre déjà vieille enchaîna Auguste.* (Tome III, page 75.)

Que le duc de *Bourbon*, étant premier ministre, fit assassiner *Vergier*, ancien commissaire de marine, par un officier auquel il donna la croix de saint Louis pour récompense. (Tome III du *Siècle*, page 323.)

Que le grand père de l'empereur aujourd'hui régnant avait, ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (T. II, p. 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables ; on ne veut pas en souiller le papier. Les enfans de la *Voisin*, de *Cartouche* et de *Damiens* n'auraient jamais osé écrire ainsi, s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne, au défaut d'un fils du roi, *n'exista jamais.*

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître, à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées, que le premier président de *Maisons* était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du style d'un laquais qui veut faire le bel-esprit et l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient, on n'y prit pas garde ; mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux et les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut assez

Contre le vil croquant tout honnête homme éclate,
Avant que fur fa joue ou fur fon omoplate,

indulgent pour fe contenter de le faire enfermer dans un cachot, le 24 avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'eft ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs, il fe fignala par un autre libelle intitulé *Mes penfées*, dans lequel il infulta nommément meffieurs d'*Erlach*, de *Watteville*, de *Diesbach*, de *Sinner*, et d'autres membres du confeil fouverain de Berne, qu'il n'avait jamais vus. Il voulut enfuite en faire une nouvelle édition; M. le comte d'*Erlach* en écrivit en France où *la Beaumelle* était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévènes dont il eft natif. Je ne vous parle, Monfieur, que papiers fur table et preuves en main.

Il avait outragé la maifon de Saxe dans le même libelle (p. 108.) et s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler fa maîtreffe.

Lorfqu'il fut en France, il demanda un certificat de madame la ducheffe de Gotha. Cette princeffe lui fit expédier celui-ci.

„ On fe rappelle très-bien que vous partites d'ici avec la gou-
„ vernante des enfans d'une dame de Gotha, qui s'éclipfa furti-
„ vement avec vous, après avoir volé fa maîtreffe; ce dont tout
„ le public eft pleinement inftruit ici. Mais nous ne difons pas
„ que vous ayez part à ce vol. A Gotha, 24 juillet 1767. *Signé*
„ ROUSSEAU, confeiller aulique de fon alteffe féréniffime. „

Son alteffe eut la bonté de m'envoyer la copie de cette atteftation, et m'écrivit enfuite ces propres mots, le 15 augufte 1767:
„ Que vous êtes aimable d'entrer fi bien dans mes vues au fujet de
„ ce miférable *la Beaumelle!* Croyez-moi, nous ne pouvons rien
„ faire de plus fage que de l'abandonner lui et fon aventurière, &c. „
Je garde les originaux de ces lettres écrites de la main de madame la ducheffe de Gotha. Je pouvais alléguer des chofes beaucoup plus graves; mais comme elles pourraient être trop funeftes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien conftatée. Je vous en fais juge, Monfieur, et je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies, fur lequel j'ai été forcé de jeter les yeux un moment, j'ai été bien confolé par votre fouvenir. Je

Des rois et des héros les grands noms ſoient vengés
Par l'empreinte des lis qu'il a tant outragés.

Ces ſerpens odieux de la littérature,
Abreuvés de poiſons et rampans dans l'ordure,
Sont toujours écraſés ſous les pieds des paſſans.
Vive le cygne heureux qui par ſes doux accens
Célébra les ſaiſons, leurs dons et leurs uſages,
Les travaux, les vertus et les plaiſirs des ſages!
Vainement de Dijon l'impudent écolier (8)
Croaſſa contre lui du fond de ſon bourbier.

vous ſouhaite du fond de mon cœur une vieilleſſe plus heureuſe que la mienne, ſous laquelle je ſuccombe dans des ſouffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Nous n'ajouterons rien à une lettre auſſi authentique et auſſi déciſive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philoſophe d'avoir pour ennemis de tels miſérables.

(8) *Vainement de Dijon l'impudent écolier.*

Un nommé *Clément*, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, et ci-devant maître de quartier dans une penſion, a fait un livre entier contre M. de *Saint-Lambert*, M. de *Lille*, M. *Dorat*, M. *Vatelet* et M. *le Mierre*. Ce jeune homme s'eſt aviſé de dicter des arrêts du haut d'un tribunal qu'il s'eſt érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers : et enſuite il décide que M. de *Lille* a fort mal traduit les Géorgiques. Sa traduction eſt pourtant, de l'aveu de tous les connaiſſeurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, et il y en a eu quatre éditions en deux ans. Ce *Clément*, ſans reſpect pour le public, décide, d'un ton de maître, que tel vers eſt ridicule, tel autre plat, tel autre groſſier, ſans en alléguer la plus faible raiſon. Il reſſemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaiſſons point ce critique, nous ne connaiſſons point M. de *Lille*; mais nous remercions M. de *Lille* du plaiſir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé *Virgile* en pluſieurs endroits, et qu'il a

Nous laiſſons le champ libre à ces petits critiques,
De l'ivrogne Fréron diſciples faméliques,
Qui ne pouvant apprendre un honnête métier,
Devers Saint-Innocent vont ſalir du papier,
Et ſur les dons des Dieux porter leurs mains impies;
Animaux mal-feſans, ſemblables aux harpies,
De leurs ongles crochus et de leur ſouffle affreux,
Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

EPITRE CV.

AU ROI DE SUEDE,

GUSTAVE III.

1772.

JEUNE et digne héritier du grand nom de Guſtave,
Sauveur d'un peuple libre, et roi d'un peuple brave,
Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu :
Guſtave a triomphé ſitôt qu'il a paru.

vaincu les plus grandes difficultés. Nous oſons dire qu'il a rendu un ſignalé ſervice à la langue françaiſe, et *Clément* n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encore l'eſtimable poëme des *Saiſons* de M. de *Saint-Lambert :* mais quel chef-d'œuvre avait fait ce *Clément*, pour être en droit de condamner ſi fièrement ? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie pour être en droit de porter ainſi des arrêts de mort ? Il avait lu une tragédie de ſa façon aux comédiens de Paris, qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable*, mourant de honte et de faim, ſe fit ſatirique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'hiſtoire du *Pauvre Diable* la véritable hiſtoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, ſe mettent à juger ce que les autres font.

On t'admire aujourd'hui, cher prince, autant qu'on t'aime.
Tu viens de ressaisir les droits du diadême. (1)
Et quels sont en effet ses véritables droits?
De faire des heureux en protégeant les lois;
De rendre à son pays cette gloire passée,
Que la discorde obscure a long-temps éclipsée;
De ne plus distinguer ni bonnets ni chapeaux,
Dans un trouble éternel infortunés rivaux;
De couvrir de lauriers ces têtes égarées,
Qu'à leurs dissentions la haine avait livrées,
Et de les réunir sous un roi généreux:
Un Etat divisé fut toujours malheureux.
De sa liberté vaine il vante le prestige;
Dans son illusion sa misère l'afflige;
Sans forces, sans projets pour la gloire entrepris,
De l'Europe étonnée il devient le mépris.
Qu'un roi ferme et prudent prenne en ses mains les rênes,
Le peuple avec plaisir reçoit ses douces chaînes;
Tout change, tout renaît, tout s'anime à sa voix;
On marche alors sans crainte aux pénibles exploits.
On soutient les travaux, on prend un nouvel être,
Et les sujets enfin sont dignes de leur maître.

(1) La question ne se réduit pas à savoir si le peuple suédois était réellement opprimé par le sénat: dans ce cas on peut, sans doute, excuser la révolution, mais elle n'en devient pas plus juste. L'abus qu'un autre fait d'un pouvoir même usurpé ne me donne pas le droit de m'en emparer.

EPITRE CVI.

A MADAME DE SAINT-JULIEN,

NÉE COMTESSE

DE LA TOUR-DU-PIN.

FILLE de ces dauphins de qui l'extravagance
S'ennuya de régner pour obéir en France,
Femme aimable, honnête homme, efprit libre et hardi,
Qui, n'aimant que le vrai, ne fuis que la nature,
Qui méprifas toujours le vulgaire engourdi
Sous l'empire de l'impofture,
Qui ne conçus jamais la moindre vanité
Ni de l'éclat de la naiffance,
Ni de celui de la beauté,
Ni du fafte de l'opulence;
Tu quittes le fracas des villes et des cours,
Les fpectacles, les jeux, tous les riens du grand monde,
Pour confoler mes derniers jours
Dans ma folitude profonde.
En habit d'amazone, au fond de mes déferts,
Je te vois arriver plus belle et plus brillante
Que la divinité qui naquit fur les mers.
D'un flambeau dans tes mains la flamme étincelante
Apporte un jour nouveau dans mon obfcurité;
Ce n'eft point de l'amour le flambleau redoutable,
C'eft celui de la vérité:
C'eft elle qui t'inftruit, et tu la rends aimable.

C'eſt ainſi qu'auprès de Platon,
Auprès du vieux Anacréon,
Les belles nymphes de la Gréce
Accouraient pour donner leçon
Et de plaiſir et de ſageſſe.

La légende nous a conté
Que l'on vit ſainte Tècle, au public expoſée,
Suivant par-tout ſaint Paul, en homme déguiſée,
Braver tous les brocards de la malignité.
Cet exemple de piété
En tout pays fut imité
Chez la révérende prêtriſe.
Chacun des pères de l'Egliſe
Eut une femme à ſon côté.
Il n'eſt point de François de Sale
Sans une dame de Chantal :
Un dévot peut penſer à mal,
Mais ne donne point de ſcandale.

Bravez donc les diſcours malins,
Demeurez dans mon ermitage,
Et craignez plus les jeunes ſaints
Que les fleurettes d'un vieux ſage.

EPITRE CVII.

A M. MARMONTEL.

1773.

Mon très-aimable ſucceſſeur,
De la France hiſtoriographe,
Votre indigne prédéceſſeur
Attend de vous ſon épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obſcurité profonde,
Enſeveli dans mes déſerts,
Je me tiens déjà mort au monde.

Mais ſur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le ſoir un triſte orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me ſouviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.

Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes ſeigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs-d'Inde ſont l'image
De leurs peſans imitateurs.

De vos courtiſans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours ;
Les renards, autres chatemites,
Se gliſſant dans mes baſſe-cours,
Me font penſer à des jéſuites.

Puis-je voir mes troupeaux bêlans,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans ſonger à des conquérans
Qui ſont beaucoup plus loups encore?

Lorſque les chantres du printemps
Réjouiſſent de leurs accens
Mes jardins et mon toit ruſtique,
Lorſque mes ſens en ſont ravis,
On me ſoutient que leur muſique
Cède aux bémols des Monſignis,
Qu'on chante à l'opéra comique.

Quel bruit chez le peuple helvétique!
Brionne arrive ; on eſt ſurpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles ;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en eſt cent preſqu'auſſi belles.

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait ſavamment
Des dames de Rome et d'Athène ;
On me dit : Partez promptement,
Venez ſur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'eſprit et de peine.

Ainsi du monde détrompé,
Tout m'en parle, tout m'y ramène;
Serais-je un esclave échappé
Que tient encore un bout de chaîne?
Non, je ne suis point faible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus bien plutôt que passés
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu, faites des jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours et leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami? des fables.

EPITRE CVIII.

A M. GUYS

Qui avait adressé à l'auteur son voyage littéraire de la Gréce.

1776.

Le bon vieillard très-inutile
Que vous nommez Anacréon,
Mais qui n'eut jamais de Batile,
Et qui ne fit point de chanson,
Loin de Marseille et d'Hélicon

Achève sa pénible vie
Auprès d'un poële ou d'un glaçon
Sur les montagnes d'Helvétie.
Il ne connaissait que le nom
De cette Gréce si polie.
La bigotte inquisition
S'opposait à sa passion
De faire un tour en Italie.
Il disait aux Treize cantons :
Hélas ! il faut donc que je meure
Sans avoir connu la demeure
Des Virgiles et des Platons !
Enfin il se croit au rivage
Consacré par ces demi-dieux :
Il les reconnaît beaucoup mieux
Que s'il avait fait le voyage,
Car il les a vus par vos yeux.

EPITRE CIX.

A UN HOMME. (1)

1776.

PHILOSOPHE indulgent, ministre citoyen,
Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien,
Qui d'un peuple léger, et trop ingrat peut-être,
Préparais le bonheur et celui de son maître,
Ce qu'on nomme disgrâce a payé tes bienfaits.
Le vrai prix du travail n'est que de vivre en paix.
Ainsi que Lamoignon, (2) délivré des orages,

(1) M. *Turgot*.

(2) M. de *Malesherbes*.

A toi-même rendu, tu n'inſtruis que les ſages;
Tu n'as plus à répondre aux diſcours de Paris.

Je crois voir à la fois Athène et Sibaris
Tranſportés dans les murs embellis par la Seine :
Un peuple aimable et vain, que ſon plaiſir entraîne,
Impétueux, léger, et ſur-tout inconſtant,
Qui vole au moindre bruit, et qui tourne à tout vent,
Y juge les guerriers, les miniſtres, les princes;
Rit des calamités dont pleurent les provinces;
Clabaude le matin contre un édit du roi,
Le ſoir s'en va ſiffler quelque moderne, ou moi;
Et regrette à ſouper, dans ſes turlupinades,
Les divertiſſemens du jour des barricades.

Voilà donc ce Paris! voilà ces connaiſſeurs
Dont on veut captiver les ſuffrages trompeurs!
Hélas! au bord de l'Inde autrefois Alexandre
Diſait ſur les débris de cent villes en cendre :
Ah! qu'il m'en a coûté quand j'étais ſi jaloux,
Railleurs Athéniens, d'être loué par vous!

Ton eſprit, je le ſais, ta profonde ſageſſe,
Ta mâle probité n'a point cette faibleſſe.
A d'éternels travaux tu t'étais dévoué
Pour ſervir ton pays, non pour être loué.
Caton, dans tous les temps gardant ſon caractère,
Mourut pour les Romains ſans prétendre à leur plaire.
La ſublime vertu n'a point de vanité.

C'eſt dans l'art dangereux par Phébus inventé,
Dans le grand art des vers, et dans celui d'Orphée,
Que du déſir de plaire une muſe échauffée

Du vent de la louange excite fon ardeur.
Le plus plat écrivain croit plaire à fon lecteur.
L'amour propre a dicté fermons et comédies.
L'éloquent Montazet, (3) gourmandant les impies,
N'a point été fâché d'être applaudi par eux.
Nul mortel en un mot ne veut être ennuyeux.
Mais où font les héros dignes de la mémoire,
Qui fachent mériter et méprifer la gloire?

EPITRE CX.

A MADAME NECKER.

1776.

J'ÉTAIS nonchalamment tapi
Dans le creux de cette ftatue
Contre laquelle a tant glapi
Des méchans l'énorme cohue:
Je voulais d'un écrit galant
Cajoler la belle héroïne
Qui me fit un fi beau préfent
Du haut de la double colline.
Mais on m'apprend que votre époux,
Qui fur la croupe du Parnaffe

(3) L'archevêque de Lyon venait de publier une inftruction paftorale contre l'incrédulité : les incrédules en dirent beaucoup de bien, parce qu'il n'y avait mis aucune de ces injures qu'un évêque qui a du goût ne doit jamais fe permettre; et que d'ailleurs il n'y affurait pas que tout magiftrat qui ne brûle pas les philofophes de leur vivant eft éternellement brûlé après fa mort : ce que la forbonne et les évêques de féminaire ne manquent jamais de dire dans leurs libelles facrés.

S'était mis à côté de vous,
A changé tout à coup de place :
Qu'il va de la cour de Phébus,
Petite cour aſſez brillante,
A la groſſe cour de Plutus,
Plus ſolide et plus importante.
Je l'aimai, lorſque dans Paris
De Colbert il prit la défenſe,
Et qu'au louvre il obtint le prix
Que le goût donne à l'éloquence.
A monſieur Turgot j'applaudis,
Quoiqu'il parût d'un autre avis
Sur le commerce et la finance.
Il faut qu'entre les beaux eſprits
Il ſoit un peu de différence;
Qu'à ſon gré chaque mortel penſe :
Qu'on ſoit honnêtement en France,
Libre et ſans fard dans ſes écrits.
On peut tout dire, on peut tout croire;
Plus d'un chemin mène à la gloire,
Et quelquefois au paradis.

EPITRE CXI.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

1777.

MON DIEU! que vos rimes en *ine*
M'ont fait paſſer de doux momens!
Je reconnais les agrémens
Et la légèreté badine

De tous ces contes amusans
Qui fesaient les doux passe-temps
De ma nièce et de ma voisine.
Je suis sorcier, car je devine
Ce que feront les jeunes gens;
Et je prévis bien dès ce temps
Que votre muse libertine
Serait philosophe à trente ans:
Alcibiade en son printemps
Etait Socrate à la sourdine.

Plus je relis et j'examine
Vos vers sensés et très-plaisans,
Plus j'y trouve un fond de doctrine
Tout propre à messieurs les savans,
Non pas à messieurs les pédans
De qui la science chagrine
Est l'éteignoir des sentimens.

Adieu, réunissez long-temps
La gaîté, la grâce si fine
De vos folâtres enjoûmens,
Avec ces grands traits de bon sens
Dont la clarté nous illumine.
Je ne crains point qu'une coquine
Vous fasse oublier les absens:
C'est pourquoi je me détermine,
A vous ennuyer de mes *ens*
Entrelacés avec des *ine*.

EPITRE CXII.

AU MEME,

SUR SON MARIAGE.

Traduction d'une épître de Properce à Tibulle, qui se mariait avec Délie.

Décembre 1777.

FLEUVE heureux du Léthé, j'allais passer ton onde,
Dont j'ai vu si souvent les bords :
Lassé de ma souffrance, et du jour et du monde,
Je descendais en paix dans l'empire des morts,
Lorsque Tibulle et Délie
Avec l'Hymen et l'Amour,
Ont embelli mon séjour,
Et m'ont fait aimer la vie.
Les glaces de mon cœur ont ressenti leurs feux ;
La Parque a renoué ma trame désunie,
Leur bonheur me rend heureux.

Enfin vous renoncez, mon aimable Tibulle,
A ce fracas de Rome, au luxe, aux vanités,
A tous ces faux plaisirs célébrés par Catulle ;
Et vous osez dans ma cellule
Goûter de pures voluptés !
Des petits maîtres emportés,
Gens sans pudeur et sans scrupule,
Dans leurs indécentes gaîtés
Voudront tourner en ridicule
La réforme où vous vous jetez.

Sans

Sans doute, ils vous diront que Vénus la friponne,
La Vénus des ſoupers, la Vénus d'un moment,
La Vénus qui n'aime perſonne,
Qui ſéduit tant de monde, et qui n'a point d'amant,
Vaut mieux que la Vénus et tendre et raiſonnable,
Que tout homme de bien doit ſervir conſtamment.
Ne croyez pas imprudemment
Cette doctrine abominable.
Aimez toujours Délie : heureux entre ſes bras,
Oſez chanter ſur votre lyre
Ses vertus comme ſes appas.
Du véritable amour établiſſez l'empire :
Les beaux eſprits romains ne le connaiſſent pas.

EPITRE CXIII.

A M. LE PRINCE DE LIGNE;

Sur le faux bruit de la mort de l'auteur, annoncée dans la gazette de Bruxelles, au mois de février 1778.

PRINCE, dont le charmant efprit
Avec tant de grâce m'attire,
Si j'étais mort, comme on l'a dit,
N'auriez-vous pas eu le crédit
De m'arracher du fombre empire?
Car je fais très-bien qu'il fuffit
De quelques fons de votre lyre.
C'eft ainfi qu'Orphée en ufait
Dans l'antiquité révérée;
Et c'eft une chofe avérée
Que plus d'un mort reffufcitait.
Croyez que, dans votre gazette,
Lorfqu'on parlait de mon trépas,
Ce n'était pas chofe indifcrète;
Ces meffieurs ne fe trompaient pas.
En effet qu'eft-ce que la vie?
C'eft un jour : tel eft fon deftin.
Qu'importe qu'elle foit finie
Vers le foir, ou vers le matin?

EPITRE CXIV et dernière.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

Les adieux du vieillard.

A Paris, 1778.

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois ſi volage,
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au Parnaſſe fêté comme aux bords du Lignon,
Et dont l'Amour a fait un ſage.

Des champs élyſiens, adieu, pompeux rivage,
De palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les enfans d'Henri-Quatre, et ceux du grand Condé.
Combien vous m'enchantiez, Muſes, Grâces nouvelles,
Dont les talens et les écrits
Seraient de tous nos beaux eſprits
Ou la cenſure, ou les modèles!
Que Paris eſt changé! les Welches n'y ſont plus.
Je n'entends plus ſiffler ces ténébreux reptiles,
Les Tartuffes affreux, les inſolens Zoïles;
J'ai paſſé: de la terre ils étaient diſparus.
Mes yeux, après trente ans, n'ont vu qu'un peuple aimable,
Inſtruit, mais indulgent, doux, vif et ſociable.
Il eſt né pour aimer: l'élite des Français
Eſt l'exemple du monde, et vaut tous les Anglais.
De la ſociété les douceurs déſirées
Dans vingt Etats puiſſans ſont encore ignorées:

On les goûte à Paris; c'eſt le premier des arts.
Peuple heureux! il naquit, il règne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à ſon charmant empire;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la nature expire:
Je vous regretterais à la table des dieux.

Fin des Epîtres.

STANCES.

I.

STANCES SUR LES POETES EPIQUES.

A MADAME

LA MARQUISE DU CHATELET.

PLEIN de beautés et de défauts,
Le vieil Homère a mon eſtime ;
Il eſt, comme tous ſes héros,
Babillard outré, mais ſublime.

Virgile orne mieux la raiſon,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuiſe avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillans, trop de magie,
Mettent le Taſſe un cran plus bas;
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie?

Milton, plus ſublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;
Il ſemble chanter pour les fous,
Pour les anges et pour les diables.

Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſerait trop fort;
Et j'attendrai que je ſois mort,
Pour apprendre quelle eſt ma place.

Vous en qui tant d'efprit abonde,
Tant de grâce et tant de douceur,
Si ma place eft dans votre cœur,
Elle eft la première du monde.

I I.

A M. DE FORCALQUIER.

Vous philofophe! ah, quel projet!
N'eft-ce pas affez d'être aimable?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raifonneur vénérable?

D'inutiles réflexions
Compofent la philofophie.
Eh! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des paffions?

C'eft un pénible et vain ouvrage
Que de vouloir les modérer;
Les fentir et les infpirer
Eft à jamais votre partage.

L'efprit, l'imagination,
Les grâces; la plaifanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philofophie. (1)

(1) Au lieu des deux dernières ftances on trouve celle-ci dans une ancienne copie :

Si quelque fecte a le mérite
De fixer votre efprit divin,
C'eft l'école de Démocrite
Qui fe moquait du genre humain.

III.

AU MEME,

Au nom de madame la marquise du Chatelet, à qui il avait envoyé une pagode chinoise.

Ce gros chinois en tout diffère
Du français qui me l'a donné;
Son ventre en tonne est façonné,
Et votre taille est bien légère.

Il a l'air de s'extasier,
En admirant notre hémisphère;
Vous aimez à vous égayer,
Pour le moins sur la race entière
Que DIEU s'avisa d'y créer.

Le cou penché, clignant les yeux,
Il rit aux Anges d'un sot rire:
Vous avez de l'esprit comme eux,
Je le crois, et je l'entends dire.

Peut-être, en vous parlant ainsi,
C'est vous donner trop de louanges:
Mais il se pourrait bien aussi
Que je fais trop d'honneur aux Anges.

I V.

A MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONTI,

Pour un neveu du P. SANADON, *jésuite.* (*)

VOTRE ame, à la vertu docile,
Eut de moi plus d'une leçon :
Je fus autrefois le Chiron
Qui guidait cet aimable Achille.

Mon pauvre neveu Sanadon,
Connu de vous dans votre enfance,
N'a pour ressource que mon nom,
Vos bontés et son espérance.

A vos pieds je voudrais bien fort
L'amener pour vous rendre hommage;
Mais j'ai le malheur d'être mort,
Ce qui s'oppose à mon voyage.

Votre cœur n'est point endurci,
Et sur vous mon espoir se fonde.
Je ne peux rien dans l'autre monde,
Vous pouvez tout dans celui-ci.

Je pourrais me faire un mérite
D'avoir pour vous bien prié DIEU;
Mais jeune prince aime fort peu
Les *oremus* d'un vieux jésuite.

(*) Le P. *Sanadon* est supposé parler lui-même de l'autre monde.

Je ne fais d'où dater ma lettre.
Si par vous mes vœux font reçus,
En paradis vous m'allez mettre,
Mais en enfer par un refus.

Non, mon neveu feul miférable
Eft feul à fouffrir condamné :
Car qui n'a rien fe donne au diable;
Empêchez qu'il ne foit damné.

V.

A MADAME DU BOCAGE. (*)

MILTON dont vous fuivez les traces
Vous prête fes tranfports divins ;
Eve eft la mère des humains,
Et vous êtes celle des Grâces.

Comment n'eût-elle pas féduit
La raifon la plus indomptable?
Vous lui donnez tout votre efprit;
Adam était bien pardonnable.

Eve le rendit criminel,
Et vous méritez nos louanges ;
Eve féduifit un mortel,
Et vous auriez féduit les Anges.

Sa faute a perdu l'univers;
Elle ne doit plus nous déplaire;
Et fon erreur nous devient chère,
Dès que nous lui devons vos vers.

(*) Ces ftances furent adreffées par madame *Denis* à madame *du Bocage*, qui lui avait envoyé fon poëme du Paradis terreftre.

Eve, par ſa coquetterie,
Nous a fermé le paradis;
L'Amour, les Grâces, le Génie
Nous l'ont r'ouvert par vos écrits.

V I.

AU ROI DE PRÛSSE,

En lui envoyant le manuſcrit de Mérope.

Juin 1740.

LORSQU'A la ville un ſolitaire envoie
Des fruits nouveaux, honneur de ſes jardins,
Nés ſous ſes yeux et plantés de ſes mains,
Il les croit bons, et prétend qu'on le croie.

Quand par le don de ſon portrait flatté,
La jeune Aminte à ſes lois vous engage,
Elle reſſemble à la divinité
Qui veut vous faire adorer ſon image.

Quand un auteur, de ſon œuvre entêté,
Modeſtement vous en fait une offrande,
Que veut de vous ſa fauſſe humilité?
C'eſt de l'encens que ſon orgueil demande.

Las! je ſuis loin de tant de vanité.
A tous ces traits gardez de reconnaître
Ce qui par moi vous ſera préſenté;
C'eſt un tribut, et je l'offre à mon maître.

VII.

AU ROI DE PRUSSE,

En lui adreſſant un marchand de vin.

A Bruxelles, le 26 auguſte 1740.

Le voilà ce monſieur Hony
Que Bacchus a comblé de gloire.
Il prétend qu'il ſera honni,
S'il ne peut vous donner à boire.

Il garde un mépris ſouverain
Pour Phébus et pour ſa fontaine ;
Et dit qu'un verre de ſon vin
Vaut le Permeſſe et l'Hippocrène.

Je crois que quelques rois jaloux
Et quelques princes de l'Empire,
Pour eſſayer de vous ſéduire,
Ont député Hony vers vous.

Comme on leur dit que la ſageſſe
A grand ſoin de vous éclairer,
Ils ont voulu vous enivrer,
Pour vous réduire à leur eſpèce.

Cher Hony, cette trahiſon
Eſt un bien faible ſtratagême ;
Jamais Bacchus et l'Amour même
Ne pourront rien ſur ſa raiſon.

Le dieu des amours et le vôtre,
Hony, ſont les Dieux du plaiſir;
Tous deux ſont faits pour le ſervir;
Mais il ne ſert ni l'un ni l'autre.

Sans doute, Bacchus et l'Amour
Ne ſont point ennemis du ſage;
Il les reçoit ſur ſon paſſage,
Sans leur permettre un long ſéjour.

VIII.

AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, ce 2 novembre 1740.

ADIEU, grand homme, adieu, coquette,
Eſprit ſublime et ſéducteur,
Fait pour l'éclat, pour la grandeur,
Pour les Muſes, pour la retraite.

Adieu, vainqueur ou protecteur
Du reſte de la Germanie,
De moi, très-chétif raiſonneur,
Et de la noble poëſie.

Adieu, trente ames dans un corps
Que les dieux comblèrent de grâce,
Qui réuniſſez les tréſors
Qu'on voit diviſés au Parnaſſe.

Adieu, vous dont l'auguſte main,
Toujours au travail occupée,
Tient pour l'honneur du genre humain
La plume, la lyre et l'épée.

Vous qui prenez tous les chemins
De la gloire la plus durable,
Avec nous autres ſi traitable,
Si grand avec les ſouverains!

Vous qui n'avez point de faibleſſe,
Pas même celle de blâmer
Ceux qu'on voit un peu trop aimer
Ou leurs erreurs ou leur maîtreſſe!

Adieu; puis-je me conſoler
Par votre amitié noble et pure?
Le roi me fait un peu trembler,
Mais le grand homme me raſſure.

I X.

AU ROI DE PRUSSE,

Pour en obtenir la grâce d'un français détenu depuis long-temps dans les priſons de Spandau.

1 7 4 3. (1)

GENIE univerſel, ame ſenſible et ferme,
Grand homme, il eſt ſous vous de malheureux mortels!
Mais quand à ſes vertus on n'a point mis de terme,
On en met aux tourmens des plus grands criminels.

(1) Ces vers ſont cités dans le *Commentaire hiſtorique ſur la vie de l'auteur*, mais avec quelques différences. Ils furent préſentés au roi après une repréſentation de l'opéra de *Metaſtaſio*, intitulé *la clémence de Titus*. Voyez le *Commentaire hiſtorique*, tome II, des *Mélanges litt.*

Depuis vingt ans entiers faut-il qu'on abandonne
Un étranger mourant au poids affreux des fers?
Pluton punit toujours, mais Jupiter pardonne;
N'imiterez-vous plus que le Dieu des enfers?

Voyez autour de vous les prières tremblantes,
Filles du repentir, maîtreſſes des grands cœurs,
S'étonner d'arroſer de larmes impuiſſantes
La généreuſe main qui ſécha tant de pleurs.

Ah! pourquoi m'étaler avec magnificence
Ce ſpectacle brillant où triompha Titus?
Pour embellir la fête égalez ſa clémence,
Et l'imitez en tout, ou ne le vantez plus.

X.

A MADAME
LA MARQUISE DE POMPADOUR.

A Etiole, juillet 1745.

Il ſait aimer, il ſait combattre:
Il envoie en ce beau ſéjour
Un brévet digne d'Henri-Quatre,
Signé LOUIS, Mars, et l'Amour.

Mais les ennemis ont leur tour:
Et ſa valeur et ſa prudence
Donnent à Gand, le même jour,
Un brévet de ville de France.

Ces

Ces deux brevets ſi bien venus
Vivront tous deux dans la mémoire :
Chez lui les autels de Vénus
Sont dans le temple de la Gloire.

XI.

A M. VAN-HAREN,

DEPUTÉ DES ETATS GENERAUX.

DEMOSTHENE au Conſeil, et Pindare au Parnaſſe,
L'auguſte vérité marche devant tes pas :
Tyrtée a dans ton ſein répandu ſon audace,
Et tu tiens ſa trompette, organe des combats.

Je ne puis t'imiter ; mais j'aime ton courage ;
Né pour la liberté tu penſes en héros :
Mais qui naquit ſujet ne doit penſer qu'en ſage,
Et vivre obſcurément, s'il veut vivre en repos.

Notre eſprit eſt conforme aux lieux qui l'ont vu naître :
A Rome on eſt eſclave, à Londres citoyen.
La grandeur d'un Batave eſt de vivre ſans maître,
Et mon premier devoir eſt de ſervir le mien.

XII.

SUR LE LOUVRE.

1749.

Monument imparfait de ce ſiècle vanté,
Qui ſur tous les beaux arts a fondé ſa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en atteſtant ſa gloire,
Faire un juſte reproche à ſa poſtérité?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire;
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, ſoient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever?

Sous quels débris honteux, ſous quel amas ruſtique
On laiſſe enſevelis ces chefs-d'œuvre divins!
Quel barbare a mêlé la baſſeſſe gothique
A toute la grandeur des Grecs et des Romains?

Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître et notre appui,
Embellis les climats que ſa vertu décore,
Et dans tout ton éclat, montre-toi comme lui.

XIII.

STANCES IRREGULIERES.

A MADAME

LA DAUPHINE,

INFANTE D'ESPAGNE.

SOUVENT la plus belle princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe et n'intéreſſe,
Laiſſe un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'éclat de ſa couronne
Jamais en ſecret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu conſole;
Mais l'Ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole, (1)
S'aſſeoir entre des majeſtés.

On fait triſtement grande chère,
Sans dire, et ſans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous aſſiége, vous conſidère,
Et croit voir le ſouverain bien.

(1) Jeu à la mode à la cour.

Le lendemain, quand l'hémifphère
Eft brûlé des feux du foleil,
On s'arrache aux bras du fommeil,
Sans favoir ce que l'on va faire.

De foi-même peu fatisfait,
On veut du monde; il embarraffe :
Le plaifir fuit; le jour fe paffe,
Sans favoir ce que l'on a fait.

O temps, ô perte irréparable!
Quel eft l'inftant où nous vivons!
Quoi! la vie eft fi peu durable,
Et les jours paraîtraient fi longs!

Princeffe, au-deffus de votre âge,
De deux cours augufte ornement,
Vous employez utilement
Ce temps qui fi rapidement
Trompe la jeuneffe volage.

Vous cultivez l'efprit charmant
Que vous a donné la nature;
Les réflexions, la lecture
En font le folide aliment,
Et fon ufage eft fa parure.

S'occuper, c'eft favoir jouir :
L'oifiveté pèfe et tourmente.
L'ame eft un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

XIV.

IMPROMPTU

Fait à un ſouper dans une cour d'Allemagne.

Il faut penſer, ſans quoi l'homme devient,
Malgré ſon ame, un vrai cheval de ſomme :
Il faut aimer, c'eſt ce qui nous ſoutient;
Sans rien aimer il eſt triſte d'être homme.

Il faut avoir douce ſociété
De gens ſavans, inſtruits ſans ſuffiſance,
Et de plaiſirs grande variété,
Sans quoi les jours ſont plus longs qu'on ne penſe.

Il faut avoir un ami qu'en tout temps
Pour ſon bonheur on écoute, on conſulte;
Qui puiſſe rendre à notre ame en tumulte
Les maux moins vifs et les plaiſirs plus grands.

Il faut, le ſoir, un ſouper délectable,
Où l'on ſoit libre, où l'on goûte à propos
Les mets exquis, les bons vins, les bons mots;
Et ſans être ivre il faut ſortir de table.

Il faut, la nuit, tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le careſſer, s'endormir dans ſes bras,
Et le matin recommencer encore. (*a*)

Mes chers amis, avouez que voilà
De quoi paſſer une aſſez douce vie :
Or, dès l'inſtant que j'aimai ma Sylvie,
Sans trop chercher j'ai trouvé tout cela.

VARIANTE.

(*a*) Il faut, la nuit, dire tout ce qu'on ſent
Au tendre objet que votre cœur adore ;
Se réveiller pour en redire autant,
Se rendormir pour y ſonger encore.

XV.

AU ROI DE PRUSSE.

La mère de la mort, la vieilleſſe peſante,
A de ſon bras d'airain courbé mon faible corps;
Et des maux qu'elle entraîne une ſuite effrayante
De mon ame immortelle attaque les reſſorts.

Je brave vos aſſauts, redoutable vieilleſſe;
Je vis auprès d'un ſage, et je ne vous crains pas:
Il vous prêtera plus d'appas
Que le plaiſir trompeur n'en donne à la jeuneſſe.

Coulez, mes derniers jours, ſans trouble, ſans terreur;
Coulez près d'un héros, dont le mâle génie
Vous fait goûter en paix le ſonge de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

Ma raiſon qu'il éclaire en eſt plus intrépide;
Mes pas par lui guidés en ſont plus affermis:
Un mortel que Pallas couvre de ſon égide
Ne craint point les dieux ennemis.

O philoſophe roi, que ma carrière eſt belle!
J'irai de Sans-Souci, par des chemins de fleurs,
Aux champs élyſiens parler à Marc-Aurèle
Du plus grand de ſes ſucceſſeurs.

A Sallufte jaloux je lirai votre hiſtoire,
A Lycurgue vos lois, à Virgile vos vers;
Je ſurprendrai les morts; ils ne pourront me croire:
Nul d'eux n'a raſſemblé tant de talens divers.

Mais, lorſque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits.
Vivez, rendez heureux ceux qui vous ſont ſoumis,
Et n'allez que fort tard auprès de vos modèles.

XVI.

A MADAME DENIS.

Aux délices, 1755.

L'ART n'y fait rien : les beaux noms, les beaux lieux,
Très-rarement nous donnent le bien-être.
Eſt-on heureux, hélas ! pour le paraître,
Et ſuffit-il d'en impoſer aux yeux !

J'ai vu jadis l'abbeſſe de *la joie*,
Malgré ce titre, à la douleur en proie.
Dans Sans-Souci certain roi renommé
Fut de ſoucis quelquefois conſumé.

Il n'en eſt pas ainſi de mes retraites :
Loin des chagrins, loin de l'ambition,
De mes plaiſirs elles portent le nom ;
Vous le ſavez, car c'eſt vous qui les faites.

XVII.

A M. BLIN DE SAINMORE,

Qui avait envoyé à l'auteur une héroïde de Gabrielle d'Eſtrées à Henri IV.

MON amour-propre eſt vivement flatté
De votre écrit; mon goût l'eſt davantage.
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art bleſſé la vérité.

Pour Gabrielle, en ſon apoplexie,
Aucuns diront qu'elle parle long-temps;
Mais ſes diſcours ſont ſi vrais, ſi touchans,
Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.

Tout lecteur ſage avec plaiſir verra
Qu'en expirant la belle Gabrielle
Ne penſe point que DIEU la damnera
Pour aimer trop un amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le roi très-chrétien,
C'eſt œuvre pie; on n'y peut rien reprendre.
Le paradis eſt fait pour un cœur tendre;
Et les damnés ſont ceux qui n'aiment rien.

XVIII.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS,

Qui lui avait envoyé une pièce de vers intitulée le Cœur.

CERTAINE dame honnête, et ſavante et profonde,
Ayant lu le traité du cœur,
Diſait en ſe pâmant : que j'aime cet auteur!
Ah! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printemps j'ai vu paſſer la fleur;
Le cœur pourtant me parle encore :
Du nom de petit-cœur quand mon amant m'honore,
Je ſens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas! faibles humains, quels deſtins ſont les nôtres!
Qu'on a mal placé les grandeurs!
Qu'on ſerait heureux ſi les cœurs
Etaient faits les uns pour les autres!

Illuſtre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires et votre empire :
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'eſt votre cœur qui vous inſpire.

Quand Liſette vous dit : Rodrigue as-tu du cœur?
Sur l'heure elle l'éprouve; et dit avec franchiſe :
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'Egliſe.

XIX.

A M. DEODATI DE TOVAZI,

Qui lui avait envoyé une dissertation sur l'excellence de la langue italienne.

A Ferney, le 1 février 1761.

ETALEZ moins votre abondance,
Votre origine et vos honneurs;
Il ne sied pas aux grands seigneurs
De se vanter de leur naissance.

L'Italie instruisit la France;
Mais par un reproche indiscret,
Nous serions forcés à regret
A manquer de reconnaissance.

Dès long-temps sortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'est plus fait pour nous.

Nous pourrions devenir jaloux
Quand vous parlez notre langage;
Puisqu'il est embelli par vous,
Cessez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un sage;
Terminons ainsi le procès:
Quand on est égal aux Français,
Ce n'est pas un mauvais partage.

XX.

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE,

CATHERINE II.

A l'occafion de la prife de Choczim par les Ruffes, en 1769.

FUYEZ, vifirs, bachas, fpahis et janiffaires ;
Si le nonce du pape, allié du moufti,
Se damnait en armant vos troupes fanguinaires ;
CATHERINE a vaincu, le nonce eft converti.

Il doit l'être du moins ; il doit, fans doute, apprendre
A ne plus réunir la mitre et le turban.
Malheureux Polonais, le fer de l'Ottoman
Mettait donc par vos mains la république en cendre !

De vos vrais intérêts devenez plus jaloux ;
Rome et Conftantinople ont été trop fatales :
Il eft temps de finir ces horribles fcandales ;
Vous ferez déformais fortunés malgré vous.

Bientôt de Galitzin la vigilante audace
Ira dans fon férail éveiller Mouftapha,
Mollement affoupi fur fon large fofa,
Au lieu même où naquit le fier dieu de la Thrace.

O Minerve du Nord, ô toi, fœur d'Apollon,
Tu vengeras la Gréce en chaffant ces infames,
Ces ennemis des arts et ces geoliers des femmes :
Je pars ; je vais t'attendre aux champs de Marathon.

XXI.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL,

Sur la fondation de Verſoy.

1769.

MADAME, un héros deſtructeur,
S'il eſt grand, n'eſt qu'un grand coupable;
J'aime bien mieux un fondateur:
L'un eſt un dieu, l'autre eſt un diable.

Dites bien à votre mari
Que des neuf filles de Mémoire
Il ſera le ſeul favori,
Si de fonder il a la gloire.

Didon, que j'aime tendrement,
Sera célèbre d'âge en âge;
Mais quand Didon fonda Carthage
C'eſt qu'elle avait beaucoup d'argent.

Si le vainqueur de l'Aſſyrie
Avait eu pour ſurintendant
Un conſeiller du parlement,
Nous n'aurions point Alexandrie.

Nos très-ſots aïeux autrefois
Ont fondé de pieux aſiles
Pour mes moines de ſaint François,
Mais ils n'ont point fondé de villes.

Envoyez-nous des Amphions,
Sans quoi nos peines ſont perdues :
A Verſoy nous avons des rues,
Et nous n'avons point de maiſons.

Sur la raiſon, ſur la juſtice,
Sur les grâces, ſur la douceur,
Je fonde aujourd'hui mon bonheur,
Et vous êtes ma fondatrice.

XXII.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Sur ce que le général des capucins avait aggrégé l'auteur à l'ordre de ſaint François, en reconnaiſſance de quelques ſervices qu'il avait rendus à ces moines.

1770.

Il eſt vrai, je ſuis capucin,
C'eſt ſur quoi mon ſalut ſe fonde ;
Je ne veux pas dans mon déclin
Finir comme les gens du monde.

Mon malheur eſt de n'avoir plus
Dans mes nuits ces bonnes fortunes,
Ces nobles grâces des élus,
A mes confrères ſi communes.

Je ne ſuis point frère Frapart,
Confeſſant ſœur Luce et ſœur Nice,
Je ne porte point le cilice
De ſaint Grizel, de ſaint Billard.

J'achève doucement ma vie,
Je ſuis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de Mélanie.

Dès que monſieur l'abbé Terrai
A ſu ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré;
Que ſervent-ils dans l'autre vie?

J'aime fort cet arrangement;
Il eſt leſte et plein de prudence:
Plût à Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France.

XXIII.

A MADAME NECKER.

QUELLE étrange idée eſt venue
Dans votre eſprit ſage, éclairé?
Que vos bontés l'ont égaré!
Et que votre peine eſt perdue!

A moi chétif une ſtatue!
Je ſerais d'orgueil enivré.
L'ami Jean-Jacque a déclaré
Que c'eſt à lui qu'elle était due.

Il la demande avec éclat.
L'univers, par reconnaiſſance,
Lui devait cette récompenſe;
Mais l'univers eſt un ingrat.

C'eſt vous que je figurerai
En beau marbre d'après nature,
Lorſqu'à Paphos je reviendrai,
Et que j'aurai la main plus sûre.

Ah! ſi jamais de ma façon
De vos attraits on voit l'image,
On ſait comment Pigmalion
Traitait autrefois ſon ouvrage.

XXIV.

A MADAME DU DEFFANT.

A Ferney, le 16 novembre 1773.

Hé quoi, vous êtes étonnée
Qu'au bout de quatre-vingts hivers
Ma muſe faible et ſurannée
Puiſſe encor fredonner des vers?

Quelquefois un peu de verdure
Rit ſous les glaçons de nos champs;
Elle conſole la nature,
Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiſeau peut ſe faire entendre
Après la ſaiſon des beaux jours;
Mais ſa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ſes amours.

Ainſi

Ainſi je touche encor ma lyre,
Qui n'obéit plus à mes doigts;
Ainſi j'eſſaie encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

Je veux dans mes derniers adieux,
Diſait Tibulle à ſon amante,
Attacher mes yeux ſur tes yeux,
Te preſſer de ma main mourante.

Mais quand on ſent qu'on va paſſer;
Quand l'ame fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie
Et des mains pour la careſſer?

Dans ces momens chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en ſanté:
Quel mortel s'eſt jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie?

Délie elle-même à ſon tour
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naiſſons, nous vivons, bergère,
Nous mourons ſans ſavoir comment;
Chacun eſt parti du néant;
Où va-t-il?... DIEU le ſait, ma chère.

VARIANTE.

Après la ſeconde ſtance, l'auteur a retranché celle-ci:

Du ſein d'un ténébreux nuage,
Un rayon s'échappe et nous luit;
Mais bientôt il cède à l'orage
Qui nous replonge dans la nuit.

XXV.

LES DÉSAGREMENS DE LA VIEILLESSE.

Oui, je ſais qu'il eſt doux de voir dans ſes jardins,
Ces beaux fruits incarnats et de Perſe et d'Epire,
De ſavourer en paix la sève de ſes vins,
Et de manger ce qu'on admire.
J'aime fort un faiſan qu'à propos on rôtit;
De ces perdreaux maillés le fumet ſeul m'attire,
Mais je voudrais encore avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches caſcades,
Sur ces prés émaillés, dans ces ſombres forêts
Je voudrais bien danſer avec quelques dryades,
Mais il faut avoir des jarrêts.

J'aime leurs yeux, leur taille et leurs couleurs vermeilles,
Leurs chants harmonieux, leur ſourire enchanteur;
Mais il faudrait avoir des yeux et des oreilles :
On doit s'aller cacher quand on n'a que ſon cœur.

Vous ſerez comme moi, quand vous aurez mon âge,
Archevêques, abbés, empourprés cardinaux,
Princes, rois, fermiers généraux :
Chacun avec le temps devient triſtement ſage.

Tous nos plaiſirs n'ont qu'un moment;
Hélas! quel eſt le cours et le but de la vie?
Des fadaiſes et le néant.
O Jupiter! tu fis en nous créant
Une froide plaiſanterie.

XXVI.

AU ROI DE PRUSSE.

Sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant l'auteur, et envoyé par Sa Majesté, en janvier 1775.

EPICTETE au bord du tombeau
A reçu ce présent des mains de Marc-Aurèle.
Il a dit : Mon sort est trop beau :
J'aurai vécu pour lui ; je lui mourrai fidèle.

Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts,
Et la même philosophie ;
Moi sujet, lui monarque, et favori de Mars ;
Et tous les deux parfois objets d'un peu d'envie.

Il rendit plus d'un roi de ses exploits jaloux.
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.
Il eut des ennemis, il les dissipa tous ;
Et la troupe des miens dans la fange croasse.

Les cagots m'ont persécuté,
Les cagots à ses pieds frémissaient en silence ;
Lui sur le trône assis, moi dans l'obscurité,
Nous prêchâmes la tolérance.

Nous adorions tous deux le DIEU de l'univers,
(Car il en est un, quoi qu'on dise ;)
Mais nous n'avions pas la sottise
De le déshonorer par des cultes pervers.

Nous irons tous les deux dans la céleste sphère,
Lui fort tard, moi bientôt. Il obtiendra, je croi,
Un trône auprès d'Achille, et même auprès d'Homère;
Et j'y vais demander un tabouret pour moi.

XXVII.

STANCES

Sur l'alliance renouvelée entre la France et les cantons helvétiques, jurée dans l'église de Soleure, le 15 auguste 1777.

QUELLE est dans ces lieux saints cette solennité
Des fiers enfans de la victoire?
Ils marchent aux autels de la fidélité,
De la valeur et de la gloire.

Tels on vit ces héros qui, dans les champs d'Yvri,
Contre la ligue et Rome, et l'enfer et sa rage,
Vengaient les droits du grand Henri,
Et l'égalaient dans son courage.

C'est un Dieu bienfesant, c'est un ange de paix
Qui vient renouveler cette auguste alliance.
Je vois des jours nouveaux marqués par des bienfaits,
Par de plus douces mœurs et la même vaillance.

On joint le caducée au bouclier de Mars,
Sous les auspices de Vergenne.
O monts helvétiens! vous êtes les remparts
Des beaux lieux qu'arrose la Seine.

Les meilleurs citoyens ſont les meilleurs guerriers :
Ainſi Philadelphie étonne l'Angleterre;
Elle unit l'olive aux lauriers,
Et défend ſon pays en condamnant la guerre.

Si le ciel la permet, c'eſt pour la liberté.
DIEU forma l'homme libre alors qu'il le fit naître;
L'homme, émané des cieux pour l'immortalité,
N'eut que DIEU pour père et pour maître.

On eſt libre en effet ſous d'équitables lois;
Et la félicité (s'il en eſt dans ce monde)
Eſt d'être en ſureté dans une paix profonde,
Avec de tels amis et le meilleur des rois.

XXVIII.

STANCES OU QUATRAINS,

Pour tenir lieu de ceux de PIBRAC, *qui ont un peu vieilli.*

TOUT annonce d'un DIEU l'éternelle exiſtence;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer :
La voix de l'univers annonce ſa puiſſance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout eſt pour votre uſage;
DIEU vous comble de ſes préſens.
Ah! ſi vous êtes ſon image,
Soyez comme lui bienfeſans.

Pères, de vos enfans guidez le premier âge,
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas.
Etudiez leurs mœurs, leurs talens, leur courage :
On conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat; fois foumis, doux, fincère;
Obéis, fi tu veux qu'on t'obéiffe un jour.
Vois ton DIEU dans ton père; un DIEU veut ton amour.
Que celui qui t'inftruit te foit un nouveau père.

Qui s'élève trop, s'avilit;
De la vanité naît la honte.
C'eft par l'orgueil qu'on eft petit;
On eft grand quand on le furmonte.

Fuyez l'indolente pareffe;
C'eft la rouille attachée aux plus brillans métaux,
L'honneur, le plaifir même eft le fils des travaux;
Le mépris et l'ennui font nés de la molleffe.

Ayez de l'ordre en tout; la carrière eft aifée,
Quand la règle conduit Thémis, Phébus et Mars;
La règle auftère et sûre eft le fil de Théfée
Qui dirige l'efprit au dédale des arts.

L'efprit fut en tout temps le fils de la nature;
Il faut dans fes atours de la fimplicité;
Ne lui donnez jamais de trop grande parure :
Quand on veut trop l'orner, on cache fa beauté.

Soyez vrai, mais difcret; foyez ouvert, mais fage,
Et fans la prodiguer, aimez la vérité.

Cachez-la ſans duplicité ;
Oſez la dire avec courage.

Réprimez tout emportement ;
On ſe nuit alors qu'on offenſe ;
Et l'on hâte ſon châtiment,
Quand on croit hâter ſa vengeance.

La politeſſe eſt à l'eſprit
Ce que la grâce eſt au viſage ;
De la bonté du cœur elle eſt la douce image ;
Et c'eſt la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaiſirs et la plus belle gloire,
C'eſt de prodiguer les bienfaits ;
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire ;
Si vous en recevez, publiez-le à jamais.

La diſpute eſt ſouvent funeſte autant que vaine,
A ces combats d'eſprits craignez de vous livrer.
Que le flambeau divin, qui doit vous éclairer,
Ne ſoit pas en vos mains le flambeau de la haine.

De l'émulation diſtinguez bien l'envie ;
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur ;
L'une eſt l'aliment du génie,
Et l'autre eſt le poiſon du cœur.

Par un humble maintien, qu'on eſtime et qu'on aime,
Adouciſſez l'aigreur de vos rivaux jaloux.
Devant eux rentrez en vous-même,
Et ne parlez jamais de vous.

Toutes les paſſions s'éteignent avec l'âge ;
L'amour propre ne meurt jamais.
Ce flatteur eſt tyran, redoutez ſes attraits ;
Et vivez avec lui ſans être en eſclavage.

Fin des Stances.

ODES.

ODE PREMIERE.

Sur le vœu de Louis XIII. (1)

1712.

Du roi des rois la voix puiſſante
S'eſt fait entendre dans ces lieux;
L'or brille, la toile eſt vivante,
Le marbre s'anime à mes yeux.
Prêtreſſes de ce ſanctuaire,
La Paix, la Piété ſincère,
La Foi, ſouveraine des rois,
Du Très-Haut filles immortelles
Raſſemblent en foule autour d'elles
Les arts animés par leurs voix.

O Vierges, compagnes des juſtes,
Je vois deux héros proſternés (2)
Dépouiller leurs bandeaux auguſtes
Par vos mains tant de fois ornés.

(1) Ce fut *Louis XIV* qui accomplit le vœu de ſon pére, en feſant reconſtruire le chœur de l'égliſe de Notre-Dame de Paris. Cette ode faite en 1712, concourut pour le prix de poëſie de l'académie françaiſe, en 1714. L'auteur à dix-huit ans fut vaincu par l'abbé *du Jarry* qui en avait ſoixante-cinq; et dont le poëme commençait ainſi :

Enfin le jour paraît où le ſaint Tabernacle
D'ornemens enrichi nous offre un beau ſpectacle, &c.

Le reſte était dans ce goût. Ces vers-ci étaient ſur-tout fort remarquables :

Pôles glacés, brûlans, où ſa gloire connue
Juſqu'aux bornes du monde eſt chez vous parvenue, &c.

(2) Les ſtatues de *Louis XIII* et de *Louis XIV* ſont aux deux côtés de l'autel.

Mais quelle puiſſance céleſte
Imprime ſur leur front modeſte
Cette ſuprême majeſté ?
Terrible et ſacré caractère
Dans qui l'œil étonné révère
Les traits de la Divinité.

L'un voua ces fameux portiques,
Son fils vient de les élever.
O que de projets héroïques
Seul il eſt digne d'achever !
C'eſt lui, c'eſt ce ſage intrépide
Qui triompha du ſort perfide
Contre ſa vertu conjuré ;
Et de la diſcorde étouffée,
Vint dreſſer un nouveau trophée
Sur l'autel qu'il a conſacré. (3)

Tel autrefois la cité ſainte
Vit le plus ſage des mortels
Du Dieu qu'enferma ſon enceinte
Dreſſer les ſuperbes autels.
Sa main redoutable et chérie,
Loin de ſa paiſible patrie
Ecartait les troubles affreux ;
Et ſon autorité tranquille,
Sur un peuple à lui ſeul docile,
Fefait luire des jours heureux.

O toi, cher à notre mémoire,
Puiſque Louis te doit le jour,

(3) La paix faite avec l'empereur dans le temps que le chœur a été achevé.

Defcends du pur fein de la gloire,
Des bons rois éternel féjour.
Revois les rivages illuftres,
Où ton fils, depuis tant de luftres,
Porte ton fceptre dans fes mains,
Reconnais-le aux vertus fuprêmes,
Qui ceignent de cent diadêmes
Son front refpectable aux humains.

Viens ; la Chicane infinuante,
Le Duel armé par l'affront
La Révolte pâle et fanglante,
Ici ne lèvent plus le front.
Tu vis leur cohorte effrénée
De leur haleine empoifonnée,
Souffler leur rage fur tes lys.
Leurs dents, leurs flèches font brifées,
Et fur leurs têtes écrafées
Marche ton invincible fils.

Viens fous cette voûte nouvelle,
De l'art ouvrage précieux.
Là brûle, allumé par fon zèle,
L'encens que tu promis aux cieux.
Offre au Dieu que fon cœur révère
Ses vœux ardens, fa foi fincère,
Humble tribut de piété;
Voilà les dons que tu demandes,
Grand DIEU, ce font-là les offrandes
Que tu reçois dans ta bonté.

Les rois font les vives images
Du DIEU qu'ils doivent honorer.

Tous lui consacrent des hommages;
Combien peu savent l'adorer!
Dans une offrande fastueuse
Souvent leur piété pompeuse
Au ciel est un objet d'horreur;
Sur l'autel que l'orgueil lui dresse
Je vois une main vengeresse
Montrer l'arrêt de sa fureur. (4)

Heureux le roi que la couronne
N'éblouit point de sa splendeur:
Qui, fidèle au Dieu qui la donne,
Ose être humble dans sa grandeur.
Qui, donnant aux rois des exemples,
Au seigneur élève des temples,
Des asiles aux malheureux;
Dont la clairvoyante justice
Démêle et confond l'artifice
De l'hypocrite ténébreux!

Assise avec lui sur le trône
La sagesse est son ferme appui.
Si la fortune l'abandonne
Le seigneur est toujours à lui;
Ses vertus seront couronnées
D'une longue suite d'années,
Trop courte encore à nos souhaits;
Et l'abondance dans ses villes
Fera germer ses dons fertiles,
Cueillis par les mains de la paix.

(4) *Apparuerunt digiti quasi hominis scribentis.*

Prière pour le roi. (5)

Toi qui formas Louis de tes mains ſalutaires,
Pour augmenter ta gloire et pour combler nos vœux,
Grand DIEU, qu'il ſoit encor l'appui de nos neveux,
Comme il fut celui de nos pères!

ODE II.

Sur les malheurs du temps.

1713.

AUX maux les plus affreux le ciel nous abandonne:
Le déſeſpoir, la mort, la faim nous environne;
Et les Dieux, contre nous ſoulevés tant de fois,
Equitables vengeurs des crimes de la terre,
Ont frappé du tonnerre
Les peuples et les rois.

Des plaines du Tortoſe aux bords du Boryſthène
Mars a conduit ſon char attelé par la haine:
Les vents contagieux ont volé ſur ſes pas;
Et, ſoufflant de la mort les ſemences funeſtes,
Ont dévoré les reſtes
Echappés aux combats.

D'un monarque puiſſant la race fortunée
Rempliſſait de ſon nom l'Europe conſternée:
Je n'ai fait que paſſer, ils étaient diſparus;
Et le peuple abattu, que ce malheur étonne,
Les cherche auprès du trône,
Et ne les trouve plus.

(5) Toutes les pièces de concours devaient finir par une prière pour le roi.

Voyez cette beauté fous les yeux de fa mère :
Elle apprend en naiffant l'art dangereux de plaire,
Et d'exciter en nous de funeftes penchans ;
Son enfance prévient le temps d'être coupable :
Le vice trop aimable
Inftruit fes premiers ans.

Bientôt, bravant les yeux de l'époux qu'elle outrage,
Elle abandonne aux mains d'un courtifan volage
De fes trompeurs appas le charme empoifonneur.
Que dis-je! cet époux à qui l'hymen la lie,
Trafiquant l'infamie,
La livre au déshonneur.

Ainfi vous outragez les Dieux et la nature!
Oh! que ce n'était pas de cette fource impure
Qu'on vit naître les Francs, des Scythes fucceffeurs,
Qui, du char d'Attila détachant la fortune,
De la caufe commune
Furent les défenfeurs.

Le citoyen alors favait porter les armes ;
Sa fidelle moitié, qui négligeait fes charmes,
Pour fon retour heureux préparait des lauriers ;
Recevait de fes mains fa cuiraffe fanglante,
Et fa hache fumante
Du trépas des guerriers.

Au travail endurci leur fuperbe courage
Ne prodigua jamais un imbécille hommage
A de vaines beautés à leurs yeux fans appas :
Et d'un fexe timide et né pour la molleffe
Ils plaignaient la faibleffe,
Et ne l'adoraient pas.

De ces ſauvages temps l'héroïque rudeſſe
Leur dérobait encor la délicate adreſſe
D'excuſer leurs forfaits par un ſubtil détour;
Jamais on n'entendit leur bouche peu ſincère
Donner à l'adultère
Le tendre nom d'amour.

Mais inſenſiblement l'adroite politeſſe,
Des cœurs efféminés ſouveraine maîtreſſe,
Corrompit de nos mœurs l'auſtère pureté;
Et, du ſubtil menſonge empruntant l'artifice,
Bientôt à l'injuſtice
Donna l'air d'équité.

Le luxe à ſes côtés marche avec arrogance;
L'or qui naît ſous ſes pas s'écoule en ſa préſence;
Le fol orgueil le ſuit, compagnon de l'erreur;
Il ſappe des Etats la grandeur ſouveraine,
De leur chute certaine
Brillant avant-coureur.

ODE III.

Sur le fanatiſme. (1)

CHARMANTE et ſublime Emilie,
Amante de la vérité,
Ta ſolide philoſophie
T'a prouvé la Divinité.

(1) Cette ode eſt de l'an 1732. Elle eſt adreſſée à l'illuſtre marquiſe *du Châtelet*, qui s'eſt rendue par ſon génie l'admiration de tous les vrais ſavans et de tous les bons eſprits de l'Europe.

Ton ame éclairée et profonde,
Franchiſſant les bornes du monde,
S'élance au ſein de ſon auteur.
Tu parais ſon plus bel ouvrage;
Et tu lui rends un digne hommage,
Exempt de faibleſſe et d'erreur.

Mais, ſi les traits de l'athéiſme
Sont repouſſés par ta raiſon,
De la coupe du fanatiſme
Ta main renverſe le poiſon :
Tu ſers la juſtice éternelle,
Sans l'âcreté de ce faux zèle
De tant de dévots mal-feſans; (2)
Tel qu'un ſujet ſincère et juſte
Sait approcher d'un trône auguſte,
Sans les vices des courtiſans.

Ce fanatiſme ſacrilége
Eſt ſorti du ſein des autels :
Il les profane, il les aſſiége,
Il en écarte les mortels.
O religion bienfeſante!
Ce farouche ennemi ſe vante
D'être né dans ton chaſte flanc.
Mère tendre, mère adorable!
Croira-t-on qu'un fils ſi coupable
Ait été formé de ton ſang?

On a vu ſouvent des athées
Eſtimables dans leurs erreurs;
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.

(2) Faux devots.

Spinofa fut toujours fidèle
A la loi pure et naturelle
Du Dieu qu'il avait combattu.
Et ce Des Barreaux qu'on outrage, (3)
S'il n'eut pas les clartés du fage,
En eut le cœur et la vertu.

Je fentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux
Qui nierait l'utile exiftence
De l'aftre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton être fuprême,
Grand DIEU! c'eft un moindre blafphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs infatiable,
Jaloux, injufte comme nous.

Lorfqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de fuperftition,
A, par cette affreufe chimère,
Corrompu fa religion,
Le voilà ftupide et farouche;
Le fiel découle de fa bouche;
Le fanatifme arme fon bras;
Et, dans fa piété profonde,
Sa rage immolerait le monde
A fon DIEU qu'il ne connaît pas.

Ce fénat profcrit dans la France,
Cette infame inquifition,

(3) Il était confeiller au parlement; il paya à des plaideurs les frais de leur procès qu'il avait trop différé de rapporter.

Ce tribunal où l'ignorance
Traîna si souvent la raison,
Ces Midas en mître, en soutane,
Au philosophe de Toscane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,
Abjurez, sage Galilée,
Le systême de l'univers.

Ecoutez ce signal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris;
Regardez ce carnage horrible;
Entendez ces lugubres cris.
Le frère est teint du sang du frère;
Le fils assassine son père;
La femme égorge son époux.
Leurs bras sont armés par des prêtres.
O Ciel! sont-ce-là les ancêtres
De ce peuple léger et doux?

Jansénistes et molinistes,
Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raisons des sophistes,
Leurs traits, leur bile et leur ennui;
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces temps de vertige et d'horreur;
Craignez ce zèle qui vous presse;
On ne sent pas dans son ivresse
Jusqu'où peut aller sa fureur.

Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la religion?

Dans Marſeille il fallait l'apprendre
Au ſein de la contagion;
Lorſque la tombe était ouverte;
Lorſque la Provence couverte,
Par les ſemences du trépas,
Pleurant ſes villes déſolées,
Et ſes campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres Etats.

Belſuns, (4) ce paſteur vénérable,
Sauvait ſon peuple périſſant :
Langeron, guerrier ſecourable,
Bravait un trépas renaiſſant;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la molleſſe et les ſcandales,
Occupaient votre oiſiveté,
De la diſpute ridicule
Et ſur Queſnel et ſur la bulle,
Qu'oublîra la poſtérité.

Pour inſtruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité?
Faut-il le flambeau de la haine,
Pour nous montrer la vérité ?
Un ignorant, qui de ſon frère
Soulage en ſecret la misère,
Eſt mon exemple et mon docteur;
Et l'eſprit hautain qui diſpute,
Qui condamne, qui perſécute,
N'eſt qu'un déteſtable impoſteur.

(4) M. de *Belſunce*, évêque de Marſeille, et M. de *Langeron*, commandant, allaient porter eux-mêmes les ſecours et les remèdes aux peſtiférés moribonds dont les médecins et les prêtres n'oſaient approcher.

VARIANTES.

Prem. ſtrophe. Après le quatrième vers, on liſait ceux-ci :

Tu connais cet être ſuprême ;
Dans ton cœur eſt ſa bonté même ;
Dans ton eſprit eſt ſa grandeur ;
Tu parais, &c.

La quatrième ſtrophe ſe liſait ainſi :

On a vu du moins des athées
Sociables dans leurs erreurs ;
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Spinoſa fut doux, ſimple, aimable ;
Le DIEU que ſon eſprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de ſa faibleſſe,
Lui laiſſa l'humaine ſageſſe
Et les ombres de la vertu.

Elle était ſuivie de cette autre :

Au vaſte empire de la Chine
Il eſt un peuple de lettrés
Qui de la nature divine
Combat les attributs ſacrés. (1)
O vous qui de notre hémiſphère
Portez le flambeau ſalutaire
A ces faux ſages d'Orient,
Parlez ; eſt-il plus de juſtice,
Plus de candeur et moins de vice
Chez nos dévots de l'Occident ?

(1) M. de *Voltaire* croyait alors, d'après quelques ouvrages de moines, que les lettrés chinois étaient athées : il a depuis été le premier qui nous ait déſabuſés de cette erreur.

Sixième ſtrophe. Après le quatrième vers :

Son ame alors eſt endurcie;
Sa raiſon s'enfuit obſcurcie ;
Rien n'a plus ſur lui de pouvoir :
Sa juſtice eſt folle et cruelle;
Il eſt dénaturé par zèle,
Et ſacrilége par devoir.

Septième ſtrophe. Après le quatrième vers :

Cette troupe folle, inhumaine,
Qui tient le bon ſens à la gêne
Et l'innocence dans les fers,
Par ſon zèle abſurde aveuglée,
Oſa condamner Galilée,
Pour avoir connu l'univers.

Après la ſeptième ſtrophe, on liſait celle-ci :

Ce Bacon qui fut de la poudre
L'innocent et ſage inventeur,
Ne put jamais ſe faire abſoudre
Au conſiſtoire de l'erreur.
Les chrétiens ont vu ſur la terre
Le trouble, un concile et la guerre
Pour la forme d'un capuchon ;
Et leurs égliſes diviſées,
Du ſang des paſteurs arroſées
Pour les ſophiſmes de Platon.

Après la neuvième ſtrophe, ſe trouve la ſuivante, dans la première édition in-4°.

Vous riez des ſages d'Athènes
Que la terre a trop reſpectés;
Vous diſſipez leurs ombres vaines
Par vos immortelles clartés.
Mais, au moins, dans leur nuit profonde,
Conducteurs aveugles du monde,
Ils n'étaient point perſécuteurs.
Imitez l'eſprit pacifique
Et du lycée et du portique,
Quand vous condamnez leurs erreurs.

Au lieu de la dixième ſtrophe, on liſait celle-ci :

Enfans ingrats d'un même père,
Si vous prétendez le ſervir,
Si vous aſpirez à lui plaire,
Eſt-ce à force de vous haïr ?
Eſt-ce en déchirant l'héritage
Qu'un père ſi tendre et ſi ſage
Du haut des cieux nous a tranſmis ?
L'amour était votre partage ;
Cruels, auriez-vous plus de rage,
Si vous étiez nés ennemis ?

Onzième ſtrophe. Au lieu des trois derniers vers, on liſait :

De ces diſputes furieuſes,
Sur des chimères épineuſes
Qu'oublîra la poſtérité.

Au lieu de la dernière ſtrophe, on liſait celle-ci :

Dans votre pédanteſque audace,
Digne de votre faux ſavoir,
Vous argumentez ſur la grâce,
Et vous êtes loin de l'avoir.
Un ignorant qui de ſon frère
Soulage en ſecret la misère,
Qui fuit la cour et les flatteurs,
Doux, clément, ſans être timide,
Voilà mon apôtre et mon guide ;
Les autres ſont des impoſteurs.

ODE IV.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

Sur l'ingratitude.

O toi, mon ſupport et ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits!
Lorſqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

Doux nœuds de la reconnaiſſance,
C'eſt par vous que, dès mon enfance,
Mon cœur à jamais fut lié;
La voix du ſang, de la nature,
N'eſt rien qu'un languiſſant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

Eh! quel eſt en effet mon père?
Celui qui m'inſtruit, qui m'éclaire,
Dont le ſecours m'eſt aſſuré:
Et celui dont le cœur oublie
Les biens répandus ſur ſa vie,
C'eſt-là le fils dénaturé.

Ingrats, monſtres que la nature
A pétris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre ame ſauvage
Des humains le plus beau partage:
Vous n'avez pas le don d'aimer.

Nous admirons le fier courage
Du lion fumant de carnage,
Symbole du Dieu des combats.
D'où vient que l'univers déteste
La couleuvre bien moins funeste ?
Elle est l'image des ingrats.

Quel monstre plus hideux s'avance?
La nature fuit et s'offense,
A l'aspect de ce vieux giton;
Il a la rage de Zoïle,
De Gacon (1) l'esprit et le style,
Et l'ame impure de Chausson.

C'est Desfontaines, c'est ce prêtre
Venu de Sodôme à Bicêtre,
De Bicêtre au sacré vallon;
A-t-il l'espérance bizarre
Que le bûcher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

Il m'a dû l'honneur et la vie,
Et dans son ingrate furie,
De Rousseau lâche imitateur,
Avec moins d'art et plus d'audace,
De la fange où sa voix croasse,
Il outrage son bienfaiteur.

Qu'un hibernois, (2) loin de la France,
Aille ensevelir dans Bizance

(1) *Gacon* était un misérable écrivain satirique, universellement méprisé; *Chausson* a laissé un nom immortel.

(2) Un abbé irlandais, fils d'un chirurgien de Nantes, qui se disait de l'ancienne maison de *Makarti*, ayant subsisté long-temps des bienfaits de notre auteur, et lui ayant emprunté deux mille livres, en 1732, s'enfuit aussitôt avec un écossais, nommé *Ramsay*, qui se disait aussi des bons *Ramsay*,

Sa honte, à l'abri du croiſſant;
D'un œil tranquille et ſans colère,
Je vois ſon crime et ſa misère;
Il n'emporte que mon argent.

Mais l'ingrat, dévoré d'envie,
Trompette de la calomnie,
Qui cherche à flétrir mon honneur,
Voilà le raviſſeur coupable,
Voilà le larcin déteſtable,
Dont je dois punir la noirceur.

Pardon, ſi ma main vengereſſe
Sur ce monſtre un moment s'abaiſſe
A lancer ces utiles traits;
Et ſi de la douce peinture
De ta vertu brillante et pure,
Je paſſe à ces ſombres portaits.

Mais lorſque Virgile et le Taſſe
Ont chanté dans leur noble audace
Les dieux de la terre et des mers,
Leur muſe, que le ciel inſpire,
Ouvre le ténébreux empire,
Et peint les monſtres des enfers.

et avec un officier français nommé *Mornay;* ils paſsèrent tous trois à Conſtantinople, et ſe firent circoncire chez le comte de *Bonneval.* Remarquez qu'aucun de ces ſolliculaires, de ces trompettes de ſcandale, qui fatiguaient Paris de leurs brochures, n'ont écrit contre cette apoſtaſie; mais ils ont jeté feu et flamme contre les *Bayle*, les *Monteſquieu*, les *Diderot*, les d'*Alembert*, les *Helvetius*, les *Buffon*, contre tous ceux qui ont éclairé le monde.

VARIANTES.

Après la quatrième ſtrophe, on liſait celle-ci :

Je crois voir ces plaines ſtériles
Dont nos cultures inutiles
N'ont pu fertiliſer le ſein ;
Ou le bronze informe et rebelle
Indocile à la main fidelle
Qui conduit les traits du burin.

Après la cinquième, on liſait les ſuivantes :

Tel fut ce plagiaire habile
Et de Marot et de d'Ouville,
Connu par ſes viles chanſons :
Semblable à l'infame Locuſte
Qui, ſous les ſucceſſeurs d'Auguſte,
Fut illuſtre par ſes poiſons.

Dis-nous, Rouſſeau, quel premier crime
Entraîna tes pas dans l'abyme
Où j'ai vu Saurin te plonger ?
Ah! ce fut l'oubli des ſervices :
Tu fus ingrat, et tous les vices
Vinrent en foule t'aſſiéger.

Auſſitôt le Dieu qui m'inſpire
T'arracha le luth et la lyre
Qu'avaient déshonorés tes mains :
Tu n'es plus qu'un reptile immonde,
Rebut du Parnaſſe et du monde,
Rongé de tes propres venins.

En vain ta triſte hypocriſie
Des fureurs de ſa frénéſie
Veut couvrir ces traits odieux ;
Ton cœur n'en eſt que plus coupable,
Et, dans la noirceur qui t'accable,
Ton eſprit moins ingénieux.

Des forêts le tyran ſauvage,
Vieux, languiſſant et plein de rage,
Périſſant de faim dans les bois,
Pour tromper les troupeaux paiſibles,
Prétendit par ſes cris horribles
Des paſteurs imiter la voix.

Les faibles troupeaux en gémirent:
Mais, quand les paſteurs entendirent
Ses déteſtables hurlemens,
On écraſa dans ſon repaire
Cet hypocrite ſanguinaire,
Pour prix de ſes déguiſemens.

Oh! qu'en ſa fureur impuiſſante
Une ame abattue et tremblante
Donne de mépris et d'horreur,
Quand le ſtyle, glacé par l'âge,
En vain ranimé par la rage,
Languit énervé de froideur!

Il faut que ma main vengereſſe
Sur ce monſtre un moment s'abaiſſe
A lancer ces utiles traits;
Il faut de la douce peinture
De la vertu brillante et pure
Paſſer à d'horribles portraits.

Quel monſtre plus hideux, &c.

Après la ſeptième ſtrophe, on liſait :

Vieux, languiſſant et ſans courage,
Souvent dans un accès de rage
Qui l'enflamme et dont il périt,
Un chien de ſa gueule édentée,
Horrible, écumante, empeſtée,
Pourſuit la main qui le nourrit.

Il me dut l'honneur et la vie ;
Et dans ſon ingrate furie,
De Rouſſeau lâche imitateur,
Ami traître, ennemi timide,
Des flots de ſa bile inſipide
Il veut couvrir ſon bienfaiteur.

Les neuvième et dixième ſtrophes ont été ajoutées.

Après la douzième, on liſait celle-ci qui terminait l'ode.

Raphaël, Rubens, Michel-Ange,
Sous les pieds du divin archange
Ont montré le diable abattu ;
Et, par un heureux artifice,
Maſſillon peint l'horreur du vice,
Pour mieux embellir la vertu.

ODE V.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE DES SCIENCES,

Qui ont été ſous l'équateur et au cercle polaire meſurer des degrés de latitude.

1735.

O vérité ſublime! ô céleſte Uranie!
Eſprit né de l'eſprit qui forma l'univers;
Qui meſures des cieux la carrière infinie,
Et qui pèſes les airs;

Tandis que tu conduis ſur les gouffres de l'onde
Ces voyageurs ſavans, miniſtres de tes lois,
De l'ardent équateur ou du pôle du monde,
Entends ma faible voix.

Que font tes vrais enfans? Vainqueurs de la nature,
Ils arrachent ſon voile; et ces rares eſprits
Fixent la peſanteur, la maſſe et la figure
De l'univers ſurpris.

Les enfers ſont émus au bruit de leur voyage:
Je vois paraître au jour les ombres des héros,
De ces Grecs renommés qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Argonautes fameux, demi-dieux de la Gréce,
Caſtor, Pollux, Orphée, et vous, heureux Jaſon,
Vous de qui la valeur, et l'amour et l'adreſſe
Ont conquis la toiſon;

En

En voyant les travaux et l'art de nos grands hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux paſſés !
Votre ſiècle eſt vaincu par le ſiècle où nous ſommes :
Venez et rougiſſez.

Quand la Gréce parlait, l'univers en ſilence
Reſpectait le menſonge anobli par ſa voix;
Et l'Admiration, fille de l'Ignorance,
Chanta de vains exploits. (1)

Heureux qui les premiers marchent dans la carrière!
N'y faſſent-ils qu'un pas, leurs noms ſont publiés :
Ceux qui, trop tard venus, la franchiſſent entière
Demeurent oubliés.

Le menſonge réſide au temple de Mémoire;
Il y grava des mains de la Crédulité
Tous ces faſtes des temps deſtinés pour l'hiſtoire
Et pour la vérité.

Uranie, abaiſſez ces triomphes des fables;
Effacez tous ces noms qui nous ont abuſés;
Montrez aux nations les héros véritables
Que vous ſeule inſtruiſez.

Le génois qui chercha, qui trouva l'Amérique,
Cortez qui la vainquit par de plus grands travaux,
En voyant des Français l'entrepriſe héroïque,
Ont prononcé ces mots :

(1) En effet il n'y a pas un de nos capitaines de vaiſſeau, pas un ſeul de nos pilotes qui ne ſoit cent fois plus inſtruit que tous les Argonautes. *Hercule*, *Theſée* et tous les heros de la guerre de Troye n'auraient pas tenu devant ſix bataillons commandés par le *grand Condé* ou *Turenne*, ou *Marlborough*. *Thalès* et les *Pythagore* n'étaient pas dignes d'etudier ſous *Newton*. Alcine et Armide valent mieux que toutes les poëſies grecques enſemble. Mais les premiers venus s'emparent du temple de la gloire; le temps les y affermit, et les derniers trouvent la place priſe.

L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,
Et par nos defcendans ne peut être imité :
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples
L'avaient moins mérité.

Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage :
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous fuit.
Plutus guida nos pas dans ce monde fauvage ;
La vertu vous conduit.

Comme ils parlaient ainfi, Newton dans l'empyrée,
Newton les regardait, et du ciel entr'ouvert,
Confirmez, difait-il, à la terre éclairée
Ce que j'ai découvert.

Tandis que des humains le troupeau méprifable,
Sous l'empire des fens indignement vaincu,
De fes jours indolens traînant le fil coupable,
Meurt fans avoir vécu ;

Donnez un digne effor à votre ame immortelle ;
Eclairez des efprits nés pour la vérité :
DIEU vous a confié la plus vive étincelle
De la divinité.

De la raifon qu'il donne il aime à voir l'ufage ;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant fpectacle eft l'ame du vrai fage
Inftruifant les mortels.

Mais fur-tout écartez ces ferpens déteftables,
Ces enfans de l'Envie, et leur fouffle odieux ;
Qu'ils n'empoifonnent pas ces ames refpectables
Qui s'élèvent aux cieux.

Laiſſez un vil Zoïle aux fanges du Parnaſſe,
De ſes croaſſemens importuner le ciel,
Agir avec baſſeſſe, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.

Imitez ces eſprits, ces fils de la lumière,
Confidens du Très-haut, qui vivent dans ſon ſein,
Qui jettent comme lui ſur la nature entière
Un œil pur et ſerein.

ODE VI.

SUR LA PAIX DE 1736.

L'ETNA renferme le tonnerre
Dans ſes épouvantables flancs;
Il vomit le feu ſur la terre,
Il dévore ſes habitans.
Fuyez, dryades gémiſſantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abymes toujours ouverts,
Ces torrens de flamme et de ſoufre,
Echappés du ſein de ce gouffre
Qui touche aux voûtes des enfers.

Plus terrible dans ſes ravages,
Plus fier dans ſes débordemens,
Le Pô renverſe ſes rivages
Cachés ſous ſes flots écumans :
Avec lui marchent la Ruine,
L'Effroi, la Douleur, la Famine,

La Mort, les Défolations ;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordemens de l'onde,
Et ces combats des élémens,
Et ces fecouffes qui du monde
Ont ébranlé les fondemens,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémifphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, font moins finiftres,
Que l'ambition des miniftres,
Et que les difcordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France
Le foleil, en fon vafte tour,
Ne voit qu'une famille immenfe,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des frères :
Jetez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens pourfuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouiffance
Dans la trifte nuit du trépas?

Encor fi pour votre patrie
Vous faviez-vous facrifier!
Mais non ; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la caufe inique
De quelque tyran politique

Que vos yeux ne connaissent pas ;
Et vous n'êtes, dans vos misères,
Que des assassins mercenaires,
Armés pour des maîtres ingrats.

Tels sont ces oiseaux de rapine,
Et ces animaux mal-fesans,
Apprivoisés pour la ruine
Des paisibles hôtes des champs;
Aux sons d'un instrument sauvage,
Animés, ardens, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, sans intérêt, sans gloire,
Saisir une folle victoire,
Dont le prix n'est jamais pour eux.

O superbe, ô triste Italie!
Que tu plains ta fécondité!
Sous tes débris ensevelie,
Que tu déplores ta beauté!
Je vois tes moissons dévorées
Par les nations conjurées,
Qui te flattaient de te venger.
Faible, désolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante
Pour le choix d'un maître étranger.

Que toujours armés pour la guerre,
Nos rois soient les dieux de la paix;
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans se plaire à lancer ses traits.
Nous chérissons un berger sage,
Qui dans un heureux pâturage

Unit les troupeaux ſous ſes lois.
Malheur au paſteur ſanguinaire
Qui les expoſe en téméraire
A la dent du tyran des bois!

Hé, que m'importe la victoire
D'un roi qui me perce le flanc,
D'un roi dont j'achète la gloire
De ma fortune et de mon ſang!
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la ſouffrance,
Mes jours ſeront-ils plus ſereins,
Quand on m'apprendra que nos princes,
Aux frontières de nos provinces,
Nagent dans le ſang des Germains?

Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les arts et les jeux,
Colbert, ton heureuſe induſtrie
Sera plus chère à nos neveux
Que la vigilance inflexible
De Louvois, dont la main terrible
Embraſait le Palatinat;
Et qui ſous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'Etat.

Que LOUIS, juſqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de *Grand* :
Mais que ce nom s'accorde au ſage;
Qu'on le refuſe au conquérant.
C'eſt dans la paix que je l'admire,
C'eſt dans la paix que ſon empire

Florissait sous de justes lois,
Quand son peuple aimable et fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des rois.

VARIANTES.

Au lieu des strophes 4 et 5, on lisait celles-ci :

Que de nations fortunées
Reposaient au sein des beaux arts,
Avant qu'au haut des Pyrénées
Tonnât la trompette de Mars !
Des jeux la troupe enchanteresse,
Les plaisirs, les chants d'alégresse
Régnaient dans nos brillans palais,
Tandis que les flûtes champêtres,
Mollement à l'ombre des hêtres,
Vantaient les charmes de la paix.

Paix aimable, éternel partage
Des heureux habitans des cieux,
Vous étiez l'unique avantage
Qui pouviez nous approcher d'eux.
Ce tigre acharné sur sa proie
Sent d'une impitoyable joie
Son ame horrible s'enflammer ;
Notre cœur n'est point né sauvage ;
Grand DIEU ! si l'homme est votre image,
C'est qu'il était fait pour aimer.

ODE VII.

Sur la mort de l'empereur CHARLES VI.

1740.

Il tombe pour jamais ce cèdre dont la tête
Défia ſi long-temps les vents et la tempête,
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'Etats.
En un inſtant frappée,
Sa racine eſt coupée
Par la faulx du trépas.

Voilà ce roi des rois, et ſes grandeurs ſuprêmes :
La mort a déchiré ſes trente diadêmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
O race auguſte et fière,
Un reſte de pouſſière
Eſt ton ſeul monument.

Son nom même eſt détruit; le tombeau le dévore;
Et ſi le faible bruit s'en fait entendre encore,
On dira quelquefois, il régnait, il n'eſt plus;
Eloges funéraires
De tant de rois vulgaires
Dans la foule perdus.

Ah! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes
Qu'Eugène enſanglanta de ſes mains triomphantes,
Conduit de ſes Germains les nombreux armemens,
Et raffermi l'Empire,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans!

S'il n'avait pas langui dans sa ville alarmée,
Redoutable, en sa cour, aux chefs de son armée,
Punissant ses guerriers par lui-même avilis :
S'il eût été terrible
Au sultan invincible
Et non pas à Vallis. (1)

Ou si plus sage encore, et détournant la guerre,
Il eût par ses bienfaits ramené sur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance et les arts,
Et cette paix profonde
Que sut donner au monde
Le second des Césars !

La Renommée alors, en étendant ses ailes,
Eût répandu sur lui les clartés immortelles
Qui de la nuit du temps percent les profondeurs ;
Et son nom respectable
Eût été plus durable
Que ceux de ses vainqueurs.

Je ne profane point les dons de l'harmonie ;
Le sévère Apollon défend à mon génie

(1) L'empereur *Charles* avait conclu, peu de temps avant sa mort, une paix désavantageuse avec les Turcs ; il punit ses généraux qui n'avaient été que malheureux, quelques officiers qui avaient rendu des places qu'ils étaient chargés de défendre, et fit faire le procès aux plénipotentiaires qui avaient signé cette paix. Sa mort les sauva. On a prétendu qu'ils avaient reçu des ordres secrets de la grande duchesse, depuis impératrice-reine. Il est du moins certain qu'ils l'avaient servie. Il était aisé de prévoir la mort prochaine de l'empereur, l'orage qui allait s'élever contre sa fille, et la nécessité de s'assurer de la paix avec les Turcs, beaucoup moins politiques, mais souvent plus fidèles observateurs des traités que les princes chrétiens.

De verſer, en bravant et les mœurs et les lois,
Le fiel de la ſatire
Sur la tombe où reſpire
La majeſté des rois.

Mais, ô Vérité ſainte! ô juſte Renommée!
Amour du genre humain, dont mon ame enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dictez à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour le bien des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal auguſte,
Où vous êtes peſés aux balances du juſte.
Votre ſiècle eſt témoin, le juge eſt l'avenir.
Demi-dieux mis en poudre,
Lui ſeul peut vous abſoudre,
Lui ſeul peut vous punir.

ODE VIII.

AU ROI DE PRUSSE,

Sur ſon avénement au trône.

1740.

Est-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie?
Ne me trompé-je point dans un eſpoir ſi doux?
Vous régnez. Eſt-il vrai que la Philoſophie
Va régner avec vous?

Fuyez loin de ſon trône, impoſteurs fanatiques,
Vils tyrans des eſprits, ſombres perſécuteurs;
Vous dont l'ame implacable et les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi! je t'entends encore, abſurde Calomnie!
C'eſt toi, monſtre inhumain, c'eſt toi qui pourſuivis
Et Deſcartes et Bayle, et ce puiſſant génie (1)
Succeſſeur de Leibnitz.

Tu prenais ſur l'autel un glaive qu'on révère,
Pour frapper ſaintement les plus ſages humains.
Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs; il venge notre injure;
La vérité renaît, l'erreur s'évanouit;
La terre élève au ciel une voix libre et pure;
Le ciel ſe réjouit.

(1) *Volf* chancelier de l'univerſité de Hall. Il fut chaſſé ſur la dénonciation d'un théologien, et rétabli enſuite. Voyez la préface de l'*Hiſtoire du Brandebourg*, où il eſt dit *qu'il a noyé le ſyſtème de Leibnitz dans un fatras de volumes, et dans un déluge de paroles.*

N. B. On avait fait accroire à *Frédéric Guillaume* que la doctrine de *Volf* ſur le libre arbitre était cauſe que pluſieurs de ſes ſoldats avaient déſerté. *Volf* était un homme très-ſavant, métaphyſicien obſcur et géomètre médiocre; mais ſes ouvrages, faits avec méthode, ſupérieurs à ce qu'on avait en Allemagne avant lui, formant enfin un cours complet de philoſophie, ce que perſonne n'avait encore oſé entreprendre, lui avaient fait une réputation prodigieuſe. On le comparait à *Leibnitz*, parce qu'il avait développé et fait connaître dans les écoles quelques-unes de ſes opinions. Auſſi fut-il accuſé d'athéiſme, quoiqu'il eût prouvé l'exiſtence d'un DIEU auſſi bien et plus longuement qu'aucun philoſophe.

Et vous de Borgia déteſtables maximes,
Science d'être injuſte à la faveur des lois,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des rois.

Périſſent à jamais vos leçons tyranniques;
Le crime eſt trop facile, il eſt trop dangereux.
Un eſprit faible eſt fourbe; et les grands politiques
Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidelles,
Voyons-y les tyrans; ils ſont tous malheureux;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés ſur eux.

Ils ſont morts dans l'opprobre, ils ſont morts dans la rage;
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, Titus
Ont eu des jours ſereins, ſans nuit et ſans orage,
Purs comme leurs vertus.

Tout ſiècle eut ſes guerriers; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le ſage ignorés.
Cent rois que l'on mépriſe ont ravagé la terre;
Régnez et l'éclairez.

On a vu trop long-temps l'orgueilleuſe ignorance,
Ecraſant ſous ſes pieds le mérite abattu,
Inſulter aux talens, aux arts, à la ſcience,
Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un eſclave de cour, enfant des voluptés,
S'eſt écrié ſouvent : Eſt-on fait pour connaître?
Eſt-il des vérités?

Il n'en eſt point pour vous, ame ſtupide et fière.
Abſorbé dans la nuit, vous mépriſez les cieux.
Le Salomon du Nord apporte la lumière;
Barbare, ouvrez les yeux.

VARIANTES.

Après le premier vers de la première ſtrophe, on liſait ceux-ci

Que le monde attendait, et que vous ſeul craignez,
Le grand jour où la terre eſt par vous embellie,
Le jour où vous régnez.

Au lieu des quatre dernières ſtrophes, on liſait celles-ci:

Ils renaîtront de vous ces vrais héros de Rome;
A les remplacer tous vous êtes deſtiné :
Régnez, vivez heureux, que le plus honnête homme
Soit le plus fortuné.

Un philoſophe règne : ah! le ſiècle où nous ſommes
Le déſirait, ſans doute, et n'oſait l'eſpérer.
Seul il a mérité de gouverner les hommes :
Il ſait les éclairer.

On voit des ſouverains vieillis dans l'ignorance,
Idoles ſans vertus, ſans oreilles, ſans yeux,
Que ſur l'autel du vice un vil flatteur encenſe,
Images des faux dieux.

Quelle eſt du DIEU vivant la véritable image?
Vous, des talens, des arts et des vertus l'appui;
Vous, Salomon du Nord, plus ſavant et plus ſage,
Et moins faible que lui.

Dans une autre copie on lit ainſi la ſeptième ſtrophe :

Politique imprudente autant que tyrannique,
De votre faux éclat cachez le jour affreux;
Redoutez un héros de qui la politique
Eſt d'être vertueux.

ODE IX.

A LA REINE DE HONGRIE

MARIE-THERESE D'AUTRICHE.

1742.

FILLE de ces héros que l'Empire eut pour maîtres,
Digne du trône auguſte où l'on vit tes ancêtres,
Toujours près de leur chute et toujours affermis;
Princeſſe magnanime,
Qui jouis de l'eſtime
De tous tes ennemis.

Le Français généreux, ſi fier et ſi traitable,
Dont le goût pour la gloire eſt le ſeul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat et t'admire,
T'adore et te pourſuit.

Par des nœuds étonnans l'altière Germanie,
A l'empire français malgré ſoi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triſte amitié.

Ainſi de l'équateur et des antres de l'ourſe,
Les vents impétueux emportent dans leur courſe

Des nuages épais, l'un à l'autre oppofés;
Et tandis qu'ils s'uniffent,
Les foudres retentiffent
De leurs flancs embrafés.

Quoi! des rois bienfefans ordonnent ces ravages!
Ils annoncent le calme, ils forment les orages!
Ils prétendent conduire à la félicité
Les nations tremblantes,
Par les routes fanglantes
De la calamité!

O vieillard vénérable! (1) à qui les deftinées
Ont de l'heureux Neftor accordé les années,
Sage que rien n'alarme et que rien n'éblouit,
Veux-tu priver le monde
De cette paix profonde
Dont ton ame jouit?

Ah! s'il pouvait encore, au gré de fa prudence,
Tenant également le glaive et la balance,
Fermer, par des refforts aux mortels inconnus,
De fa main refpectée
La porte enfanglantée
Du temple de Janus!

Si de l'or des Français les fources égarées,
Ne fertilifant plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au fein de nos remparts,
Embelliffaient nos villes,
Arrofaient les afiles
Où languiffent les arts!

(1) Le cardinal de *Fleuri.*

Beaux arts, enfans du ciel, de la paix et des grâces,
Que Louis en triomphe amena ſur ſes traces,
Ranimez vos travaux ſi brillans autrefois;
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos ſuccès ſont le gage.
Tous ces traités rompus, et ſuivis du carnage,
Ces triomphes d'un jour, ſi vains, ſi célébrés,
Tout paſſe et tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous ſeuls demeurez.

VARIANTE.

Après la dernière ſtrophe, on trouve encore celle qui ſuit, dans une ancienne édition.

Le ciel entend mes vœux, un nouveau jour m'éclaire;
L'ame du grand Armand (*) qui nous ſervit de père,
Pour ranimer vos chants reparaît aujourd'hui:
Rois, ſuivez ſon exemple;
Vous, prêtres de ſon temple, (**)
Soyez dignes de lui.

(*) Le cardinal de *Richelieu.*

(**) La ſorbonne, au lieu de profiter de cet avis, s'eſt empreſſée de cenſurer et de denoncer comme des ennemis publics tous ceux qui cultivaient les lettres avec quelques ſuccès. Heureuſement ces libelles etaient ecrits dans un latin barbare, traduit, pour la commodité des devotes, dans un français tel que les docteurs avaient pu l'apprendre dans leurs antichambres.
Voyez la ſatire intitulée: *Les trois empereurs en ſorbonne.*

ODE X.

La Clémence de LOUIS XIV *et de* LOUIS XV *dans la victoire.*

DEVOIR des rois, leçon des ſages,
Vertu digne des immortels,
Clémence, de quelles images
Dois-je décorer tes autels?
Dans les débris du Capitole
Irai-je chercher ton ſymbole?
Rome ſeule a-t-elle un Titus?
Les Trajans et les Marc-Aurèles
Sont-ils les ſtériles modèles
Des inimitables vertus?

Ce monarque brillant, illuſtre,
Digne en effet du nom de grand,
LOUIS, ne dut-il tant de luſtre
Qu'aux triomphes du conquérant?
Il le doit à ces arts utiles
Dont Colbert enrichit nos villes,
Aux bienfaits verſés avec choix,
A ſes vaiſſeaux maîtres de l'onde,
A la paix qu'il donnait au monde,
Aux exemples qu'il donne aux rois.

Imitez, maîtres de la terre,
Et ſa juſtice et ſa bonté;
Que les maux cruels de la guerre
Soient ceux de la néceſſité.

Que dans les horreurs du carnage
Le vainqueur généreux ſoulage
L'ennemi que ſon bras détruit.
Héros, entourés de victimes,
Vos exploits ſont autant de crimes,
Si la paix n'en eſt pas le fruit.

La paix eſt fille de la guerre :
Ainſi les rapides éclairs,
Par les vents et par le tonnerre,
Epurent les champs et les airs :
Ainſi les Alcyons paiſibles,
Après les tempêtes horribles,
Sur les eaux chantent leurs amours :
Ainſi, quand Nimègue étonnée
Vit par LOUIS la paix donnée,
L'Europe entière eut de beaux jours.

Telle eſt la brillante carrière
Qu'ouvrit le dernier de nos rois :
Son fils la remplit toute entière
Par ſa clémence et ſes exploits.
Comme lui bienfaiteur du monde,
Son cœur eſt la ſource féconde
De la publique utilité ;
Comme lui conquérant et ſage,
Il ſait combattre avec courage,
Et ſecourir avec bonté.

Adorateurs de la Clémence,
Tranſportez-vous à Fontenoi.
Le jour luit, le combat commence,
Bellone admire votre roi.

Voyez cette phalange altière,
Dans ſa marche tranquille et fière,
En tous nos rangs porter la mort;
Et LOUIS plus inébranlable
Par ſon courage inaltérable
Changer et maîtriſer le ſort.

Ce jour eſt le jour de la gloire;
Il eſt celui de la vertu.
LOUIS au ſein de la victoire
Pleure ſon rival abattu.
Les ſuccès n'ont rien qui l'enivre;
Il ſait qu'un héros ne doit vivre
Que pour le bonheur des humains;
Parmi les feux qui l'environnent,
Sous les lauriers qui le couronnent
L'olive eſt toujours dans ſes mains.

Guerriers frappés de ſon tonnerre
Et ſecourus par ſes bienfaits,
Dans les bras ſanglans de la guerre
Il daigne demander la paix.
Par quelles maximes funeſtes
Préférez-vous aux dons céleſtes
Les fléaux qu'il veut détourner?
O victimes de ſa juſtice,
Quoi! vous voulez qu'il vous puniſſe
Quand il ne veut que pardonner!

ODE XI.

1746.

Est-il encor des fatiriques,
Qui du préfent toujours bleffés,
Dans leurs malins panégyriques
Exaltent les fiècles paffés?
Qui plus injuftes que févères,
D'un crayon faux peignent leurs pères
Dégénérans de leurs aïeux;
Et leurs contemporains coupables,
Suivis d'enfans plus condamnables,
Menacés de pires neveux? (1)

Silence, impofture outrageante;
Déchirez-vous, voiles affreux;
Patrie augufte et floriffante,
Connais-tu des temps plus heureux? (*a*)
De la cime des Pyrénées
Jufqu'à ces rives étonnées

(1) Traduction de ces vers d'*Horace* :

Ætas majorum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiofiorem.

M. de *Voltaire* eft un des premiers philofophes qui aient ofé prononcer cette vérité fi confolante, que depuis plufieurs fiècles le genre humain en Europe a fait des pas très-fenfibles vers la fageffe et le bonheur; et qu'il doit ces avantages aux progrès des fciences et de la philofophie.

On trouvera dans le *Dictionnaire philofophique* une parodie de ces mêmes vers d'*Horace*.

Où la mort vole avec l'effroi,
Montre ta gloire et ta puiſſance;
Mais pour mieux connaître la France,
Qu'on la contemple dans ſon roi.

Quelquefois la Grandeur trop fiere,
Sur ſon front portant les dédains,
Foule aux pieds dans ſa marche altière
Les rampans et faibles humains. (*b*)
Les Prières humbles, tremblantes,
Pâles, ſans force, chancelantes,
Baiſſant leurs yeux mouillés de pleurs,
Abordent ce monſtre farouche,
Un indigne éloge à la bouche,
Et la haine au fond de leurs cœurs.

Favoris du dieu de la guerre, (*c*)
Héros dont l'éclat nous ſurprend,
De tous les vainqueurs de la terre
Le plus modeſte et le plus grand.
O Modeſtie, ô douce image
De la belle ame du vrai ſage!
Plus noble que la majeſté,
Tu relèves le diadême,
Tu décores la valeur même,
Comme tu pares la beauté. (*d*)

Nous l'avons vu ce roi terrible
Qui ſur des remparts foudroyés
Préſentait l'olivier paiſible
A ſes ennemis effrayés. (*e*)
Tel qu'un dieu guidant les orages,
D'une main portant les ravages

Et les tonnerres deſtructeurs,
De l'autre verſant la roſée
Sur la terre fertiliſée,
Couverte de fruits et de fleurs.

L'airain gronde au loin ſur la Flandre;
Il n'interrompt point nos loiſirs;
Et quand ſa voix ſe fait entendre,
C'eſt pour annoncer nos plaiſirs;
Les Muſes en habit de fêtes,
De lauriers couronnant leurs têtes,
Eterniſent ces heureux temps;
Et ſous le bonheur qui l'accable,
La critique eſt inconſolable
De ne plus voir de mécontens.

Venez, enfans des Charlemagnes,
Paraiſſez, ombres des Valois;
Venez contempler ces campagnes
Que vous déſoliez autrefois;
Vous verrez cent villes ſuperbes
Aux lieux où d'inutiles herbes
Couvraient la face des déſerts,
Et ſortir d'une nuit profonde
Tous les arts étonnant le monde
De miracles toujours divers.

Au lieu des guerres inteſtines
De quelques brigands forcenés,
Qui ſe diſputaient les ruines
De leurs vaſſaux infortunés,
Vous verrez un peuple paiſible,
Généreux, aimable, invincible,

Un prince au lieu de cent tyrans,
Le joug porté ſans eſclavage,
Et la concorde heureuſe et ſage
Du roi, des peuples et des grands.

Souvent un laboureur habile,
Par des efforts induſtrieux,
Sur un champ rebelle et ſtérile
Attira les faveurs des cieux.
Sous ſes mains la terre étonnée
Se vit de moiſſons couronnée
Dans le ſein de l'aridité :
Bientôt une race nouvelle
De ces champs préparés pour elle
Augmenta la fécondité.

Ainſi Pyrrhus après Achille
Fit encore admirer ſon nom;
Ainſi le vaillant Paul-Emile
Fut ſuivi du grand Scipion;
Virgile au-deſſus de Lucrèce
Aux lieux arroſés du Permeſſe
S'éleva d'un vol immortel;
Et Michel-Ange vit paraître,
Dans l'art que ſa main fit renaître,
Les prodiges de Raphaël.

Que des vertus héréditaires
A jamais ornent ce ſéjour!
Vous avez imité vos pères:
Qu'on vous imite à votre tour.
Loin ce diſcours lâche et vulgaire
Que toujours l'homme dégénère,

Que tout s'épuise et tout finit:
La nature est inépuisable,
Et le travail infatigable
Est un dieu qui la rajeunit.

VARIANTES.

(*a*) La deuxième strophe commençait ainsi,

Patrie aimable et triomphante,
Confondez ces traits pleins d'horreur;
De votre splendeur éclatante
Percez les voiles de l'erreur.
De la cime, *&c*.

(*b*) Commencement de la troisième strophe.

Dans l'Asie esclave et guerrière
La majesté des souverains
Toujours sombre, toujours altière,
Foule aux pieds les faibles humains.
Les Prieres, *&c*.

(*c*) Rois puissans, foudres de la guerre,
Héros dont l'éclat, *&c*.

(*d*) Après la quatrième strophe, on lisait celles-ci:

Mais sous cette aimable apparence
Souvent on nourrit dans son cœur
La froide et dure indifférence,
Funeste fille du bonheur.
Du haut d'un trône inaccessible,
Qu'il est aisé d'être insensible
Aux voix plaintives des douleurs,
Aux cris de la misère humaine,
Qui percent avec tant de peine
Dans le tumulte des grandeurs!

C'eſt au faîte des grandeurs même,
C'eſt ſur un trône de lauriers
Que l'heureux vainqueur qui vous aime
Gémit ſur ſes braves guerriers,
Sur ces victimes de ſa gloire,
Qui dans les bras de la victoire
Et dans les horreurs du tombeau
Formaient ce mélange terrible,
Du carnage le plus horrible
Et du triomphe le plus beau.

(*e*) Commencement de la cinquième ſtrophe.

La Diſcorde avec épouvante
Le voit ſur des murs foudroyés
Offrir l'olive bienfeſante
A ſes ennemis effrayés, &c.

ODE XII.

Sur la mort de S. A. R. madame la princeſſe DE BAREITH.

1759.

LORSQU'EN des tourbillons de flamme et de fumée
Cent tonnerres d'airain, précédés des éclairs,
De leurs globes-brûlans renverſent une armée,
Quand de guerriers mourans les ſillons ſont couverts;
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons maſſacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir ſenſibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaiſſaient pas,
Lorſque la mort en ſilence,
D'un pas terrible s'avance
Vers un objet plein d'attraits;
Quand ces yeux, qui dans les ames
Lançaient les plus douces flammes,
Vont s'éteindre pour jamais.

Une famille entière, interdite, éplorée,
Se preſſe en gémiſſant vers un lit de douleurs;
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ſes amis en pleurs;

Tournant en vain la paupière
Vers un reste de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle présente sa tête;
La faulx redoutable est prête,
Et la mort va la lever.

Le coup part; tout s'éteint, c'en est fait; il ne reste
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,
De ces sens animés d'une flamme céleste,
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.
Ce spectacle lamentable,
Cette perte irréparable
Vous frappe d'un coup plus fort
Que cent mille funérailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient et souffraient la mort.

O BAREITH! ô vertus! ô grâces adorées!
Femme sans préjugés, sans vice et sans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées,
De ce séjour de sang, de rapine et d'horreur,
Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suspendirent les fureurs:
Les discordes s'arrêtèrent;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

De la douce vertu tel est le sûr empire,
Telle est la digne offrande à tes manes sacrés;
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainsi lorsque vous expirez?

La mort que DIEU vous envoie
Eſt le ſeul moment de joie
Qui conſole nos eſprits.
Emportez, ames cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

Mais toi, dont la vertu fut toujours ſecourable,
Toi, dans qui l'héroïſme égala la bonté,
Qui penſais en grand homme, en philoſophe aimable,
Qui de ton ſexe enfin n'avais que la beauté;
Si ton inſenſible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta penſée :
Les dieux m'ont récompenſée
Quand ils m'ont ôté le jour.

C'eſt nous, triſtes humains, nous qui ſommes à plaindre,
Dans nos champs déſolés et ſous nos boulevards,
Condamnés à ſouffrir, condamnés à tout craindre
Des ſerpens de l'Envie et des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémiſſent;
Les arts, les vertus périſſent;
On aſſaſſine les rois :
Tandis que l'on oſe encore,
Dans ce ſiècle que j'abhorre,
Parler de mœurs et de lois!

Hélas! qui déſormais dans une cour paiſible
Retiendra ſagement la Superſtition,
Le ſanglant Fanatiſme, et l'Athéiſme horrible,
Enchaînés ſous les pieds de la Religion?

Qui prendra pour ſon modèle
La loi pure et naturelle
Que DIEU grava dans nos cœurs ?
Loi ſainte, aujourd'hui proſcrite
Par la fureur hypocrite
D'ignorans perſécuteurs !

Des tranquilles hauteurs de la philoſophie,
Ta pitié contemplait avec des yeux ſereins
Ces fantômes changeans du ſonge de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets ſi vains;
Ces factions indociles
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obſtinés ;
Ces intrigues ſi cruelles,
Qui font des cours les plus belles
Un ſéjour d'infortunés.

Du temps qui fuit toujours tu fis toujours uſage;
O combien tu plaignais l'infame oiſiveté
De ces eſprits ſans goût, ſans force et ſans courage,
Qui meurent pleins de jours, et n'ont point exiſté !
La vie eſt dans la penſée:
Si l'ame n'eſt exercée,
Tout ſon pouvoir ſe détruit;
Ce flambeau ſans nourriture
N'a qu'une lueur obſcure
Plus affreuſe que la nuit.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires
Qui, redoutant la honte et maîtriſant la peur,
L'un par l'autre animés aux combats ſanguinaires,
Fuiriez, ſi vous l'oſiez, et mourez par honneur :

Une femme, une princeſſe,
Dans ſa tranquille ſageſſe,
Du ſort dédaignant les coups,
Souffrant ſes maux ſans ſe plaindre,
Voyant la mort ſans la craindre,
Etait plus brave que vous.

Mais qui célébrera l'amitié courageuſe,
Première des vertus, paſſion des grands cœurs,
Feu ſacré dont brûla ton ame généreuſe,
Qui s'épurait encore au creuſet des malheurs?
Rougiſſez, ames communes,
Dont les diverſes fortunes
Gouvernent les ſentimens,
Frêles vaiſſeaux ſans bouſſole,
Qui tournez au gré d'Eole,
Plus légers que ſes enfans.

Cependant elle meurt, et Zoïle reſpire!
Et des lâches Séjans un lâche imitateur
A la vertu tremblante inſulte avec empire;
Et l'hypocrite en paix ſourit au délateur!
Le troupeau faible des ſages,
Diſperſé par les orages,
Va périr ſans ſucceſſeurs;
Leurs noms, leurs vertus s'oublient,
Et les enfers multiplient
La race des oppreſſeurs.

Tu ne chanteras plus, ſolitaire Silvandre,
Dans ce palais des arts, où les ſons de ta voix
Contre les préjugés oſaient ſe faire entendre,
Et de l'humanité ſeſaient parler les droits.

Mais dans ta noble retraite,
Ta voix, loin d'être muette,
Redouble ſes chants vainqueurs,
Sans flatter les faux critiques,
Sans craindre les fanatiques,
Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des eſprits, vous ſerez mes victimes;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus;
A la poſtérité je peindrai tous vos crimes,
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
Craignez ma main raffermie:
A l'opprobre, à l'infamie
Vos noms ſeront conſacrés,
Comme le ſont à la gloire
Les enfans de la victoire
Que ma muſe a célébrés.

NOTES

de M. de MORZA, *ſur l'ode précédente.*

LA princeſſe à qui on a élevé ce monument en méritait un plus beau, et les monſtres dont on daigne parler à la fin de cette ode méritent une punition plus ſévère.

Dans les beaux jours de la littérature, il y avait, à la vérité, de plats critiques comme aujourd'hui. *Claveret* écrivait contre *Corneille; Subligny* et *Viſé* attaquaient toutes les pièces de *Racine*; chaque ſiècle a eu ſes Zoïles et ſes Garaſſes: mais on ne vit jamais que dans nos jours une troupe infame de délateurs vomir hardiment leurs impoſtures, et en inventer encore de nouvelles quand les premières ont été confondues; cabaler inſolemment; attaquer juſque dans les tribunaux des gens de lettres dont ils ne peuvent attaquer la gloire, porter l'audace de la calomnie juſqu'à les accuſer de penſer en ſecret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public; et vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom reſpectable de philoſophe.

La manie de ces délations a été pouffée au point de dire et d'imprimer que les philofophes font dangereux dans un Etat.

Et qui font ces hardis delateurs? tantôt c'eft un pedant jéfuite qui compromet la fociété dont il eft, et qui ofe parler de morale tandis que fes confrères font accufes et punis d'un parricide ; tantôt c'eft le factieux auteur d'une gazette nommée *ecclefiaftique*, qui, pour quelques écus par mois, a calomnié les *Buffon*, les *Montefquieu*, et jufqu'à un miniftre d'Etat (M. d'*Argenfon*) auteur d'un livre excellent fur une partie du droit public. C'eft une troupe d'ecrivains affames qui fe vantent de défendre le chriftianifme à quinze fous par tome, qui accufent d'irreligion le fage et favant auteur des *Effais fur Paris*, et qui enfin font forcés de lui demander pardon juridiquement.

C'eft fur-tout le miférable auteur d'un libelle intitulé l'*Oracle des philofophes*, qui pretend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, et dans l'antichambre duquel il ne ferait pas fouffert ; qui fe vante d'avoir ete dans un château, lequel n'a jamais exifté ; et qui, pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette feule maifon en fa vie, divulgue les fecrets qu'il fuppofe lui avoir eté confies dans cette maifon..... Ce poliffon, nomme *Guyon*, fe donne ainfi lui-même de gaieté de cœur pour un malhonnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne fonge qu'à regagner par le debit d'un mauvais libelle l'argent qu'il a perdu à l'impreffion de fes mauvais livres. L'opprobre le couvre, et il ne le fent pas ; il ne fent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre fon libelle. C'eft donc a cet excès de turpitude qu'on eft parvenu dans le métier d'écrivain !

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple et la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, et par conféquent les derniers des hommes, font ceux qui ont attaqué le roi, l'Etat et l'Eglife dans leurs feuilles fcandaleufes écrites en faveur des convulfionnaires. Ils fabriquent leurs impoftures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom et de demeure, affociés à des receleurs, fuyant à tout moment la juftice, et, pour comble d'horreur, fe couvrant du manteau de la religion, et, pour comble de ridicule, fe perfuadant qu'ils lui rendent fervice.

Ces deux partis, le janfénifte et le molinifte, fi fameux long-temps dans Paris, et fi dédaignés dans l'Europe, fourniffent des deux côtés les plumes vénales dont le public eft fi fatigué ; ces champions de la folie, que l'exemple des fages et les foins paternels du fouverain n'ont pu réprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'abfurdité de nos fiècles de barbarie, et tout le rafinement d'un temps également éclairé dans la vertu et dans le crime ; et après s'être ainfi déchirés, ils fe jettent fur les philofophes ; ils attaquent la raifon, comme des brigands réunis volent un honnête homme pour partager fes dépouilles.

Qu'on

Qu'on me montre dans l'hiſtoire du monde entier un philoſophe qui ait ainſi troublé la paix de ſa patrie : en eſt-il un ſeul, depuis *Confucius* juſqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti et de ces excès monſtrueux, mais de la moindre cabale contre les puiſſances, ſoit ſéculières, ſoit eccléſiaſtiques ? Non, il n'y en eut jamais, et il n'y en aura jamais. Un philoſophe fait ſon premier devoir d'aimer ſon prince et ſa patrie ; il eſt attaché à ſa religion, ſans s'élever outrageuſement contre celles des autres peuples ; il gémit de ces diſputes inſenſées et fatales qui ont coûté autrefois tant de ſang, et qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatique allume la diſcorde, et le philoſophe l'éteint. Il étudie en paix la nature ; il paie gaiement les contributions néceſſaires à l'Etat ; il regarde ſes maîtres comme les députés de DIEU ſur la terre, et ſes concitoyens comme ſes frères : bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié ; il ſait que ſi l'amitié eſt *un beſoin de l'ame*, c'eſt le plus noble beſoin des ames les plus belles, que c'eſt un contrat entre les cœurs, contrat plus ſacré que s'il était écrit, et qui nous impoſe les obligations les plus chères : il eſt perſuadé que les mechans ne peuvent aimer.

Ainſi le philoſophe, fidèle à tous ſes devoirs, ſe repoſe ſur l'innocence de ſa vie. S'il eſt pauvre, il rend la pauvreté reſpectable ; s'il eſt riche, il fait de ſes richeſſes un uſage utile à la ſociété. S'il fait des fautes, comme tous les hommes en font, il s'en repent, et il ſe corrige. S'il a écrit librement dans ſa jeuneſſe comme *Platon*, il cultive la ſageſſe comme lui dans un âge avancé ; il meurt en pardonnant à ſes ennemis, et implorant la miſéricorde de l'Etre ſuprême.

Qu'il ſoit du ſentiment de *Leibnitz* ſur les monades et ſur les indiſcernables, ou du ſentiment de ſes adverſaires ; qu'il admette les idées innées avec *Deſcartes*, ou qu'il voie tout dans le Verbe avec *Mallebranche* ; qu'il croie au plein, qu'il croie au vide, ces innocentes ſpéculations exercent ſon eſprit, et ne peuvent nuire en aucun temps à aucun homme ; mais plus il eſt éclairé, plus les eſprits contentieux et abſurdes redoutent ſon mépris. Et voilà la ſource ſecrète et véritable de cette perſécution qu'on a ſuſcitée quelquefois aux plus pacifiques et aux plus eſtimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les enthouſiaſtes, les fourbes, les pédans orgueilleux ont ſi ſouvent étourdi le monde de leurs clameurs ; ils ont frappé à toutes les portes ; ils ont pénétré chez les perſonnes les plus reſpectables ; ils les ont ſéduites ; ils ont animé la vertu même contre la vertu ; et un ſage a été quelquefois tout étonné d'avoir perſécuté un ſage.

Quand l'évêque irlandais *Barclay* ſe fut trompé ſur le calcul différentiel, et que le célèbre *Jurin* eut confondu ſon erreur, *Barclay* écrivit que les géomètres n'étaient pas chrétiens ; quand *Deſcartes* eut trouvé de nouvelles preuves de l'exiſtence de DIEU, *Deſcartes* fut accuſé juridiquement d'athéiſme ; dès que ce même philoſophe eut adopté les idées innées, nos théologiens l'anathématisèrent pour s'être écarté de l'opinion d'*Ariſtote* et de l'axiome

de l'école, *Que rien n'eſt dans l'entendement qui n'ait été dans les ſens.* Cinquante ans après, la mode changea ; ils traitèrent de matérialiſtes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'*Ariſtote* et de l'école.

A peine *Leibnitz* eut-il propoſé ſon ſyſtême, rédigé depuis dans la Théodicée, que mille voix crièrent qu'il introduiſait le fataliſme, qu'il renverſait la créance de la chute de l'homme, qu'il détruiſait les fondemens de la religion chrétienne. D'autres philoſophes ont-ils combattu le ſyſtême de *Leibnitz*, on leur a dit : Vous inſultez la Providence.

Lorſque milord *Shaftesbury* aſſura que l'homme était né avec l'inſtinct de la bienveillance pour ſes ſemblables, on lui imputa de nier le péché originel. D'autres ont-ils écrit que l'homme eſt né avec l'inſtinct de l'amour propre, on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainſi quelque parti qu'ait pris un philoſophe, il a toujours été en bute à la calomnie, fille de cette jalouſie ſécrète dont tant d'hommes ſont animés, et que perſonne n'avoue. Enfin de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jéſuite *Hardouin* a traité d'athées les *Paſcal*, les *Nicole*, les *Arnaud* et les *Mallebranche ?*

Qu'on faſſe ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres et nos légiſlateurs, ne connurent jamais la fureur abſurde qui nous dévore ; il n'y a pas dans l'hiſtoire romaine un ſeul exemple d'un citoyen romain opprimé pour ſes opinions ; et nous, ſortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penſer, mais à balbutier les penſées des anciens. Enfin, depuis les combats des réaliſtes et des nominaux, depuis *Ramus* aſſaſſiné par les écoliers de l'univerſité de Paris pour venger *Ariſtote*, juſqu'à *Galilée* empriſonné, et juſqu'à *Deſcartes* banni d'une ville batave, il y a de quoi gémir ſur les hommes, et de quoi ſe déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraiſſent d'abord tomber que ſur un petit nombre de ſages obſcurs, dédaignés ou écraſés pendant leur vie par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur : mais il eſt trop certain que ſi vous rétréciſſez le génie, vous abâtardiſſez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine *Eliſabeth*, dans le temps qu'on employait l'autorité ſur la prononciation de l'*epſilon ?* L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles et agréables, ſans aucun bon livre, ſans manufactures, négligeant juſqu'à l'agriculture, et très-faible même dans ſa marine : mais dès qu'on laiſſa un libre eſſor au génie, les Anglais eurent des *Spencer*, des *Shakeſpeare*, des *Bacon*, et enfin des *Locke* et des *Newton*.

On ſait que tous les arts ſont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, et qu'il en réſulte une lumière univerſelle. C'eſt par ces mutuels ſecours que le génie de l'invention s'eſt communiqué de proche en proche ; c'eſt par-là qu'enfin la philoſophie a ſecouru la politique, en donnant de

nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la conſtruction des vaiſſeaux ; c'eſt par-la que les Anglais ſont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, et à s'enrichir par la ſcience de l'agriculture comme par celle de la marine ; le même génie entreprenant et perſévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait auſſi écrire des livres de philoſophie plus profonds. La deviſe du célèbre miniſtre d'Etat *Walpole*, *fari quæ ſentiat*, eſt la deviſe des philoſophes anglais. Ils marchent plus ferme et plus loin que nous dans la même carrière ; ils creuſent à cent pieds le ſol que nous effleurons. Il y a tel livre français qui nous étonne par ſa hardieſſe, et qui paraîtrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt auteurs anglais ont écrit ſur le même ſujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux cents ans dans une décadence déplorable ? C'eſt qu'il n'a pas été permis juſqu'à nos jours à un philoſophe italien d'oſer regarder la vérité à travers ſon téleſcope ; de dire, par exemple, que le ſoleil eſt au centre de notre monde, et que le blé ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré juſqu'au temps de *Muratori* et de ſes illuſtres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penſer ; les Français n'ont oſé penſer qu'à demi ; et les Anglais qui ont volé juſqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les ailes, ſont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout depuis les lois primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, et la connaiſſance préciſe de la lumière, ſi vainement combattus, juſqu'à la nouvelle charrue et à l'inſertion de la petite vérole, combattues encore.

Il faudrait ſavoir un peu mieux diſtinguer le dangereux et l'utile, la licence et la ſage liberté, abandonner l'école à ſon ricdiule, et reſpecter la raiſon. Il a été plus facile aux Hérules, aux Vandales, aux Goths et aux Francs, d'empêcher la raiſon de naître, qu'il ne le ſerait aujourd'hui de lui ôter ſa force quand elle eſt née. Cette raiſon épurée, ſoumiſe à la religion et à la loi, éclaire enfin ceux qui abuſent de l'une et de l'autre ; elle pénètre lentement, mais ſurement ; et au bout d'un demi-ſiècle une nation eſt ſurpriſe de ne plus reſſembler à ſes barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oiſiveté et dans l'ignorance, peuple ſi aiſé à enflammer, et ſi difficile à inſtruire, qui courez des farces du cimetière de ſaint *Médard* aux farces de la foire, qui vous paſſionnez tantôt pour un *Queſnel*, tantôt pour une actrice de la comédie italienne, qui élevez une ſtatue en un jour, et le lendemain la couvrez de boue ; peuple, qui danſez et chantez en murmurant, ſachez que vous vous ſeriez égorgés ſur la tombe du diacre ou ſous-diacre *Pâris*, et dans vingt autres occaſions auſſi belles, ſi les philoſophes n'avaient depuis environ ſoixante ans adouci un peu les mœurs, en éclairant les eſprits par degrés ; ſachez que ce ſont eux (et eux ſeuls) qui ont éteint enfin les bûchers, et détruit les échafauds où l'on immolait autrefois

et le prêtre *Jean Hus*, et le moine *Savonarole*, et le chancelier *Thomas Morus*, et le conseiller *Anne du Bourg*, et le médecin *Michel Servet*, et l'avocat general de Hollande *Barnevelt*, et la marechale d'*Ancre*, et le pauvre *Morin* qui n'était qu'un imbécille, et *Vanini* même qui n'était qu'un fou argumentant contre *Aristote*, et tant d'autres victimes enfin dont les noms seuls feraient un immense volume : regiſtre ſanglant de la plus infernale ſuperſtition et de la plus abominable démence.

Addition nouvelle de M. de *Morza* ſur ce vers de la huitième ſtrophe :

On aſſaſſine les rois.

On ſe ſouvient de ceux qui, aux pieds d'une Vierge-Marie très-fêtée en Pologne et dont il eſt difficile à un Français de prononcer le nom, firent ferment, en 1771, d'aſſaſſiner leur roi; ils remplirent leur ſerment, autant qu'ils purent, avec le ſecours de la bonne mère.

Les philoſophes qui avaient obtenu du R. P. *Malagrida*, du R. P. *Mathos* et du R. P. *Alexandre*, en confeſſion, la permiſſion de tirer des coups de fuſil par derrière au roi de Portugal, n'étaient-ils pas auſſi de très-ſavans hommes, et qui ſavaient leur Lucrèce par cœur?

Si *Damiens* n'étudia point en philoſophie, il eſt avéré du moins qu'il étudia en théologie; car il répondit dans ſes interrogatoires (page 135 :) *Quel motif l'a déterminé ? a dit, la religion ;* et (page 405) *qu'il a cru faire une œuvre méritoire, que c'était tous ces prêtres qu'il entendait, qui le diſaient dans le palais.*

Voilà les mêmes réponſes qu'ont faites tous les aſſaſſins de tant de princes, en remontant depuis *Damiens* juſqu'au pieux *Aod*, qui vint enfoncer de la main gauche un poignard juſqu'au manche dans le ventre de ſon roi *Eglon*, de la part du Seigneur.

Et après ces exemples, de pauvres philoſophes oſeraient ſe plaindre que de petits abbés leur diſent des ſottiſes !

VARIANTES

De l'ode sur la mort de la margrave de BAREITH.

L'auteur a fait quelques changemens à cet ouvrage. Voici les différences qu'on trouve dans la première édition, datée des Délices près Genève, le 4 février 1759.

On y lit ainsi la deuxième ſtrophe :

Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir ſenſibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaiſſaient pas ;
Quand la mort qu'ils ont bravée,
Dans cette foule abreuvée
Du ſang qu'ils ont répandu,
Vient d'un pas lent et tranquille,
Seule aux portes d'un aſile
Où repoſe la vertu.

Après la cinquième ſtrophe on liſait celle-ci :

Des veuves, des enfans ſur ces rives funeſtes,
Au milieu des débris des murs et des remparts,
Cherchant de leurs parens les pitoyables reſtes,
Ramaſſaient en tremblant les oſſemens épars.
Ton nom ſeul eſt dans leur bouche ;
C'eſt ta perte qui les touche ;
Ta perte eſt leur ſeul effroi :
Et ces familles errantes,
Dans la misère expirantes,
Ne gémiſſent que ſur toi.

Après la huitième on liſait celle-ci :

Beaux arts, où fuirez-vous ? Troupe errante et céleſte,
De l'Olympe uſurpé chaſſés par des Titans,
Beaux Arts, elle adoucit votre deſtin funeſte ;
Puiſqu'elle eut du génie, elle aima les talens :

Ces talens que DIEU dispense,
Avilis sous l'ignorance,
Gémissans sous l'oppresseur ;
Ces enfans de la lumière
Que l'imposture grossière
Offusque de sa noirceur.

Après la treizième on trouvait la suivante qui était la dernière.

Auguste et cher objet d'intarissables larmes,
Une main plus illustre, un crayon plus heureux,
Peindra tes grands talens, tes vertus et tes charmes,
Et te fera régner chez nos derniers neveux.
Pour moi dont la voix tremblante,
Dans ma vieillesse pesante,
Peut à peine s'exprimer,
Ma main tombante, accablée
Grave sur ton mausolée :
Ci-gît qui savait aimer.

Après l'ode on lisait ce qui suit :

L'auguste famille de madame la margrave de *Bareith* a ordonné expressément qu'on publiât ce faible éloge d'une princesse qui en méritait un plus beau; je l'expose au public, c'est-à-dire, au très-petit nombre des amateurs de la poësie, et des véritables connaisseurs qui savent que cet art est encore plus difficile qu'infructueux; ils pardonneront la langueur de cet ouvrage à celle de mon âge et de mes talens. Mon cœur, qui m'a toujours conduit, m'a fait répandre plus de larmes que de fleurs sur la tombe de cette princesse. La reconnaissance est le premier des devoirs ; je ne m'en suis écarté avec personne. Son altesse royale n'avait cessé en aucun temps de m'honorer de sa bienveillance et de son commerce; elle envoya son portrait à ma nièce et à moi, quinze jours avant sa mort, lorsqu'elle ne pouvait plus écrire. Jamais une si belle ame ne fut

mieux faire les chofes décentes et nobles, et réparer les défagréables. Sujets, étrangers, amis et ennemis, tous lui ont rendu juftice, tous honorent fa mémoire; pour moi, fi je n'ai pas vécu auprès d'elle, c'eft que la liberté eft un bien qu'on ne doit facrifier à perfonne, fur-tout dans la vieilleffe.

J'avoue donc hautement ce petit ouvrage, et je déclare en même temps (non pas à l'univers à qui le père *Caftel* s'adreffait toujours, mais à quelques gens de lettres qui font la plus petite partie de l'univers,) que je ne fuis l'auteur d'aucun des ouvrages que l'ignorance et la mauvaife foi m'attribuent depuis long-temps.

Un jeune homme, connu dans fon pays par fon efprit et par fes talens, fit imprimer, l'année paffée, une ode fur les victoires du roi de Pruffe; et comme le nom de ce jeune étranger commence par un V ainfi que le mien, cette ode fut réimprimée à Ratisbonne, à Nuremberg fous mon nom; on la traduifit à Londres. On m'en fit honneur par-tout; c'eft un honneur qu'affurément je ne mérite pas: chaque auteur a fon ftyle, celui de cette ode n'eft pas le mien; mais ce qui eft encore plus contraire à mon état, à mon devoir, à mon caractère, c'eft que la pièce fort du profond refpect que l'on doit aux couronnes avec qui le roi de Pruffe eft en guerre; il n'eft permis à perfonne de s'exprimer comme on fait dans cet écrit. On doit d'ailleurs avertir tous les auteurs que nous ne fommes plus dans un temps où l'ufage permettait à l'enthoufiafme de la poëfie de louer un prince aux dépens d'un autre. L'ode fur la prife de Namur, dans laquelle *Boileau* raille très-indifcrétement le roi d'Angleterre *Guillaume III*, ne réuffirait pas aujourd'hui, et *la Mothe* fut très-blâmé de n'avoir pas rendu juftice à l'immortel prince *Eugène* dans une ode au duc de *Vendôme*.

On ne peut trop louer trois fortes de perfonnes,
Les dieux, fa maîtreffe et fon roi:

c'eſt la maxime de *la Fontaine;* mais il ne faut dire d'injures ni aux autres dieux, ni aux autres rois, ni aux autres femmes.

On m'a imputé encore, je ne fais quel poëme ſur la religion naturelle, imprimé dans Paris, avec le titre de Berlin, par ces imprimeurs qui impriment tout, et publié auſſi ſous la première lettre de mon nom. Les brouillons et les délateurs ont beau faire : je n'ai jamais écrit, ni en vers, ni en proſe, ſur la religion naturelle ou révélée; mais je compoſai dans le palais d'un roi et ſous ſes yeux, en 1751, un poëme ſur la loi naturelle, principe de toute religion, ſur cette loi primitive que DIEU a gravée dans nos cœurs, et qui nous enſeigne à frémir du mal que nous feſons à nos ſemblables; ouvrage très-inférieur à ſon ſujet, mais dont tout homme doit chérir la morale pure, et dans lequel il doit reſpecter le nom qui eſt à la tête.

Que nous nous éloignons tous tant que nous ſommes de cette loi naturelle et de la raiſon qui en eſt la ſource! Je ne parle pas ici des guerres qui inondent de ſang le monde entier depuis qu'il eſt peuplé; je parle de nous autres gens paiſibles qui l'inondons de nos mauvais écrits, de nos plates diſputes et de nos ſottes querelles; je parle de ces graves fous qui enſeignent que quatre et quatre font neuf, de nous qui ſommes encore plus fous qu'eux, quand nous perdons notre temps à vouloir leur faire entendre que quatre et quatre font huit, et des maîtres fous qui, pour nous mettre d'accord, décident que quatre et quatre font dix.

D'autres fous mourans de faim compoſent tous les matins dans leurs greniers une des cent mille feuilles qui s'impriment journellement dans notre Europe, croyant fermement avec frère *Caſtel* que toute la terre a les yeux ſur eux, et ne ſe doutant pas que le ſoir leurs belles productions périſſent à jamais, tout comme les miennes.

Pendant que ces infatigables araignées font par-tout

leurs toiles, il y en a deux ou trois cents autres qui recueillent ſoigneuſement ces fils qu'on a balayés, et qui compoſent ce qu'on appelle des journaux; de façon que depuis l'an 1666 nous avons environ dix mille journaux au moins, dans leſquels on a conſervé près de trois cents mille extraits de livres inconnus; et ce qui eſt fort à l'honneur de l'eſprit humain, c'eſt que tout cela ſe fait pour gagner dix écus, pendant que ces meſſieurs auraient pu en gagner cent à labourer la terre.

Il faut excepter, ſans doute, le journal des ſavans, uniquement dicté par l'amour des lettres, et le judicieux *Bayle*, l'éternel honneur de la raiſon humaine, et quelques-uns de ſes ſages imitateurs. J'excepte encore mes amis; mais je ne puis excepter frère *Berthier*, principal auteur du journal de Trévoux, qui n'eſt point du tout mon ami.

Il faut ſavoir qu'il y a non-ſeulement un journal de Trévoux, mais encore un dictionnaire de Trévoux. Par conſéquent il y a eu un peu de jalouſie de métier entre les ignorans qui ont fait pour de l'argent le dictionnaire de Trévoux, et les ſavans qui ont entrepris le dictionnaire de l'Encyclopédie, je ne ſais pourquoi. Outre ces terribles ſavans, nous ſommes une cinquantaine d'empoiſonneurs, lieutenans généraux des armées du roi, commandans d'artillerie, prélats, magiſtrats, profeſſeurs, académiciens, de belles dames même, et moi cultivateur de la terre, et partiſan ſéditieux de la nouvelle charrue, qui tous avons conſpiré contre l'Etat, en envoyant au magaſin encyclopédique d'énormes articles. Quelques-uns ſont remplis de longues déclamations qui n'apprennent rien, et beaucoup de nos méchans confrères ont manqué à la principale règle d'un dictionnaire, qui eſt de ſe contenter d'une définition courte et juſte, d'un précepte clair et vrai, et de deux ou trois exemples utiles. Notre fureur de dire plus qu'il ne faut a enflé le dictionnaire, et en a fait un objet de papier et d'encre de plus de trois cents mille écus.

Auſſitôt les adverſes parties ont ſoulevé la ville et la cour contre les entrepreneurs; on les a accablés des plus horribles injures; on a pouſſé la cruauté juſqu'à dire à Verſailles qu'ils étaient des philoſophes. Qu'eſt-ce que des philoſophes, a dit une grande dame? Un homme grave a répondu : Madame, *ce ſont des gens de ſac et de corde*, qui examinent dans quelques lignes d'un livre en vingt volumes *in-folio* ſi les atomes ſont inſécables ou ſécables, ſi on penſe toujours quand on dort, ſi l'ame eſt dans la glande pinéale ou dans le corps calleux, ſi l'âneſſe de *Balaam* était animée par le diable, ſelon le ſentiment du R. P. *Bougeant*, et autres choſes ſemblables, capables de mettre le trouble dans les conſciences timorées des tailleurs ſcrupuleux de Paris et des pieuſes revendeuſes à la toilette, qui ne manqueront pas d'acheter ce livre et de le lire aſſidument. On a fourni des mémoires par leſquels on démontre que ſi le venin n'eſt pas expreſſément dans les tomes imprimés, il ſe trouvera dans les articles des autres tomes; qu'il en réſultera infailliblement des ſéditions et la ruine du royaume, et qu'enfin rien n'a jamais été plus dangereux dans un Etat que des philoſophes.

Pour dire le vrai, la cabale la plus acharnée a oſé accuſer d'une cabale des hommes qui ne ſe ſont jamais vus, et qui, diſperſés à une grande diſtance les uns des autres, cultivent en paix la raiſon et les lettres.

Hélas! quel temps l'auteur du journal de Trévoux et ceux de ſon parti prennent-ils pour accuſer les philoſophes d'être dangereux dans un Etat! Quelques philoſophes auraient-ils donc trempé dans ces déteſtables attentats qui ont ſaiſi d'horreur l'Europe étonnée? Auraient-ils eu part aux ouvrages innombrables de ces théologiens d'enfer qui ont mis plus d'une fois le couteau dans des mains parricides? attisèrent-ils autrefois les feux de la ligue et de la fronde? ont-ils..... Je m'arrête. Que le gazetier de Trévoux ne force point les hommes éclairés à une récrimination juſte et terrible; que ſes ſupérieurs

mettent un frein à ſon audace. J'eſtime et j'aime pluſieurs de ſes confrères ; c'eſt avec regret que je lui fais ſentir ſon imprudence qui lui attire de dures vérités. Quel emploi pour un prêtre, pour un religieux, de vendre tous les mois à un libraire un recueil de médiſances et de jugemens téméraires !

Si le journal de Trévoux excite le mépris et l'indignation, ce n'eſt pas qu'on ait moins d'horreur pour ſes adverſaires. Les auteurs de la gazette eccléſiaſtique, qui ont outragé ſi ſouvent le célèbre *Monteſquieu* et tant d'honnêtes gens ; eux qui dans leurs libelles ſéditieux ont attaqué le roi, l'Etat et l'Egliſe, qui fabriquent cette gazette ſcandaleuſe, comme les filous exécutent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de noms et de demeures, aſſociés à des recéleurs, fuyant à tout moment la juſtice, et, pour comble d'horreur, ſe couvrant du manteau de la religion, et, pour comble de ridicule, ſe perſuadant qu'ils lui rendent ſervice.

Ces deux partis, les janſéniſtes et les moliniſtes, &c. (*le reſte comme la première note qu'on a lue ci-devant. Elle était ſuivie de ce* P. S.)

P. S. Sur une lettre reçue du roi de Pruſſe, je ſuis en droit de réfuter ici quelques menſonges imprimés. J'en choiſirai trois dans la foule. La première erreur eſt celle d'un homme qui malheureuſement a employé tout ſon eſprit et toutes ſes lumières à pallier dans un livre plein de recherches ſavantes les ſuites de la révocation de l'édit de Nantes, ſuites plus funeſtes que ne voulait un monarque ſage ; il a voulu encore (qui le croirait !) diminuer, excuſer les horreurs de la Saint Barthelemi, que l'enfer ne pourrait approuver, s'il s'aſſemblait pour juger les hommes.

Cet écrivain avance dans ſon livre (*) que les mémoires de Brandebourg n'ont pas été écrits par le roi de Pruſſe.

(*) Page 84 de l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes et des maſſacres de la Saint Barthelemi.

Je ſuis obligé de dire, à la face de l'Europe, ſans crainte d'être démenti par perſonne, que ce monarque ſeul a été l'hiſtorien de ſes Etats. L'honneur qu'on veut me faire d'avoir part à ſon ouvrage, ne m'eſt point dû; je n'ai ſervi qu'à lui applanir les difficultés de notre langue, dans un temps où je la parlais mieux qu'aujourd'hui, parce que les inſtructions des académiciens mes confrères étaient plus fraîches dans ma mémoire; je n'ai été que ſon grammairien. S'il m'arracha à ma patrie, à ma famille, à mes amis, à mes emplois, à ma fortune; ſi je lui ſacrifiai tout, j'en fus récompenſé en étant le confident de ſes ouvrages; et quant à l'honneur qu'il daigna me faire, de me demander à mon roi pour être au nombre de ſes chambellans, ceux qui me l'ont reproché ne ſavent pas que cette dignité était néceſſaire à un étranger dans ſa cour.

Le même auteur (*) accuſe d'infidélité les mémoires de Brandebourg, ſur ce que l'illuſtre auteur dit que le roi ſon grand-père recueillit vingt mille français dans ſes Etats; rien n'eſt plus vrai. Le critique ignore que celui qui a fait l'hiſtoire de ſa patrie, connaît le nombre de ſes ſujets comme celui de ſes ſoldats.

A qui doit-on croire, ou à celui qui écrit au haſard qu'il n'y eut pas dix mille français réfugiés dans les provinces de la maiſon de Pruſſe, ou au ſouverain qui a dans ſes archives la liſte de vingt mille perſonnes auxquelles on donna des ſecours, et qui les méritèrent ſi bien en apportant chez lui tant d'arts utiles?

Ce critique ajoute qu'il n'y a pas eu cinquante familles françaiſes réfugiées à Genève. Je connais cette ville floriſſante, voiſine de mes terres; je certifie, ſur le rapport unanime de tous ſes citoyens que j'ai eu l'honneur de voir à ma campagne, magiſtrats, profeſſeurs, négocians, qu'il y a eu beaucoup au-delà de mille familles françaiſes dans Genève; et de ces familles à qui l'auteur reproche leur miſère vagabonde, j'en connais pluſieurs qui ont

(*) *Ibid.*

acquis de très-grandes richeſſes par des travaux honorables.

La plupart des calculs de cet auteur ne ſont pas moins erronés. Celui qui a eu le malheur d'être l'apologiſte de la Saint-Barthelemi, celui qui a été forcé de falſifier toute l'hiſtoire ancienne pour établir la perſécution; celui-là, dis-je, méritait-il de trouver la vérité? S'il y a eu parmi les catholiques un homme capable de préconiſer les maſſacres de la Saint-Barthelemi, nous venons de voir dans le parti oppoſé un écrivain anonyme qui, avec beaucoup moins d'eſprit et de connaiſſances, et non moins d'inhumanité, a eſſayé de juſtifier les meurtres que ſon parti commettait autrefois, lorſque des fanatiques errans immolaient d'autres fanatiques qui ne rêvaient pas de la même manière qu'eux.

Quel eſt le plus condamnable, ou d'un ſiècle ignorant et barbare dans lequel on commettait de telles cruautés, ou d'un ſiècle éclairé et poli dans lequel on les approuve?

C'eſt ainſi que des ennemis de l'humanité écrivent ſur plus d'une matière depuis quelques années: et ce ſont ces livres qu'on tolère! Il ſemble que des démons aient conſpiré pour étouffer en nous toute pitié, et pour nous ravir la paix dans tous les genres et dans toutes les conditions.

Ce n'eſt pas aſſez que le fléau de la guerre enſanglante et bouleverſe une partie de l'Europe, et que ſes ſecouſſes ſe faſſent ſentir aux extrémités de l'Aſie et de l'Amérique, il faut encore que le repos des villes ſoit continuellement troublé par des miſérables qui veulent ſe venger de leur obſcurité, en ſe déchaînant contre toute eſpèce de mérite. Ces taupes qui ſoulèvent un pied de terre dans leurs trous, tandis que les puiſſances du ſiècle ébranlent le monde, ne ſeront pas éclairées par la lumière qu'on leur préſente ici; mais on ſe croira trop heureux ſi ce peu de vérités peut germer dans l'eſprit de ceux qui, étant appelés aux emplois publics, doivent aimer la modération, et avoir le fanatiſme en horreur.

Epîtres.

ODE XIII.

A LA VERITÉ. (1)

VERITÉ, c'eſt toi que j'implore ;
Soutiens ma voix, dicte mes vers :
C'eſt toi qu'on craint et qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers ;
Tes yeux veillent ſur la juſtice ;
Sous tes pieds tombe l'artifice
Par la main du Temps abattu ;
Témoin ſacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace et la vertu.

Qu'un autre en ſa fougue hautaine,
Inſultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Céſars ;
Qu'en adoptant l'erreur commune,
Il n'impute qu'à la fortune
Les ſuccès des plus grands guerriers ;
Et que du vainqueur du Granique
Son éloquence ſatirique
Penſe avoir flétri les lauriers. (2)

Illuſtres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux

(1) Cette ode eſt de l'année 1762, dans le temps de l'affreuſe aventure des *Calas*.

(2) Alluſion à l'ode à *la Fortune*, ſi vantée dans les colléges.

Avez renverſé par la guerre
D'autres brigands moins courageux,
Je vous hais, mais je vous admire:
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a ſur nos eſprits;
Ce ſont les tyrans ſans courage
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur et du mépris.

Kouli-kan ravage l'Aſie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit ſur ſa vie;
Qu'il expire ſous mille bras;
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Guſtave
Ailleurs eût rampé ſous ſes lois;
Et dans ces fameuſes journées
Au droit du glaive deſtinées,
Tout ſoldat eſt égal aux rois.

Mais que ce fourbe ſanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,
Cet hypocrite atrabilaire
Entouré d'eſclaves hardis,
Entre les bras de ſa maîtreſſe
Plongé dans la flatteuſe ivreſſe
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers dérobant ſa tête,
Envoie en cent lieux la tempête,
Les fers, la diſcorde et la mort!

Que Borgia ſous ſa tiare
Levant un front inceſtueux,

Immole à sa fureur avare
Tant de citoyens vertueux;
Et que la sanglante Italie
Tremble, se taise et s'humilie
Aux pieds de ce tyran sacré :
O terre! ô peuple qu'il offense!
Criez au ciel, criez vengeance;
Armez l'univers conjuré.

O vous tous, qui prétendez être
Méchans avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître:
Qu'est-ce donc que la Vérité?
S'il est un magistrat injuste,
Il entendra la voix auguste
Qui contre lui va prononcer;
Il verra sa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidèle,
Que le temps ne peut effacer.

Quel est parmi nous le barbare?
Ce n'est point le brave officier
Qui de Champagne ou de Navarre
Dirige le courage altier;
C'est un pédant morne et tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité,
Mieux que les Molé vénérables,
Le droit de juger ses semblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

Arrête, ame atroce, ame dure,
Qui veux dans tes graves fureurs

Qu'on

Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture! usage abominable
Qui sauve un robuste coupable,
Et qui perd le faible innocent;
Du faîte éternel de son temple,
La Vérité, qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémissant.

Vérité, porte à la mémoire,
Répète aux plus lointains climats
L'éternelle et fatale histoire
Du supplice affreux des Calas;
Mais dis qu'un monarque propice,
En foudroyant cette injustice,
A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interprètes,
Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la justice, et tremblez.

Qu'il est beau, généreux d'Argence, (2)
Qu'il est digne de ton grand cœur
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'amitié chancelante
Resserre sa pitié prudente;
Son cœur glacé n'ose s'ouvrir;
Son zèle est réduit à tout craindre:
Il est cent amis pour nous plaindre,
Et pas un pour nous secourir.

(2) Le marquis d'*Argence.*

Quel eſt ce guerrier intrépide?
Aux aſſauts je le vois voler;
A la cour je le vois timide :
Qui ſait mourir n'oſe parler.
La Germanie et l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre,
Ne lui font pas baiſſer les yeux :
Mais un mot, un ſeul mot l'accable;
Et ce combattant formidable
N'eſt qu'un eſclave ambitieux.

Imitons les mœurs héroïques
De ce miniſtre des combats (3)
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête et le bras,
Qui penſe et parle avec courage,
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons paſſagers,
Qui foule aux pieds la calomnie,
Et qui ſait mépriſer l'envie,
Comme il mépriſa les dangers.

(3) Le duc de *Choiſeul*.

ODE XIV.

Sur le Carousel de l'impératrice de Russie. (1)

1766.

SORS du tombeau, divin Pindare,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois,
Ou de Corinthe ou de Mégare :
Toi qui possédas le talent
De parler beaucoup sans rien dire,
Toi qui modulas savamment
Des vers que personne n'entend,
Et qu'il faut toujours qu'on admire.

Mais commence par oublier
Tes petits vainqueurs de l'Elide;
Prends un sujet moins insipide,
Viens cueillir un plus beau laurier.
Cesse de vanter la mémoire
Des héros dont le premier soin
Fut de se battre à coups de poing
Devant les juges de la gloire.

La gloire habite de nos jours
Dans l'empire d'une amazone.
Elle la possède et la donne.
Mars, Thémis, les Jeux, les Amours
Sont en foule autour de son trône.

(1) Cette pièce avait été imprimée d'abord sous le titre de *Galimatias pindarique.* Malgré l'inégalité des strophes on a cru devoir la laisser au nombre des Odes, parce qu'elle a le caractère de ce genre de poësie.

Viens chanter cette Thaleſtris
Qu'irait courtiſer Alexandre.
Sur tes pas je voudrais m'y rendre
Si je n'étais en cheveux gris.

Sans doute, en dirigeant ta courſe
Vers les ſept étoiles de l'ourſe,
Tu verras dans ton vol divin
Cette France ſi renommée,
Qui brille encor dans ſon déclin.
Car ta muſe eſt accoutumée
A ſe détourner en chemin.

Tu verras ce peuple volage
De qui la mode et le langage
Régnent dans vingt climats divers;
Ainſi que ta brillante Gréce
Par ſes arts, par ſa politeſſe
Servit d'exemple à l'univers.

Mais il eſt encor des barbares
Juſque dans le ſein de Paris;
Des bourgeois peſans et bizarres,
Inſenſibles aux bons écrits;
Des fripons aux regards auſtères,
Perſécuteurs atrabilaires
Des grands talens et des vertus.
Et ſi dans ma patrie ingrate
Tu rencontres quelque Socrate,
Tu trouveras vingt Anitus.

Je m'aperçois que je t'imite.
Je veux aux campagnes du Scythe

Chanter les jeux, chanter les prix
Que la nouvelle Thaleſtris
Accorde aux talens, au mérite;
Je veux célébrer la grandeur,
Les généreuſes entrepriſes,
L'eſprit, les grâces, le bonheur,
Et j'ai parlé de nos ſottiſes.

ODE XV.

Sur la guerre des Ruſſes contre les Turcs, en 1768.

L'HOMME n'était pas né pour égorger ſes frères;
Il n'a point des lions les armes ſanguinaires;
La nature en ſon cœur avait mis la pitié :
De tous les animaux ſeul il répand des larmes;
Seul il connaît les charmes
D'une tendre amitié.

Il naquit pour aimer : quel infernal uſage
De l'enfant du plaiſir fit un monſtre ſauvage?
Combien les dons du ciel ont été pervertis !
Quel changement, ô dieux ! la nature étonnée,
Pleurante et conſternée,
Ne connaît plus ſon fils.

Heureux cultivateurs de la Penſilvanie,
Que par ſon doux repos votre innocente vie
Eſt un juſte reproche aux barbares chrétiens!
Quand, marchant avec ordre au bruit de leur tonnerre,
Ils ravagent la terre,
Vous la comblez de biens.

Vous leur avez donné d'inutiles exemples;
Jamais un Dieu de paix ne reçut dans vos temples
Ces horribles tributs d'étendards tout ſanglans;
Vous croiriez l'offenſer, et c'eſt dans nos murailles
Que le dieu des batailles
Eſt le dieu des brigands.

Combattons, périſſons, mais pour notre patrie.
Malheur aux vils mortels qui ſervent la furie
Et la cupidité des rois déprédateurs!
Conſervons nos foyers; citoyens ſous les armes,
Ne portons les alarmes
Que chez nos oppreſſeurs.

Où ſont ces conquérans que le Boſphore enfante?
D'un monarque abruti la milice inſolente
Fait avancer la mort aux rives du Tyras. (*)
C'eſt là qu'il faut marcher, Roxelans invincibles,
Lancez vos traits terribles
Qu'ils ne connaiſſent pas.

Frappez, exterminez les cruels janiſſaires,
D'un tyran ſans courage eſclaves téméraires.
Du malheur des mortels inſtrumens malheureux,
Ils voudraient qu'à la fin, par le ſort de la guerre,
Le reſte de la terre
Fût eſclave comme eux.

La Minerve du Nord vous enflamme et vous guide;
Combattez, triomphez ſous ſa puiſſante égide;
Gallitzin vous commande, et Byzance en frémit.
Le Danube eſt ému, la Tauride eſt tremblante;
Le ſérail s'épouvante,
L'univers applaudit.

(*) Fleuve de la Sarmatie d'Europe, aujourd'hui le Nieſter ou Dnieſter.

ODE XVI.

A propos de la guerre présente en Gréce.

1768.

AU fond d'un sérail inutile
Que fait parmi ses icoglans
Le vieux successeur imbécille
Des Bajazets et des Orcans?
Que devient cette Gréce altière,
Autrefois savante et guerrière,
Et si languissante aujourd'hui,
Rampante aux genoux d'un tartare,
Plus amollie et plus barbare,
Et plus méprisable que lui?

Tels n'étaient point ces Héraclides
Suivans de Minerve et de Mars,
Des Persans vainqueurs intrépides,
Et favoris de tous les arts;
Eux qui dans la paix, dans la guerre,
Furent l'exemple de la terre
Et les émules de leurs dieux,
Lorsque Jupiter et Neptune
Leur asservirent la fortune,
Et combattirent avec eux.

Mais quand sous les deux Théodoses
Tous ces héros dégénérés
Ne virent plus d'apothéoses
Que de vils pédans tonsurés,

Un délire théologique
Arma leur esprit frénétique
D'anathêmes et d'argumens,
Et la postérité d'Achille,
Sous la règle de Saint Basile,
Fut l'esclave des Ottomans.

Voici le vrai temps des croisades.
Français, Bretons, Italiens,
C'est trop supporter les bravades
Des cruels vainqueurs des chrétiens.
Un ridicule fanatisme
Fit succomber votre héroïsme
Sous ces tyrans victorieux.
Ecoutez Pallas qui vous crie :
Vengez-moi, vengez ma patrie;
Vous irez après aux saints lieux.

Je veux ressusciter Athènes.
Qu'Homère chante vos combats,
Que la voix de cent Démosthènes
Ranime vos cœurs et vos bras.
Sortez, renaissez, arts aimables,
De ces ruines déplorables
Qui vous cachaient sous leurs débris.
Reprenez votre éclat antique,
Tandis que l'opéra comique
Fait les triomphes de Paris.

Que des badauds la populace
S'étouffe à des processions ;
Que des imposteurs à besace
Président aux convulsions;

Je rirai de cette manie.
Mais je veux que dans Olympie,
Phidias, Pigal ou Vulcain
Fassent admirer à la terre
Les noirs sourcils du Dieu mon père,
Et mettent la foudre en sa main.

C'est par moi que l'on peut connaître
Le monde antique et le nouveau.
Je suis la fille du grand Etre,
Et je naquis de son cerveau.
C'est moi qui conduis Catherine,
Quand cette étonnante héroïne,
Foulant à ses pieds le turban,
Réunit Thémis et Bellone,
Et rit avec moi sur son trône
De la Bible et de l'Alcoran.

Je dictai l'Encyclopédie,
Cet ouvrage qui n'est pas court,
A d'Alembert que j'étudie,
A mon Diderot, à Jaucourt;
J'ordonne encore au vieux Voltaire
De percer de sa main légère
Les serpens du sacré vallon;
Et puisqu'il m'aime et qu'il me venge,
Il peut écraser dans la fange
Le lourd Nonotte et l'abbé Guion.

ODE XVII.

L'anniverſaire de la Saint-Barthelemi, pour l'année 1772.

Tu reviens après deux cents ans,
Jour affreux, jour fatal au monde.
Que l'abyme éternel du temps
Te couvre de ſa nuit profonde!
Tombe à jamais enſeveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de notre antique hiſtoire!
Mortels, à ſouffrir condamnés,
Ce n'eſt que des jours fortunés
Qu'il faut conſerver la mémoire.

C'eſt après le triumvirat
Que Rome devint floriſſante.
Un poltron, tyran de l'Etat,
L'embellit de ſa main ſanglante.
C'eſt après les proſcriptions
Que les enfans des Scipions
Se croyaient heureux ſous Octave.
Tranquille et ſoumis à ſa loi,
On vit danſer le peuple-roi,
En portant des chaînes d'eſclave.

Virgile, Horace, Pollion,
Couronnés de myrte et de lière,
Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baiſers de Glycère.

Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-dieux
Sous des aſſaſſins mercenaires.
Et les familles des proſcrits
Raſſemblaient les jeux et les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévaſté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès par ſes dons renaiſſans
A bientôt conſolé la terre.
L'enfer engloutit dans ſes flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on ſon ſéjour?...
On y revint, on fit l'amour;
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a verſé des pleurs,
Chaque ſiècle a connu les crimes;
Ce monde eſt un amas d'horreurs,
De coupables et de victimes.
Des maux paſſés le ſouvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids inſupportable;
DIEU prit pitié du genre humain:
Il le créa frivole et vain,
Pour le rendre moins miſérable.

ODE XVIII.

Sur le passé et le présent,

1775.

Si la main des rois et des prêtres
Ebranla le monde en tout temps,
Et si nos coupables ancêtres
Ont eu de coupables enfans,
O triste muse de l'histoire,
Ne grave plus à la mémoire
Ce qui doit périr à jamais!
Tu n'as vu qu'horreur et délire.
Les annales de chaque empire
Sont les archives des forfaits.

La fable est encor plus funeste;
Ses mensonges sont plus cruels.
Tantale, Atrée, Egiste, Oreste,
N'épouvantez plus les mortels.
Que je hais le divin Achille,
Sa colère en malheurs fertile,
Et tous ces ridicules dieux
Que vers le ruisseau du Scamandre
Du haut du ciel on fait descendre,
Pour inspirer un furieux!

Josué, je hais davantage
Tes sacrifices inhumains.
Quoi! trente rois dans un village
Pendus par tes dévotes mains!

Quoi ! ni le ſexe, ni l'enfance
De ton exécrable démence
N'ont pu déſarmer la fureur !
Quoi ! pour contempler ta conquête,
A ta voix le ſoleil s'arrête !
Il devait reculer d'horreur.

Mais de ta horde vagabonde
Détournons mes yeux éperdus.
O Rome ! ô maîtreſſe du monde,
Verrai-je en toi quelques vertus ?
Ce n'eſt pas ſous l'infame Octave,
Ce n'eſt pas lorſque Rome eſclave
Succombait avec l'univers,
Ou quand le ſixième Alexandre
Donnait dans l'Italie en cendre
Des indulgences et des fers.

L'innocence n'a plus d'aſile :
Le ſang coule à mes yeux ſurpris
Depuis les vêpres de Sicile
Juſqu'aux matines de Paris.
Eſt-il un peuple ſur la terre
Qui dans la paix ou dans la guerre
Ait jamais vu des jours heureux ?
Nous pleurons ainſi que nos pères,
Et nous tranſmettons nos misères
A nos déplorables neveux.

C'eſt ainſi que mon humeur ſombre
Exhalait ſes triſtes accens.
La nuit me couvrant de ſon ombre
Avait appeſanti mes ſens.

Tout à coup un trait de lumière
Ouvrit ma débile paupière,
Qui cherchait en vain le repos;
Et des demeures éternelles
Un génie étendant ses ailes
Daigna me parler en ces mots :

Contemple la brillante aurore
Qui t'annonce enfin les beaux jours;
Un nouveau monde est près d'éclore,
Até disparaît pour toujours.
Vois l'auguste Philosophie,
Chez toi si long-temps poursuivie,
Dicter ses triomphantes lois.
La Vérité vient avec elle
Ouvrir la carrière immortelle
Où devaient marcher tous les rois.

Les cris affreux du fanatique
N'épouvantent plus la raison;
L'insidieuse Politique
N'a plus ni masque ni poison.
La douce, l'équitable Astrée
S'assied, de grâces entourée,
Entre le trône et les autels;
Et sa fille, la Bienfesance,
Vient de sa corne d'abondance
Enrichir les faibles mortels.

Je lui dis : Ange tutélaire,
Quels dieux répandent ces bienfaits?
C'est un seul homme (*)... Et le vulgaire
Méconnaît les biens qu'il a faits!

(*) M. *Turgot.*

Le peuple en ſon erreur groſſière
Ferme les yeux à la lumière,
Il n'en peut ſupporter l'éclat.
Ne recherchons point ſes ſuffrages ;
Quand il ſouffre il s'en prend aux ſages ;
Eſt-il heureux ? il eſt ingrat.

On prétend que l'humaine race,
Sortant des mains du Créateur,
Oſa, dans ſon abſurde audace,
S'élever contre ſon auteur.
Sa clameur fut ſi téméraire,
Qu'à la fin DIEU dans ſa colère
Se repentit de ſes bienfaits.
O vous! que l'on voit de DIEU même
Imiter la bonté ſuprême,
Ne vous en repentez jamais.

FIN.

TABLE

DES

EPITRES, STANCES ET ODES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

EPITRES.

XV.

STANCES.

ODES.

Fin de la Table.

